

ARCANES



PHILIP K. DICK

Humpty Dumpty
à Oakland

EDITIONS JOELLE LOSFELD

Collection Arcanes dirigée par Joëlle Losfeld

Philip K. Dick

Humpty Dumpty à Oakland

Traduit de l'américain par Jean-Paul Naudon



Éditions Joëlle Losfeld

Titre original : Humpty Dumpty in Oakland

© Terrain vague, pour la traduction française, 1990.

© 2000, Philip K. Dick

© 2001, éditions Joëlle Losfeld, dpt de Mango Littérature

ISBN : 2-84412-077-6

I

Au volant de sa Pontiac, Jim Fergesson abaissa sa vitre et, s'accoudant à la portière, respira à pleins poumons l'air estival du petit matin. Le soleil illuminait les vitrines des magasins et la chaussée, tandis qu'il remontait San Pablo Avenue à petite allure. Tout était frais, pimpant et propre. La balayeuse municipale était passée dans la nuit ; on ne payait pas des impôts pour rien.

Il se gara le long du trottoir, coupa le moteur, resta assis un moment et alluma un cigare. Quelques autos vinrent se ranger alentour, d'autres circulaient. Les façades et la chaussée renvoyaient dans l'air calme en échos métalliques les premiers bruits de l'activité humaine. « Joli ciel, pensa-t-il, mais ça ne va pas durer, ça nous promet de la brume pour tout à l'heure. » Il regarda sa montre. Huit heures et demie : il sortit de sa voiture, claqua la portière et descendit la rue. À sa gauche, des commerçants remontaient les rideaux de fer de leur boutique avec des mouvements adaptés. Un Noir balayait le trottoir et poussait les détritiques dans le caniveau. Fergesson les enjamba avec précaution. Le Noir resta muet.

Un essaim de secrétaires s'agglutinait aux portes de la Metropolitan Oakland Savings and Loan Company. Gobelets pleins de café, talons aiguilles, sweaters roses, vestes jetées nonchalamment sur les épaules... Fergesson huma au passage le doux parfum des jeunes femmes.

Rires, gloussements, confidences murmurées dont lui et la rue étaient exclus. Les portes de l'immeuble s'ouvrirent et elles s'engouffrèrent dans un tourbillon de bas nylon et de manteaux ; il leur jeta un regard appréciateur. Excellent pour les affaires, une fille derrière le comptoir à l'accueil. Une femme ajoute du raffinement, de la classe. Comptable ? Non ! Elle doit

être là où les clients peuvent la voir. Elle empêche les hommes de jurer, elle crée une atmosphère de gaîté, de badinage.

— Salut Jim ! cria-t-on du salon de coiffure.

— Bonjour, dit Fergesson sans s'arrêter, un bras derrière le dos, agitant négligemment les doigts.

Devant lui son garage. Il grimpa la rampe en ciment, la clé à la main. Il déverrouilla et remonta la porte à deux mains ; elle disparut dans un bruit de chaînes. Il jeta un regard critique sur son installation désuète ; l'enseigne au néon était éteinte. Des détritrus encombraient l'entrée ; il fit valser d'un coup de pied un berlingot de lait vide que le vent emporta au loin ; il rempocha sa clé et entra d'un pas décidé.

Il jeta un coup d'œil et recracha d'un coup l'air vicié respiré en entrant. D'un geste, il rétablit le courant au tableau. Toutes les choses inertes reprirent vie. Il ouvrit la porte latérale, qui laissa entrer un peu de soleil, et la cala.

Il s'approcha de la veilleuse et l'éteignit. Il saisit une perche et ouvrit le vasistas. La radio, au maxi, commença par bourdonner puis se mit à beugler. Il déclencha le souffle asthmatique du ventilateur. Il tourna tous les commutateurs, illumina le magnifique poster des pneus Goodrich, fit sortir du néant formes, couleurs et vies. Les ténèbres furent chassées. Après cette première manifestation d'activité, il marqua un temps d'arrêt et s'accorda une récompense, son dimanche : une tasse de café. Il le prenait à la boutique d'à côté, un magasin de régime. Quand il entra, Betty se leva pour aller chercher la machine dans l'arrière-boutique.

— Bonjour Jim, tu parais de bonne humeur ce matin.

— Bonjour, dit-il en s'asseyant et en sortant de la monnaie de sa poche.

« Bien sûr que je suis de bonne humeur, pensa-t-il, j'ai de bonnes raisons pour ça. » Il s'apprêta à expliquer pourquoi à Betty, puis se ravisa. Non, pas à elle. Elle le saura de toute façon.

C'est à Al qu'il fallait le dire.

Derrière la vitrine il voyait des voitures qui se garaient, des gens qui passaient. Quelqu'un était-il entré dans son garage ? Difficile de se rendre compte d'ici. Hier soir, Al était rentré chez lui dans une vieille Plymouth de son stock, une verte avec un

pare-chocs cabossé. Il la ramènerait aujourd'hui à moins de ne pouvoir la faire démarrer. Auquel cas sa femme pouvait le pousser ; ils avaient toujours deux autos à domicile ; il irait sans doute directement à son emplacement.

— Autre chose, Jim ? demanda Betty tout en essuyant le comptoir.

— Non, dit-il. Je cherche Al. Je dois m'en aller.

Il but à petites gorgées. « J'ai eu le prix que je demandais pour le garage, pensa-t-il, c'est toujours ça ; dans l'immobilier, c'est la seule façon de s'en sortir, on fixe un prix et si le type est d'accord, tope là, les courtiers ne font pas autrement. Non, Al ne fera pas de grande scène, un regard en coulisse par-dessus ses lunettes, un petit sourire, son éternel mégot coincé au coin des lèvres, il ne dira pas un mot et me laissera débiter mon couplet, je risque même d'en dire plus que je ne voudrais. »

— On a dû vous le dire, déclara-t-il tout de go à Betty qui passait une fois de plus près de lui, je vends le garage, un problème de santé...

— Première nouvelle. Quand vous êtes-vous décidé ?

Sa vieille bouche ridée s'affaissa.

— C'est votre cœur ? Vous m'aviez dit que le docteur avait arrangé ça.

— Oui, c'est arrangé à condition que je ne me tue pas au travail sur ces bagnoles, couché sur le dos, à soulever un arbre de transmission entier. Ces machins-là vont chercher dans les cent kilos. Vous avez déjà essayé de soulever un poids pareil, à plat dos ?

— Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire après ? demanda-t-elle.

— Je vais vous dire ce que je vais faire. Prendre un repos bien mérité. Je ne l'aurai pas volé.

— Bien sûr ! Au fait, vous pourriez essayer le régime au riz complet ; vous l'avez déjà fait ?

— Le riz ne peut rien pour ce que j'ai, dit-il (furieux contre elle et sa boutique folle avec ses légumes et ses herbes). C'est bon pour vos névrosés entre deux âges.

Elle voulait lui faire la leçon sur son régime. Il ramassa sa tasse de café, fit un signe de tête en guise de remerciements,

marmonna entre ses dents et sortit, emportant avec lui la tasse au garage. « Elle aurait pu me dire un mot gentil, mais non, des conseils. Je n'ai rien à en faire des conseils. »

« Bon Dieu ! » Il aperçut la vieille Plymouth verte à côté des autres voitures d'occasion qu'Al avait bricolées pour pouvoir les revendre, près de la petite maison surmontée de son oriflamme. Un moteur vrombit quelque part sur le terrain : Al, de retour, devait être déjà au boulot. Il quitta la rue ensoleillée, entra dans le garage humide et triste, sa tasse à la main. Des pas résonnèrent. Al était là.

— J'ai vendu le garage, déclara Jim.

— Ah oui ? dit Al qui avait gardé sa veste et tenait une clé anglaise.

— Je te cherchais pour t'en parler. Je n'en revenais pas que le gars ait finalement accepté mon prix, ça a marché comme sur des roulettes. Quand nous avons discuté il y a un mois, j'avais signalé que j'en demandais dans les trente mille. Mon courtier m'a téléphoné hier soir à la maison.

Al ouvrit et ferma la clé du pouce en gardant les yeux fixés sur lui. La nouvelle ne semblait pas l'affecter outre mesure. Il ne bronchait pas, mais le vieil homme comprit qu'Al encaissait le choc sans rien montrer, le regard brillant derrière les lunettes, un semblant de sourire aux lèvres.

— Tu aurais préféré me voir crever sous une bagnole ? demanda Jim.

— Non, dit Al au bout de quelques secondes ; il tripotait toujours sa clé.

— Ça ne change rien pour ton terrain puisque tu as un bail qui, je crois, n'arrive à échéance qu'en avril (il savait qu'il courait jusqu'en avril. Encore cinq mois). Il n'y a aucune raison qu'il ne te le renouvelle pas, aucune.

— Il le voudra peut-être pour lui.

— Quand il est passé, il n'a pas eu l'air intéressé du tout.

— Il ne va pas construire quelque chose d'autre à la place du garage ?

— Que veux-tu qu'il fasse ?

En fait Jim n'en savait rien, il n'avait pas cherché à le savoir car il ne voulait pas penser à ce que deviendrait « son » garage

entre les mains d'un autre. Epstein pouvait bien le brûler, le paver de lingots d'or ou le convertir en drive-in. « Mais, se dit-il, s'il en fait un drive-in, il aura besoin du terrain d'Al pour le parking et, dans ce cas, dès l'expiration du bail, l'affaire du pauvre Al tombe à l'eau... Il ne faut pas exagérer, il peut mettre ailleurs ses voitures d'occasion, ce n'est pas la place qui manque à Oakland, n'importe quelle rue fera l'affaire pourvu qu'elle soit commerçante. »

Quelques instants après, il était assis dans son bureau, à sa table. Le soleil passait par les vitres poussiéreuses et réchauffait le bureau, seul endroit sec du garage, avec ses piles de factures, ses manuels de technique automobile, ses calendriers où posaient des filles nues vantant les mérites des tôles d'Emeryville, Californie. Il faisait semblant de s'intéresser à un plan de graissage d'une Volkswagen.

« J'ai 35 000 dollars, pensa-t-il, et je me tracasse pour un gars qui m'a loué une partie du terrain et qui va peut-être perdre son boulot, mais je n'y suis pour rien... Ces foutus gens qui vous flanquent des remords juste au moment où on pourrait être satisfait de l'existence ; que Al aille au diable ! Bien sûr, un type qui réussit, ça fait des jaloux. Lui, qu'est-ce qu'il a tiré d'une dizaine d'années de travail ! À son âge j'étais déjà propriétaire de ce garage. Il n'est que locataire, et il le restera toute sa vie. Voyons, il ne faut pas que je me ronge les sangs pour lui, j'ai déjà bien assez de sujets qui me préoccupent. Avant tout je dois penser à mes ennuis de santé. Avant tout. » Quel gâchis, toujours à bosser... Toute cette peine pour garder des bagnoles en état. Il aurait pu vendre n'importe quand et en tirer tout autant d'argent, peut-être même plus, car à présent il ne pouvait plus se permettre de voir venir et il n'avait pas su garder le silence sur les raisons qui le poussaient à vendre. Il aurait bien mieux fait de rester bouche cousue, au lieu de cela il avait été dire à qui voulait l'entendre qu'il avait le cœur malade parce qu'il savait bien que certaines personnes feraient tout leur possible pour le culpabiliser et il avait besoin de se justifier. N'empêche que maintenant il se sentait bourrelé de remords.

Toutes ces années il avait travaillé dur... Et avant, il en avait essayé des métiers, en était-il plus avancé ? Son père avait voulu

faire de lui un pharmacien, son père qui possédait un drugstore à Wichita, dans le Kansas. Après école il donnait un coup de main. Au début, il ouvrait les emballages dans la réserve ; après il avait servi des clients, mais ça n'avait pas bien marché avec son père. Il l'avait plaqué pour travailler comme aide-serveur dans un restaurant puis comme serveur avant de quitter le Kansas.

Une fois en Californie, il avait tenu une station-service avec un associé mais cela lui rappelait trop le genre de travail qu'il avait connu dans le drugstore paternel : faire du baratin aux clients, tâcher de leur vendre des trucs. Aussi avait-il laissé à son copain cette partie du travail pour s'occuper, à l'arrière et hors de vue, du graissage et des réparations. Il s'en était bien tiré et quand il avait ouvert son propre garage, ses clients l'avaient suivi. Vingt-cinq ans après, certains lui étaient demeurés fidèles.

« C'est pratique pour eux, se dit-il, je leur entretiens leur voiture, ils peuvent m'appeler à toute heure du jour ou de la nuit, ils savent qu'au premier appel au secours je viens les remorquer ou les dépanner sur place n'importe où s'il leur est arrivé une tuile ; pas besoin de souscrire un contrat d'assurance puisqu'ils peuvent toujours compter sur moi. Et jamais je ne leur raconte de craques, jamais je ne leur fais un travail inutile. Évidemment ça va leur faire un coup quand ils vont apprendre que je m'en vais. Ils savent qu'ils devront aller dans un de ces garages flambant neufs où tout est propre, sans une tache de cambouis et où un punk vient vous voir dans un costard blanc, muni d'un carnet et d'un stylo, avec un grand sourire, et note ce qui ne va pas. Et puis un mécanicien syndiqué s'amène ; plusieurs heures après, les doigts dans le nez, il travaille mollement sur le moteur. Chaque minute est comptée, il y a une machine qui chronomètre le temps de travail mais ils font payer aussi le temps qu'il passe aux toilettes ou à prendre son café ou à téléphoner à d'autres clients. Dans ces conditions, la note est salée, les types auront à déboursier trois ou quatre fois plus qu'avec moi. »

Ces cogitations lui firent monter la moutarde au nez...
« Penser qu'ils vont allonger pareille somme à un de ces

flemmards de syndiqués qu'ils n'ont jamais vu et qu'ils ne connaîtront jamais. S'ils peuvent payer ça, pourquoi ne peuvent-ils pas le payer à moi ? Je n'ai jamais facturé sept dollars de l'heure, moi ! Ça n'empêche pas les autres de le faire. »

Et pourtant il avait gagné de l'argent. Toujours plus de travail qu'il ne pouvait en faire, surtout ces dernières années, sans compter ce que lui rapportait la location du terrain à Al pour ses autos d'occasion. Il lui refilait des conseils pour rafistoler ses vieilles guimbardes, et, en échange, Al lui donnait un coup de main pour les travaux de force dont il ne pouvait se tirer tout seul. Ils s'entendaient joliment bien tous les deux. Mais était-ce suffisant pour devoir passer toutes ses journées avec lui ? Un type qui passe son temps à fourrager dans des vieilleries bonnes pour la casse, qui arrive tout juste à en vendre une par semaine, affublé mois après mois de son vieux jean crasseux, endetté jusqu'au cou ; pas même fichu d'avoir le téléphone après que la compagnie lui eut coupé sa ligne pour défaut de paiement ? Et il ne l'aurait plus jamais, aussi longtemps qu'il vivrait.

« Je me demande l'impression que ça fait de ne même pas pouvoir avoir le téléphone ; de se résigner à s'en passer... Ce n'est pas à moi que ça arriverait, je trouverais toujours moyen de réunir les quelques billets nécessaires et je saurais bien m'arranger avec la compagnie du téléphone. C'est leur boulot de vendre leurs services, on finirait toujours par trouver une solution.

« J'ai cinquante-huit ans, j'ai bien le droit de prendre ma retraite, que mon cœur batte la breloque ou non. À mon âge il verra, Al, si c'est rigolo de se dire qu'on peut tomber raide mort chaque fois qu'on doit enlever une roue... »

Tout à coup il imagina une chose terrible, et ce n'était pas la première fois : allongé sous une auto qui pesait de tout son poids sur lui, il essayait de respirer, de crier au secours... Impossible, il avait la poitrine écrabouillée ; il ne pouvait que rester sur le dos comme une tortue ou une punaise ; Al arrivait sur ces entrefaites par la porte latérale du garage avec une pièce de delco à la main. Il s'approchait, regardait, voyait le vieil

homme cloué au sol, incapable de parler. Il restait songeur une minute sans lâcher sa pièce. Il s'apercevait que le cric avait lâché, le truc le plus terrible qui puisse arriver, soit qu'il ait ripé de dessous le différentiel, soit qu'il y ait eu une fuite ou un truc quelconque sur le circuit hydraulique. Toujours est-il que la bagnole lui était tombée dessus depuis près de deux heures. Le pauvre vieux ne pouvait que l'implorer du regard. Il ne pouvait plus parler, la poitrine complètement broyée. Il était écrasé mais encore vivant. Il suppliait bêtement : « Au secours. » Al, sans lâcher son delco, tournait les talons et sortait du garage.

Assis à son bureau, Jim sentit la panique, le poids terrible qui lui broyait le thorax. Il garda les yeux fixés sur son schéma, puis fixa la fenêtre souillée de chiures de mouches, les filles nues des calendriers, les factures, la liste des fournisseurs, mais en pensée il était toujours écrabouillé sous la voiture, mourant... Quelle auto ? Ah oui, une Chrysler Imperial, et Al qui s'en allait d'un pas indolent, totalement indifférent.

« Toute ma vie, depuis que je suis garagiste, j'ai eu la frousse, l'épouvantable frousse qu'il m'arrive ça, le vérin qui lâche... et je suis seul, seul, seul ; personne ne vient, il est cinq heures de l'après-midi et pas un chat avant le lendemain matin. » Mais non ! Sa femme appellerait si elle ne le voyait pas rentrer, à la maison. Plus tôt dans la journée ce serait pire. « C'est idiot de me faire tout ce cinéma, personne ne laisserait un type écrabouillé sous une bagnole sans rien faire, même pas Al. Avec lui, pas moyen de savoir, il ne montre jamais ce qu'il ressent. Il pourrait agir d'une façon ou de l'autre. » Une autre scène se présenta, une qu'il n'avait jamais encore imaginée : Al arrivait, le trouvait sous la voiture mais il courait le dégager, filait téléphoner, l'ambulance arrivait, bruits de sirène, pas pressés, brouhaha, docteurs, civières, trajet vers l'hôpital. Al veillait à tout, contrôlait, s'assurait qu'on le soignait comme il fallait. Convalescence. Il était temps.

« Mais oui, Al en est capable, un maigrichon comme lui ça peut se déplacer vite, il n'a pas beaucoup de poids à traîner. » Mais cette dernière version de son accident ne lui remontait guère le moral... et même ça lui semblait plutôt pire, allez savoir pourquoi. « Bon Dieu, je n'ai pas besoin de lui, je suis bien

capable de m'en sortir tout seul. Qu'il fiche le camp, qu'il s'occupe de ses oignons. »

Il rangea le schéma de la Volkswagen, feuilleta son carnet de téléphone, appela son courtier et tomba sur la secrétaire. Enfin il eut le patron à l'appareil :

— Salut Mat, dites-moi, maintenant que l'affaire est réglée, combien de temps faut-il que je reste sur place ?

— Oh ! dans les deux mois, dit l'autre d'un ton enjoué. Vous avez largement le temps de prendre toutes vos dispositions. Je pense que vous aurez envie de dire au revoir à tous vos clients, tous vos fidèles clients qui viennent chez vous depuis si longtemps, comme moi.

— D'accord.

Il raccrocha en se disant qu'il pourrait ne venir au garage qu'une partie de la journée. « Pas de gros travaux, rien de lourd, le toubib l'a défendu. »

II

Devant *Al's Motor Sales*, Al Miller faisait les cent pas, les mains dans les poches.

« Je m'en doutais, ça devait arriver, c'est pas le gars à confier son affaire à quelqu'un d'autre ; quand il ne peut plus il laisse tomber. Et moi dans tout ça ? Pas moyen de rafistoler tout seul ces vieilles saloperies, j'ai pas la bosse, le petit bricolage oui, mais la mécanique j'y connais pas grand-chose. »

Il regarda son terrain avec les douze autos qui y étaient garées. « Combien valent-elles ? » se demanda-t-il. Sur les pare-brise il avait inscrit à la peinture blanche des offres alléchantes : « Prix net : 59 dollars », « Pneus en bon état », « Buick. Embrayage automatique. 75 dollars », « Phares. Radiateurs. Faites votre prix », « Bon état, housses de sièges, 1 dollar ». Sa meilleure voiture, une Chevrolet, ne valait pas plus que 150 dollars. « De la ferraille, pensa-t-il. Bonne pour la casse ou les pièces détachées, mais plutôt dangereuse sur la route. »

À côté d'une Studebaker 49, un chargeur de batterie était en marche, ses fils noirs disparaissant sous le capot grand ouvert d'une voiture. « Voilà le truc indispensable pour les faire démarrer, pensa-t-il, un chargeur de batterie portable. Ces bagnoles, il faut tout le temps recharger leur batterie, et ça ne tient pas une nuit. »

Chaque matin quand il arrivait, il s'installait au volant de chacune de ses voitures et faisait tourner le moteur, sinon, quand un acheteur éventuel venait jeter un coup d'œil il ne pouvait en montrer aucune en état de démarrer.

« Faut que j'appelle Julie, c'est lundi, elle n'est pas au boulot. » Il se dirigea vers le garage mais s'arrêta, perplexe : comment lui annoncer ce qui se passait d'ici ? Oui, mais s'il l'appelait du café en face, ça lui coûterait dix cents. Le vieux lui

avait toujours permis de téléphoner gratis du garage, alors ça lui faisait mal de sortir dix cents.

Tant pis ! Il attendrait qu'elle vienne.

Sur le coup de onze heures, sa femme prit le virage dans une de ses voitures d'occasion, une vieille Dodge qui avait le capiton du plafond décollé, les pare-chocs rouillés et les phares amochés. Elle lui lança un sourire radieux.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir, dit-il.

— Est-ce que tout le monde doit être aussi sinistre que toi ? dit Julie en sautant hors de la voiture.

Elle portait des jeans délavés sur de longues jambes maigres ; elle avait une queue de cheval ; au soleil de midi son teint semblait légèrement orangé, sans doute à cause de ses taches de rousseur. Son regard était plein d'assurance.

— Tu as déjà déjeuné ? lança-t-elle.

— Le vieux a vendu son garage, il faut que je liquide, dit Al.

Il s'entendit parler, son ton était lugubre, il se rendit compte qu'il s'était juré de lui saper le moral et il n'en ressentait aucun remords.

— Alors, reprit-il, remballe ton sourire, il faut voir les choses en face. Impossible de m'en sortir sans Fergesson. Je n'y connais rien en mécanique, je ne suis qu'un simple vendeur.

Quand il était très déprimé, il se considérait comme un vendeur de voitures d'occasion.

— À qui l'a-t-il vendu ? demanda-t-elle.

Elle continuait à sourire, mais avec réserve.

— Je ne pourrais pas te le dire.

— Je vais le lui demander, dit-elle en se dirigeant aussitôt vers le garage. J'apprendrai bien ce qu'ils vont en faire, toi tu ne sauras pas t'y prendre.

Et elle disparut dans le garage. Allait-il la suivre ? Il n'avait pas très envie de revoir le vieux, mais par ailleurs c'était son job à lui de mener cette discussion, pas celui de sa femme. Il la suivit en sachant que ses grandes enjambées à elle lui permettaient de gagner plusieurs longueurs. Et, bien sûr, quand il pénétra dans l'obscurité du garage à laquelle ses yeux avaient de la peine à s'habituer, elle était déjà en grande conversation avec Jim.

Aucun des deux ne fit attention à lui quand il s'approcha.

Le vieux expliquait de sa voix enrouée ce qu'il avait déjà exposé à Al tout à l'heure, dans les mêmes termes, comme s'il avait appris par cœur son couplet : la décision ne venait pas de lui, elle devait bien s'en douter. Le médecin lui avait dit qu'il ne pouvait continuer à faire les gros travaux qu'exigent les réparations automobiles, etc. Al écoutait d'un air morne en louchant vers la rue animée où circulaient voitures et piétons. Il entendit Julie dire d'une voix pleine d'entrain :

— Eh bien ! Vous voulez que je vous dise, c'est chouette, comme ça il pourra retourner à l'école.

— Seigneur ! s'exclama Al.

Le vieux le regarda en se frottant l'œil droit, rouge et bouffi. Il essaya d'enlever la poussière qui le gênait du coin de son mouchoir et il regarda le couple avec une expression où Al crut deviner un mélange de ruse et de nervosité. Il avait pris sa décision en ce qui concernait son garage mais également vis-à-vis d'eux. Avait-il bonne conscience ou non ? Peu importait. Al le connaissait, rien ne le ferait changer d'avis, c'était une tête de mule, et Julie, tout autoritaire qu'elle fût, n'arriverait à rien.

— Croyez-moi, marmonna le vieux, ce n'est pas une vie de travailler dans ce trou noir rempli de courants d'air. C'est un miracle que je ne me sois pas crevé plus tôt à la tâche. Je serai content de partir d'ici, je mérite bien de me reposer.

— Vous auriez pu inclure dans votre contrat une clause obligeant le nouveau propriétaire à renouveler le bail de mon mari aux mêmes conditions, lança Julie en se croisant les bras d'un air de défi.

— Eh bien je ne sais pas. Je m'en remets à mon courtier pour régler tout ça, répondit Jim en baissant la tête.

Al n'avait pas souvent vu sa femme aussi indignée. Elle était cramoisie, elle en tremblait, c'était pour cacher le tremblement de ses mains qu'elle avait croisé les bras.

— Écoutez, déclara-t-elle d'une voix suraiguë, ce que vous avez de mieux à faire c'est de mourir et de léguer le garage à Al. C'est vrai, vous n'avez ni enfant ni famille.

Al se tut. Comme si, pensa-t-il, elle avait dit quelque chose de mal. Et c'était mal. Injuste. Le garage appartenait au vieux. Mais

bien sûr, Julie ne l'admettrait jamais. Elle refusait de s'en tenir aux faits.

— Allez, viens, lui dit-il.

Il l'entraîna en la prenant par le bras tandis que le vieux grommelait une vague réponse.

— Il me met hors de moi, il est complètement sénile.

— Sénile, mon œil, dit Al. Il a toute sa tête.

— Une vieille bête qui se fiche complètement des autres.

— Il m'a sacrément aidé.

— Et si tu vends tout ton stock, ça te fera combien ?

— Dans les cinq cents dollars, lui dit-il tout en sachant qu'il pouvait en escompter un peu plus.

— Je peux prendre un boulot à plein temps.

— Je chercherai un autre emplacement à louer.

— Tu m'as dit que sans lui tu ne pouvais pas t'en tirer et que tu n'as pas le capital nécessaire pour acheter des autos en bon état...

— Je m'arrangerai avec un autre garage.

Julie s'arrêta et lui faisant face dit :

— C'est le moment pour toi de reprendre tes études.

Elle s'était mis dans la tête qu'il avait besoin d'un diplôme. Il lui faudrait trois années de fac de plus (il avait déjà fait une année à l'université de Californie) et ainsi il se qualifierait pour ce qu'elle appelait un job sérieux. Il lui faudrait se spécialiser dans du pratique, par exemple la gestion d'affaires. La première année à l'université, on ne peut pas se spécialiser. Il avait suivi simplement des cours généraux, un peu de ceci, un peu de cela ; il n'était pas passionné par les études et n'avait pas continué.

D'abord il avait horreur d'être enfermé, c'était sans doute la raison pour laquelle il avait été attiré par cette histoire de voitures d'occasion, ça lui permettait d'être dehors toute la journée, au soleil, et puis il était son propre maître. Il allait et venait comme ça lui chantait ; il pouvait ouvrir à huit, neuf ou dix heures, aller casser la croûte à une, deux ou trois heures, prendre son temps pour déjeuner ou se contenter d'un sandwich, installé dans l'une de ses voitures.

Il s'était même construit une petite baraque sur son terrain avec des blocs de basalte procurés à prix de gros, des cadres de

fenêtre en alu, un toit préfabriqué et ce qui était nécessaire pour l'installation électrique. Bref, il avait une petite maison dont il était fier, qu'il avait bâtie de ses propres mains, qui était bien à lui. Il était loin des regards, entrant et sortant à sa guise. Il y avait mis un bureau, un fichier, un radiateur électrique. Il y rangeait ses papiers, ses magazines. Parfois il louait une machine à écrire, à raison de cinq dollars par mois ; avant il disposait aussi du téléphone, mais on le lui avait définitivement coupé.

S'il s'en allait, s'il vendait son stock, il emporterait sa maison, c'était sa propriété personnelle au même titre que les autos. Mais au contraire des voitures elle n'était pas à vendre. Un autre objet qui lui appartenait et dont il n'entendait pas se séparer était l'auto qu'il avait construite. Garée à l'arrière du terrain, hors de vue, il y travaillait depuis des mois dès qu'il avait un moment de libre.

C'était une Marmon 1932, 16 cylindres, de deux tonnes et demie pour le moins. Autrefois, quand elle marchait bien, elle pouvait atteindre le 160. C'était une des plus belles voitures des États-Unis et son prix d'origine était de cinq mille cinq cents dollars.

Un an auparavant, Al était tombé sur la vieille Marmon dans un hangar. Elle était dans un état déplorable. Au bout de plusieurs semaines de marchandage, il avait pu l'obtenir pour cent cinquante dollars plus deux pneus. S'il en croyait son expérience, quand elle serait dûment remise en état, elle vaudrait ses deux mille cinq cents ou trois mille dollars. Donc cela lui avait paru un bon investissement. Toute l'année précédente il y avait travaillé et il était encore loin du compte.

Un après-midi où il s'escrimait sur son moteur, il avait remarqué deux Noirs qui s'étaient arrêtés pour le regarder. Il y avait beaucoup de Noirs dans le quartier et il avait autant d'acheteurs noirs que de blancs.

— Salut !

L'un des Noirs fit un signe de tête et l'autre demanda :

— C'est quoi comme marque ?

— Une Marmon 1932.

— Ça alors ! s'exclama le plus grand, je vais amener mon paternel, ça lui plairait drôlement de rouler là-dedans quand il ira en visite en Floride.

Ils étaient jeunes tous deux, en veste de sport, chemise blanche sans cravate et pantalon de toile noire.

— Ouais, ton vieux, sûr que ça lui plairait. On viendra avec lui.

— Je vous signale que c'est une auto de collection, déclara Al en se relevant, et il leur expliqua qu'elle n'était pas à vendre, en tout cas pas comme une voiture ordinaire pour circuler.

C'était un vrai trésor et elle appartenait au passé, une des plus belles qui ait été fabriquées, peut-être la plus belle. Il vit qu'ils comprenaient mais que l'idée de voir leur « vieux » au volant leur souriait malgré tout. De son côté il n'était pas contre et la Marmon avait trente ans, elle n'était pas en état de prendre la route. Elle n'avait pas roulé depuis la Seconde Guerre mondiale.

— Tâchez de l'arranger et peut-être que nous vous l'achèterons, dit le plus grand, et gravement il ajouta : Combien vous en demanderiez ?

— Pas moins de trois mille dollars.

Il ne forçait pas sur le prix, elle les valait vraiment. Ils ne bronchèrent ni l'un ni l'autre mais se regardèrent et le plus grand déclara :

— C'est à peu près ce que nous pensions ; bien sûr on ne pourra pas payer comptant, on verra avec notre banque.

— Oui, renchérit l'autre, disons six cents tout de suite et le reste échelonné.

Les deux Noirs partirent en l'assurant à nouveau qu'ils reviendraient avec le « vieux ». Mais Al n'y comptait pas trop.

Or, le lendemain, ils étaient là avec un vieux monsieur trapu, court sur pattes, élégant, avec une chaîne de montre en argent et des chaussures noires magnifiquement cirées. Les deux jeunes lui montrèrent la Marmon en lui ressortant plus ou moins les explications que leur avait données Al. Après mûre réflexion le vieux monsieur avait conclu qu'il ne pouvait l'acheter pour une raison dont Al respecta la logique impeccable : on ne pourrait pas trouver de pneus, en particulier

sur l'autoroute, à moins d'être dans une grande ville. Et le trio repartit après avoir pris congé fort poliment, mais sans acheter la voiture.

Cette rencontre était restée gravée dans son esprit sans doute parce qu'il eut l'occasion de revoir des membres de cette famille. Ils s'appelaient Dolittle et le vieux monsieur avait de la fortune ou du moins sa femme, car elle possédait à Oakland des maisons à louer et des immeubles locatifs. Certains étaient situés dans des quartiers blancs et elle louait à des Blancs par l'intermédiaire d'un gérant. Il eut les renseignements par les jeunes gens et cela lui permit de trouver un appartement bien plus agréable pour Julie et lui. À présent ils habitaient dans une maison en bois de deux étages qui avait été rénovée, sur la 56^e Rue près de San Pablo. Ils occupaient un logement à l'étage supérieur pour un loyer modique de trente-cinq dollars par mois.

Il y avait deux raisons qui expliquaient ces conditions financières favorables. D'abord l'immeuble n'était pas dans un quartier exclusivement blanc. Il y avait une famille noire au rez-de-chaussée et un couple mexicain avec un bébé au premier. Ça ne gênait pas Al de vivre dans le voisinage de Noirs et de Mexicains. Mais l'autre raison était plus grave : l'installation électrique et la plomberie étaient si défectueuses que les inspecteurs municipaux d'Oakland étaient sur le point d'interdire l'occupation de la maison. Parfois des courts-circuits les privaient de courant pour plusieurs jours. Quand Julie repassait, le mur devenait si chaud qu'on ne pouvait y poser la main. Tous les habitants s'attendaient à ce qu'un jour prochain la maison brûlât de haut en bas, et comme dans la journée personne ne se trouvait dans les murs ils prenaient la chose avec philosophie. Une fois il y avait eu une fuite dans le chauffe-eau complètement rouillé, d'où une inondation qui avait noyé les brûleurs et abîmé irrémédiablement les meubles et les tapis de Julie. Mrs Dolittle avait refusé catégoriquement de les dédommager. Qui plus est, ils avaient été privés d'eau chaude pendant près d'un mois jusqu'à ce que la propriétaire ait enfin déniché un plombier au noir qui réinstalla une chaudière d'occasion, aussi mal en point que la première, pour dix ou onze

dollars. Elle avait à sa disposition une équipe de bonshommes sans qualification, tout juste bons à rafistoler au jour le jour et tant bien que mal la maison pour éviter que la municipalité ne s'en mêlât. Al avait entendu dire qu'elle espérait la vendre, sachant sans doute qu'elle serait rasée et que les terrains libérés intéressaient le supermarché qui faisait le coin, dans l'intention d'en faire un parking.

Les Dolittle étaient les premiers Noirs de classe moyenne qu'il eût jamais rencontrés ou dont il eût même entendu parler. Ils possédaient plus de biens que tous les gens qu'il avait pu connaître depuis son arrivée à Bay Area en provenance de Saint Helena, et Mrs Dolittle, qui s'occupait personnellement des loyers, était aussi mesquine et près de ses sous que toutes les autres propriétaires auxquelles il avait eu affaire auparavant. La couleur de sa peau ne l'avait pas rendue plus compréhensive. Elle ne faisait d'ailleurs aucune distinction raciale entre ses locataires. Elle les traitait mal qu'ils soient blancs ou noirs. Mr McKeckney, le Noir au rez-de-chaussée, avait dit à Al que c'était une ancienne maîtresse d'école. Elle en avait bien l'allure : une vieille petite bonne femme à cheveux gris et œil perçant toute menue, vêtue d'un manteau qui lui battait les mollets, chapeauté, gantée, bas noirs et chaussures à hauts talons. Elle avait toujours l'air de s'être parée pour aller à l'église. De temps en temps éclataient de terribles scènes avec ses locataires, et sa voix perçante réussissait à traverser plafonds ou planchers, donnant la chair de poule à Julie qui évitait soigneusement tout contact. C'est Al qui traitait avec elle, sans crainte aucune, mais elle lui donnait matière à réflexion, étant un vivant exemple de la fâcheuse influence de la richesse sur l'âme humaine.

Par contre les McKeckney, les locataires du rez-de-chaussée, ne possédaient rien. Ils avaient loué un piano et Mrs McKeckney, qui avait près de soixante ans, apprenait à en jouer toute seule à l'aide de la méthode pour débutants de John Thompson. Tard le soir, il l'entendait égrener sans aucune nuance les notes du menuet de Boccherini qu'elle recommençait *da capo* sans se lasser.

Pendant la journée Mr McKeckney s'asseyait dehors sur une caisse qu'il avait peinte en vert et pendant des heures regardait passer les gens en les saluant poliment. Plus tard quelqu'un remplaça la caisse par une chaise, probablement le gros Allemand qui vendait des meubles d'occasion dans une boutique au bas de la rue. Al s'était demandé au début comment le ménage pouvait survivre économiquement ; il ne leur voyait aucune source de revenus. Mr McKeckney ne quittait pas son siège et, si son épouse était fréquemment hors de chez elle, c'était pour faire des courses, des visites ou s'occuper de bonnes œuvres de la paroisse. Ensuite il apprit que leurs enfants, arrivés à l'âge adulte et ayant quitté la maison, les faisaient vivre. Mr McKeckney lui avait dit fièrement un jour qu'ils vivaient avec quatre-vingt-cinq dollars par mois.

Leur petit-fils, quand il venait les voir, jouait tout seul sur le trottoir ou dans un terrain vague au coin de la rue. Jamais il ne se joignait à la bande de gosses qui habitaient dans le voisinage toute l'année. Il s'appelait Earl, n'ouvrait guère la bouche, même avec les adultes.

À huit heures du matin, on le voyait apparaître dans son petit costume de lainage, arborant un air solennel. Il avait la peau très claire et Al se dit qu'il devait avoir pas mal de sang blanc dans les veines. Les grands-parents le laissaient livré à lui-même et il semblait digne de cette confiance, jouant sagement sans mettre le feu à quoi que ce soit, ne suivant pas en cela l'exemple des enfants blancs, noirs ou mexicains qui hantaient le quartier. Il avait un petit air aristocratique et Al se demandait avec curiosité de qui il le tenait. Il n'entendit qu'une seule fois Earl hausser le ton. Sur le trottoir d'en face habitaient deux garçons de race blanche, deux gamins brutaux aux oreilles en feuilles de chou qui passaient leur temps à vagabonder dans les rues. Du même âge qu'Earl, ils s'amusaient à lui lancer toute sorte de projectiles : fruits verts, bouteilles, pierres, mottes de terre.

Un jour, Al les entendit hurler : « Hou, hou, t'as une mère vraiment moche ! » Et ils répétaient ce refrain sans se lasser tandis que Earl les fixait d'un œil menaçant sans rien dire, les mains dans les poches, la mine de plus en plus grave. À la fin,

n'y tenant plus, il avait crié avec une grosse voix : « Faites gaffe les petits mecs d'en face, faites gaffe ! » Curieusement cette mise en garde avait réussi à faire fuir les adversaires. Tous ces souvenirs affluaient dans la tête de Al pendant que sa femme lui parlait devant le garage ; il pensait aux badauds qui venaient reluquer ses vieilles autos, aux gosses des rues sans le sou, aux travailleurs qui n'avaient pas de moyens de transport, aux jeunes couples. C'est à eux qu'il pensait, pas à ce que sa femme était en train de lui dire. Pour l'instant elle lui parlait de son propre boulot de secrétaire chez Western Carbon and Carbide ; elle lui redisait son désir de les plaquer un de ces jours mais pour ça il fallait que lui gagne mieux sa vie, évidemment...

— ... Tu as peur de la vie, conclut-elle, tu la regardes comme par le trou de la serrure.

— Ça se peut, répondit-il d'un air lugubre.

— J'en ai soupé de ce quartier minable, et elle fit un grand geste de dégoût en désignant la rue avec ses modestes boutiques : salon de coiffure, boulangerie, prêteur sur gages, bar.

Elle montra la grande affiche sur le transit intestinal dont la vue l'avait toujours choquée.

— Et tu sais, reprit-elle, je crois que je ne pourrai pas vivre beaucoup plus longtemps dans ce trou à rats.

Puis elle ajouta d'une voix plus douce :

— Mais je ne veux pas faire pression sur toi.

— Après tout, fit Al, peut-être qu'un bon transit intestinal me ferait du bien, mais je ne sais pas très bien en quoi ça consiste.

III

Ce soir-là quand Jim Fergesson gravit les marches en ciment de son perron, le store vénitien derrière la vitre de la porte d'entrée s'agita, une main l'écarta, un œil apparut, circonspect mais brillant, et rapidement la porte s'ouvrit en grand. Sur le seuil se tenait sa femme Lydia, rouge de plaisir comme à chacun de ses retours à la maison ; peut-être était-ce une habitude qu'elle devait à ses origines helléniques. Elle l'accueillit dans le vestibule en débitant à toute vitesse des paroles de bienvenue :

— Je suis tellement contente que tu sois enfin rentré. Tu as passé une bonne journée ? Raconte. Et moi, devine ce que j'ai fait... pour te faire plaisir, je suis sûre que ça te plaira... devine, vite ! Devine ce qui est en train de cuire pour toi dans le four.

Il huma la savoureuse odeur et, sans lui laisser le temps de parler, elle s'écria :

— Du poulet, du bon poulet aux épinards.

Elle rit et traversa la maison devant lui.

— Tu sais, dit-il, ce soir je n'ai pas très faim.

— Ah bon ! lança-t-elle en se retournant. Monsieur n'est pas de bonne humeur ?

Il s'arrêta devant le placard pour y suspendre sa veste, il avait les doigts raides, il se sentait bien las et Lydia l'observait en faisant des petits mouvements de tête saccadés, comme un oiseau.

— ...Écoute, maintenant que tu es à la maison, tu vas te reposer. Détends-toi, il n'y a pas de raison d'être grognon, tu ne trouves pas ? Tu n'as pas de nouveaux ennuis au moins ? (Son visage se crispa d'inquiétude.) Oh non ! Je suis sûre que tout va bien marcher, tu verras.

— J'ai simplement eu une petite discussion avec Al ce matin.

Il entra le premier dans la cuisine.

— Ah, c'est ça, je comprends, fit-elle, la mine assombrie, le ton compatissant.

Elle avait appris depuis longtemps à se mettre à l'unisson des humeurs de son époux, du moins en apparence, pour que la communication puisse s'établir. Elle était une adepte des bonnes et franches discussions et, de fait, elle trouvait parfois des solutions auxquelles il n'avait pas pensé. Il faut préciser qu'elle était allée à l'université et qu'elle suivait encore des cours par correspondance. Sa connaissance du grec lui avait permis de traduire les philosophes de l'Antiquité et elle avait fait aussi du latin. Il était impressionné par la facilité avec laquelle elle apprenait les langues étrangères. En revanche elle n'avait jamais été capable d'apprendre à conduire, même après avoir pris des leçons dans une auto-école. N'empêche qu'elle prêtait toujours une oreille attentive à ce qu'il racontait sur la technique automobile même quand elle n'y comprenait rien. Il l'avait toujours trouvée disponible, quel que soit le sujet.

Le couvert était mis dans le coin salle à manger et Lydia s'affairait entre la cuisine et la table, apportant les plats. Il s'assit sur le banc et délaça ses chaussures.

— J'ai le temps de prendre mon bain avant de dîner ?

— Bien sûr, dit Lydia, remettant son plat au four. Quand tu auras pris un bon bain, tu te sentiras d'accord avec toute l'humanité.

Il passa dans la salle de bains.

Il se prélassa dans la baignoire tandis que le robinet d'eau chaude déversait bruyamment son flot ; ce bruit lui plaisait : porte close, il se relaxait au milieu du ruissèlement et de la vapeur qui s'en dégageaient ; il ferma les yeux et se laissa flotter dans la baignoire presque pleine.

Le carrelage, les murs, le plafond étaient mouillés par la condensation et les objets prenaient des formes incertaines et floues. Il avait l'impression d'être dans un vrai bain de vapeur dans un vrai sauna suédois avec des garçons de bain aux petits soins, munis de peignoirs impeccables et de serviettes moelleuses pour les clients. Il laissa pendre les bras de chaque côté de la baignoire, leva la bonde du bout du pied et régla

l'écoulement de l'eau à l'aide de ses orteils pour que le niveau reste constant.

Quel bien-être ! Le garage banni de ses pensées, tout seul dans la chaleur humide de sa vieille salle de bains – il habitait ici depuis seize ans –, il jouit de la quiétude, libéré pour un temps de ses soucis. Elle était solide sa maison, avec ses planchers en bois dur, ses armoires à glace. Tous les automnes, il traitait le bois avec un mélange anti-termite de sa composition et les poutres étaient devenues dures comme de l'acier. Il ne lésinait pas non plus sur les couches de peinture extérieure, qui font comme une seconde maison protégeant la première en bois. Il s'était peut-être donné trop de mal, couche après couche, année après année. Les guêpes, elles, se fabriquent des nids avec du papier et personne ne vient les embêter.

Lui ne vivait pas dans une maison de papier. Pas comme ces imbéciles, les trois qui avaient fait construire dans le voisinage. Il les avait laissé dire et faire. « Et pourtant, pensa-t-il, j'en connais un bout dans ce domaine. Ce type qui a obtenu son crédit, combien de temps s' imagine-t-il que sa maison va tenir debout ? La mienne sera encore là bien après la sienne. Ah ça, à l'époque, dans les années trente, on savait construire du solide, c'était avant-guerre, on n'utilisait pas de bois vert. »

Il laissa errer ses pensées qui revinrent d'elles-mêmes à leur sujet favori, sa vieille préoccupation, l'argent qu'il avait gagné.

« Il faut que je me mette dans l'idée que je me suis fait un bon petit paquet, trente-cinq mille dollars, ça fait une somme ! Je n'ai même plus à lever le petit doigt. C'est du tout cuit, écrit noir sur blanc ; je me prélasserai dans mon bain et ça tombe tout seul, plus besoin de travailler. Le travail, c'est fini et bien fini, plus besoin d'y penser. J'en ai assez bavé toutes ces années. Qu'ils les prennent leurs sacrées bagnoles, qu'ils se les mettent où je pense ; je n'y fourrerai jamais plus les pieds dans ce foutu garage, j'ai bien le droit de me reposer dans ma maison. » Il ne les reprendrait pas, c'était sûr et certain, et il pensa avec haine aux clients qui seraient capables de le supplier. « Et tout ce fric, qu'est-ce que je vais en faire ? Ce gros magot, une vraie petite fortune. Vous allez voir ce qui va se passer ; c'est ma femme qui

va en hériter. Oui, tout cet argent que j'ai gagné à la sueur de mon front, c'est elle qui va en profiter, et moi je serai dans le trou. Dire qu'elle ne saura même pas quoi en faire... Est-ce qu'elle m'a jamais épaulé, donné un coup de main ? Non, elle ne l'a pas fait. C'est la bibliothèque municipale d'Oakland qu'elle a aidée, pas moi. C'est l'université de Californie, ses profs et ces jeunots en sweater, mais oui ces petits messieurs, le nez dans leurs livres, qui s'habillent bien et ne se salissent jamais les mains, oh non ! Ils ont tout le temps qu'il faut pour apprendre à se débrouiller. »

Un faible bruit à la porte de la salle de bains le ramena sur terre. Le loquet tourna mais le verrou était poussé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? rugit-il.

— Je voulais... mais la voix de sa femme était noyée par le bruit de l'eau qui coulait.

Il ferma le robinet et cria :

— C'est fermé à clé, qu'est-ce que tu veux ?

— Tu as un peignoir ?

— Oui.

— Le dîner est prêt, ce serait dommage que tout soit trop cuit.

— Okay, je sors.

Quelques instants plus tard, il commençait son repas assis à table en face de Lydia. Comme d'habitude, elle avait mis un joli couvert sur une nappe blanche, avec des serviettes assorties et des bougies. Parée de son collier, légèrement fardée, elle lui sourit, les yeux brillants, sourire qui s'épanouit dès qu'elle sentit son regard se poser sur elle.

— Pourquoi fais-tu cette tête-là ? C'est bien plus agréable pour toi et pour tout le monde de voir les choses du bon côté.

Il ne répondit rien, et elle enchaîna :

— ... et ça influe sur ton propre moral, du moins si j'en crois les remarquables psychologues qu'étaient William James et Lang.

— Tu profites bien de tes cours, à ce que je vois.

Avec vivacité et sans se laisser démonter par son ton rogue, elle reprit :

— Mais oui, Monsieur Jean-qui-pleure, sans ça ce ne serait pas la peine d'en suivre.

Il la sentit décidée à livrer bataille au nom de la bonne humeur, de la joie de vivre. Avec son sourire plein de détermination elle lui lançait un défi. D'ailleurs, en toute circonstance elle tenait bon, il n'était pas de taille à l'emporter.

« Chez moi, songea-t-il, dans ma propre maison, je ne peux même pas me permettre d'être démoralisé. La tristesse est interdite. »

Il observait ses gestes rapides, ses mains qui voletaient du beurrier à la tasse de café, effleuraient la serviette. « Bien sûr, elle a du cran, mais ça lui servira à quoi quand j'engraisserai les pâquerettes ? Non, moi je ferai pousser des choux bien puants, pas la moindre fleurette. Je la vois d'ici venir au cimetière, les bras chargés de fleurs de son jardin, des roses et tout le bataclan, et elle se trouvera nez à nez avec un buisson de choux malodorants. »

Il éclata de rire.

— Ah, fit-elle d'une voix mélodieuse.

Il vint à l'esprit de Jim en la regardant qu'elle était bien plus jeune que lui, il le savait évidemment mais ne s'attardait jamais sur ce fait. « Elle a des mains lisses et douces, pensa-t-il. Parbleu, elle n'a pas besoin de les détacher quatre fois par jour avec un détergent pour enlever le cambouis. Elle n'astique même pas les parquets chez elle puisqu'elle a une fille de couleur qui vient deux fois par semaine faire les gros travaux. Madame se charge seulement d'épousseter, de faire la vaisselle, les courses, les repas, et le reste du temps elle va suivre ses cours. »

— Qu'as-tu appris de beau aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Ça t'intéresse ? s'enquit-elle joyeusement.

— Bien sûr, puisque c'est moi qui casque.

— Ah l'argent, toujours l'argent, c'est le grand critère de valeur d'une société barbare qui se reconnaît elle-même quand, dans le temple, elle se prosterne devant le veau d'or.

Elle le fixa sans ciller.

— Eh bien, ma pauvre amie, un de ces jours tu seras une de ces charmantes barbares à plein temps.

Elle continuait à le fixer.

— Trente-cinq mille dollars ! cria-t-il avec une telle furie que finalement elle en perdit son éternel sourire. Tu devrais créer une fondation : Fondation Fergesson, destinée à permettre aux clochards de vivre en pionçant toute la sainte journée, tous frais payés. (Il haussa le ton). Tu les installerais dans le living sur les divans, dans toute la maison, conclut-il d'une voix qui chevrotait.

Elle ne dit mot, les yeux rivés sur lui. Il reprit d'une voix plus calme :

— J'ai envie d'aller voir Louis Malzone, mon homme d'affaires, il faut peut-être que je m'inquiète d'acheter des obligations. « À quoi bon ? songea-t-il. Elle finira par tout avoir, elle qui n'a rien fichu, et moi pour cet énorme boulot de toute une vie, qu'est-ce que je récolterai ? »

Il se sentait éreinté. Il beurra son petit pain avec du vrai beurre ; pendant tout ce temps elle continuait à l'observer.

— Parle-moi de cette discussion que tu as eue avec Al, demanda-t-elle.

Il se contenta de mastiquer.

— C'est à cause de ça que tu as une vision complètement fausse des choses.

Cette déclaration le fit éclater de rire.

— Ce garçon a complètement raté sa vie et il sacrifie les autres au nom de sa propre réalité intérieure. Tu sais, quand il est venu avec sa femme qui m'est particulièrement sympathique, je ne te l'ai jamais caché mais ce fameux dimanche après-midi, j'en ai été encore plus frappée que d'habitude.

— Explique-toi.

— Tu n'as pas la même impression ? C'est difficile à expliquer clairement. Je me suis donné beaucoup de mal autrefois pour essayer de te le faire comprendre. Depuis quand te loue-t-il ce terrain pour ses voitures ? Plusieurs années, n'est-ce pas ? Et depuis, je t'ai vu changer. Ce n'est pas une simple coïncidence. Par exemple, ce soir, j'ai tout de suite remarqué que tu étais mal luné. Ça t'arrive souvent à présent, bien plus souvent qu'autrefois. Quel rôle joue-t-il dans ta vie ? Je vais te le dire : il

symbolise l'absurdité sans le moindre espoir d'amélioration. C'est un homme qui gâche tous ses atouts, et toi tu prends sur toi la *responsabilité* de cet état de choses.

Il leva les yeux de son assiette et vit qu'elle brandissait l'index vers lui en fronçant le sourcil.

— ... Parce que, reprit-elle, il a loupé sa vie en ne fichant rien, il s'arrange pour que tu te sentes des obligations envers lui. En fait tu ne lui dois qu'une chose : le laisser partir, le faire partir.

— Tout ça parce qu'il est mal habillé.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Seigneur ! Il a eu le malheur de trébucher sur ce maudit cendrier. Et alors ? Toute ta fameuse théorie, tu sais ce que c'est ? C'est juste le coup du cendrier, la première fois qu'il est venu à la maison. Ça, et sa façon de s'habiller !

— Excuse-moi, dit Lydia, mais j'ai tout de même d'autres éléments. Cet homme est méprisant. Dis-moi, que respecte-t-il ?

Sa femme s'était mise à parler, à la façon grecque, volubile, et quand elle le faisait il ne comprenait plus. La plupart de ses arguments lui échappaient.

— À quelle Église appartient-il ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Aucune ! fit-elle d'un ton triomphant.

— C'est possible.

— Sais-tu qu'à partir de l'attitude d'un individu vis-à-vis de Dieu on peut déduire, comme Freud l'a si bien montré, son comportement vis-à-vis de son père ? Et un homme qui ne peut pas manifester de respect pour le père céleste ne peut avoir confiance en son père terrestre. Qu'en penses-tu ? Qu'est-ce qui fait la valeur, la solidité de notre vieux monde ? La famille. C'est dans la famille que grandit le petit bébé souriant, et qui est-ce qui le regarde avec tendresse en se penchant sur son berceau ? Sa mère. Parfaitement, sa maman, qu'il apprend à connaître par l'intermédiaire du sein, source de toute plénitude.

— D'accord, dit-il.

— Mais il voit aussi son visage, non ? Pour le bébé, elle est un vrai nectar, la nourriture des dieux. Mais il ne tire rien du père ; il y a entre eux une sorte de rupture, alors qu'entre la mère et l'enfant il y a unité, tu saisis ?

— Non, dit-il.

— Le père, dit-elle, symbolise la société et ses rapports avec elle. Si ces rapports sont corrects, il ne s'en évadera jamais. Mais si ça ne se passe pas bien au départ, il ne pourra jamais plus y parvenir.

— Parvenir à quoi ?

— À la confiance et à l'espoir.

— J'ai pigé, dit-il. Mais tu ferais mieux de prendre des cours d'anglais en même temps que de philo.

— Je suis sûre, continua Lydia sans se laisser déconcerter, que si tu avais eu avec toi un homme plus dynamique, tu ne serais pas aussi désarmé devant l'avenir. Quel devrait être l'état d'esprit d'un type comme toi qui prend sa retraite aussi confortablement ? Je vais te dire comment il devrait être... plein de joie.

— De joie ? répéta-t-il avec une amertume teintée d'amusement.

— La joie du lendemain, dit sa femme.

— Je suis malade, dit-il. Fatigué et malade physiquement. Interroge le docteur Fraat. Appelle-le. Demande-lui les faits au lieu de philosopher à mes dépens ! Qu'est-ce que je dois faire ? Suivre des cours de littérature avec toi ? Lire ces types-là ? Et toi, qu'est-ce que tu sais faire de concret ? Je voudrais te voir installer un truc simple comme une prise de courant, tiens ! Alors fais-le et on verra après.

— Tu ressembles tellement à cet homme, soupira-t-elle.

Il se frotta le front en bougonnant.

— Il fait partie intégrante de toi, dit-elle. Mais toi, tu as quelque chose de plus. Il n'est que défaitisme parce qu'il n'a aucune confiance dans la vie.

Là-dessus, il recommença à manger, finit sa soupe et attaqua le poulet un peu fade avec ses os bouillis, ramollis et blanchâtres.

Après dîner, suivant une habitude qu'il avait contractée ces dernières années, Jim Fergesson tourna le bouton de la télévision et plaça son confortable fauteuil devant. Sa femme

aurait protesté si elle était restée à la maison, mais il se trouvait qu'elle avait un séminaire, et on était passé la chercher en auto. Un coup de klaxon et elle s'était esquivée avec ses bouquins, une veste et des souliers à talons plats. Elle n'était pas là pour dire : « Oh non, pas tous les soirs, je t'en prie ! »

Mais il gardait cette phrase à l'esprit.

Sur l'écran, Groucho Marx insultait un bonhomme élégant qui avait le sourire aux lèvres. Quoi que pût dire Groucho, le type gardait le sourire. Tout portait à rire. Jim se tortilla sur son siège. Il éteignit le poste.

« C'est tout ce qu'il y a ce soir ? » se dit-il. Alors il ralluma le poste à la recherche d'un autre programme distrayant : western, table ronde... Il coupa définitivement. Il ne pouvait plus supporter ces zigotos qui péroraient, surtout les pédés, ces gars maniérés qui font du plat aux dames, donnent des recettes, embrassent les vieilles bonnes femmes sur la joue, posent des questions idiotes.

« Dieu merci ! Ils se sont débarrassés de cette bande de faiseurs. Spécialement de ce type dont Lydia était folle, comment s'appelait-il déjà ? Ah oui... Van Doran, un véritable escroc et qui savait y faire. Mais moi il ne m'a jamais possédé avec ses combines, ce connard d'intellectuel. Ce vernis qu'ils leur donnent aujourd'hui ! »

Il alla prendre sa veste dans le placard, ça lui arrivait de sortir le soir de temps en temps. Il boucla la maison, tant pis si Lydia n'avait pas pris sa clé, et il monta dans sa voiture. Un moment après il roulait dans l'obscurité, en direction de San Pablo Avenue... et de son garage.

« Tout ce qu'on apprend à l'université, à quoi ça sert si ça ne vous permet pas de distinguer les gens de valeur des crapules, pensait-il. Pourtant ça n'a pas empêché Lydia d'être conquise par ce Van Doran. Et Alger Hiss ? Voyez comme tout le monde ne jurait que par lui parce qu'il paraissait distingué, bien élevé, digne et élégant. Et en fin de compte ? Un espion communiste. Même Stevenson s'y est laissé prendre ; on pourrait tout de même s'attendre à ce qu'un président sache délivrer le pays de toutes ces tantes de Harvard qui peuplent le ministère des Affaires étrangères et paradent dans leurs pantalons rayés. Le

seul à les avoir percés à jour était ce bon vieux Joe et ils l'ont eu, ils se sont ligüés contre lui parce qu'il était trop perspicace. Il appelait un chat un chat. Joe McCarthy, pensa-t-il, avait vu les mensonges qui commandent cette société. Il en était mort. »

Quand il aborda San Pablo Avenue, Jim Fergesson prit le virage, ralentit, mais au lieu de s'arrêter devant son garage poussa un peu plus loin jusqu'à une enseigne de néon rouge : *The Ring A Ding Club*, un bar où il passait un moment quand ça lui disait.

Peu de monde au bar. En ouvrant la porte, le bruit l'assourdit tout en lui faisant plaisir. Et les odeurs des gens, les bonnes odeurs chaudes, la camaraderie, le rire, toute l'expression de la vie, de son mouvement et de sa couleur. Il se faufila au comptoir et se commanda un sandwich.

Très peu de femmes, et plutôt vieilles. Un simple regard lui suffit : des poufiasses... et gueulardes en plus. Il s'en détourna.

Près de la porte, un grand Noir d'une trentaine d'années, vêtu d'un pardessus largement ouvert sur un sweater de couleur fauve, était en train de souffler dans un ballon sous le regard attentif d'un épagneul springer noir tacheté de blanc. Tous les yeux étaient fixés sur le chien. Le ballon s'enflait sous les efforts du Noir. Tout le monde lançait des suggestions, des plaisanteries, en regardant le chien.

Fergesson se sentit subitement intéressé. Le chien haletait, la langue pendante ; il s'assit sur son derrière, fixa le ballon de couleur rouge qui avait maintenant la taille d'un melon. L'homme le détacha de ses lèvres, s'essuya la bouche du revers de la main et rit si fort qu'il fut incapable de continuer à souffler.

— Passe-le-moi, dit un copain.

— Non, il préfère quand c'est moi qui l'ai gonflé.

Il se remit à souffler, le ballon grossit, grossit, le chien ne le quittait pas des yeux. Tout à coup le Noir haussa les épaules et lâcha le ballon qui partit comme une fusée. Des mains se tendirent quand il redescendit pour le faire rebondir. Le chien tenta de l'attraper en sautant çà et là et en poussant de petits gémissements ; son corps dodu se crispait. Le Noir, appuyé

contre le mur, rit à gorge déployée. Ses amis tentaient d'attraper le ballon vide parmi les pieds de chaises et de tables.

En plongeant la main dans ses poches pour en extirper des douzaines d'autres pas plus grands que des doigts de gant, il dit :

— Pas la peine, les gars, j'ai tous les ballons du monde. Laissez celui-là, c'est sale.

Cette fois il souffla dans un ballon jaune serin. Le chien était toujours aussi excité ; il laissait pendre sa langue puis la rentrait en avalant bruyamment sa salive.

« Bizarre, pensa Jim, il est rudement pris par ce jeu. » Et il évoqua son propre chien qui avait fini écrasé sous les roues d'un client. Il dormait dans le garage, venait s'allonger près de lui quand il réparait les voitures, c'était il y a longtemps déjà.

Le ballon jaune était gonflé à souhait, le Noir fit un nœud bien serré, le chien dressé sur ses pattes de derrière gémit, agita le museau.

— Pauvre bête, s'apitoya une femme, jetez-lui donc le ballon, ne le faites pas poireauter comme ça.

— Oui, lance-le vite ! s'écrièrent plusieurs voix dans l'assistance.

Le Noir obtempéra, jeta le ballon, le chien le rattrapa, le fit rebondir du bout de son museau, passa rapidement entre les tables et continua son jeu avec adresse. On lui fit de la place, il pivota, courut, se heurta à un consommateur qui s'écarta, et poursuivit son chemin comme si de rien n'était, ne pensant qu'au ballon.

— Le patron devrait engager cette bête, dit Fergesson à son voisin, et il fut pris d'un terrible fou rire.

Il se tenait les côtes, il pleurait de rire, et le chien continua sa course frénétique, se cognant aux chaises, aux pieds des gens, renvoyant le ballon en l'air. Finalement il s'excita tant et si bien qu'il mordit le ballon qui explosa bruyamment. Il s'assit, ses flancs tressautaient, il avait de la peine à retrouver son souffle, sa langue pendait désespérément, il avait l'œil fixe. Un jeune homme ramassa les débris du ballon qu'il examina et empocha.

— Seigneur ! soupira Fergesson en s'essuyant les yeux.

Le chien était au repos mais le Noir recommençait à gonfler un ballon bleu.

— Ça y est, il remet ça, chuchota Jim à son voisin, très intéressé lui aussi par le spectacle. Ce pauvre clebs, s'il se démène comme ça toute la nuit, il ne fera pas de vieux os.

— Allez, ça suffit maintenant, déclara le Noir.

— Non, vas-y ! cria une femme.

— Encore une fois, renchérit un type au bar.

— Il est trop fatigué, rétorqua le propriétaire du chien, on verra tout à l'heure.

— Ça ne rime à rien, confia Fergesson au type à côté de lui. Qu'est-ce que cette pauvre bête en retire de bon ?

Son voisin haussa les épaules.

— C'est contre nature ce qu'on lui fait faire, ajouta Jim. Il ne doit penser qu'à ça jour et nuit, ballon, ballon, ballon.

— C'est pas pire que bien des gens, fit remarquer un autre client.

— Mais les animaux, eux, ne savent pas s'arrêter. Ils s'accrochent à une idée et ne peuvent plus la lâcher, expliqua Fergesson.

— L'instinct, lança le voisin.

À présent, le grand Noir propriétaire du chien passait entre les tables en présentant une boîte à cigares vide. Il se penchait en murmurant quelques mots et certains déposaient une pièce dans sa sébile improvisée. Il s'approcha du bar.

— Pour le chien s'il vous plaît, il veut aller à l'école Messieurs Dames. Il veut apprendre un métier.

Fergesson y alla de ses dix cents et demanda le nom du chien, mais le Noir poursuivit sa quête sans l'entendre.

— Il a dû le dresser pour la télé, dit le voisin. On voit tout le temps des films où ils jouent.

— Avant oui, mais maintenant ils ne passent que des westerns et des films idiots pour les gosses. On me paierait cher pour regarder ces âneries.

— Est-ce que ça vous amuserait de voir à la télé ce cabot courir après le ballon ?

— Bien sûr que oui, déclara Fergesson. Vous ne m'avez pas entendu rigoler comme un bossu tout à l'heure ? C'est

précisément le genre d'attraction que j'aimerais voir, ça c'est de la saine distraction.

— Vous croyez ? Ça ne donnerait pas grand-chose à la télé sur un petit écran.

— Moi j'en ai un grand, dit Jim en décidant de laisser tomber la conversation.

Il but une bière en regardant du côté opposé.

Et qui vit-il dans un box ? Al en compagnie de Julie et du Noir en pardessus, propriétaire du chien. Ils avaient l'air de prendre du bon temps tous les trois et d'être très amis.

En regardant plus attentivement Al, Jim s'aperçut à la manière dont il gesticulait qu'il devait être fin saoul.

C'était la première fois qu'il le surprenait dans cet état. Il l'avait déjà vu un peu éméché après quelques verres comme lorsqu'il était venu dîner ; en cette circonstance, il avait eu du mal à coordonner ses mouvements. Mais cette fois il était vraiment imbibé. Le vieil homme gloussa, amusé, et se tourna pour pouvoir mieux l'observer. « Pas possible, se dit-il, ce garçon qui a toujours l'air sinistre, qui marche tout voûté, sans jamais faire la moindre plaisanterie, qui ne rit qu'exceptionnellement sauf quand il se laisse aller à quelques sarcasmes, qui a déjà fait de la dépression, le voilà qui se dégèle... et si j'allais les rejoindre ? »

Il vit qu'Al voulait sans doute acheter le chien car il avait devant lui un chèque qu'il remplissait avec son stylo et qu'il tendait au Noir. Julie essaya de le lui enlever des mains ; elle fit non énergiquement de la tête et tenta de convaincre son mari et le propriétaire du chien. Elle les tenait tous les deux par l'épaule.

C'était trop drôle ! Jim se paya un nouvel accès de fou rire, posa son verre et se dirigea vers leur table en lançant d'une voix tonitruante :

— Vas-y, Al, c'est tout à fait ce qu'il te faut !

Il ne sembla pas qu'Al l'ait entendu ; les négociations continuaient, acharnées. Aussi Jim le héla-t-il à nouveau.

Cette fois, Al leva la tête. Il avait perdu ses lunettes, une mèche lui tombait dans les yeux, il avait un regard de myope qui ne voit pas à un mètre. Il reprit ses négociations, déchira son

chèque en menus morceaux qu'il jeta par terre, tira son carnet de sa poche et en remplit un autre.

Toujours s'esclaffant, Jim retourna boire sa bière au comptoir.

« Ça lui va comme un gant de posséder un chien savant qui court après un ballon dans les bars ; je le vois très bien passant ensuite faire la manche entre les tables. Le chien va pouvoir aller à l'école à la place d'Al. »

— Envoie-le à l'université à ta place, il t'en ramènera un diplôme, lui cria-t-il.

Cette fois, Al l'entendit ; il vit le vieil homme et le remercia de la main.

Jim descendit de son tabouret et s'approcha difficilement du box en fendant la foule. Ce n'était pas vraiment facile de s'entendre, et même quand il fut tout près il n'y arrivait pas. Se penchant, une main sur la table, il fut tout contre la tête d'Al.

— Je ne t'entends pas, cria Al.

— Envoie-le en classe à ta place, répéta-t-il, amusé de sa plaisanterie.

Il lança un clin d'œil à Julie qui regarda ostensiblement d'un autre côté.

— Si je l'achète, expliqua Al, c'est pour le faire abattre. Quelle horreur ! C'est une abomination de faire faire ce genre de chose à une bête.

— Oh ! fit Jim, réprimant mal sa gaîté.

Il resta un moment, mais le trio était trop engagé dans ses pourparlers pour faire attention à lui.

— Je te présente Tootie Dolittle, finit par dire Al, un ami à moi.

Jim murmura quelque chose mais ne fit pas un geste pour lui serrer la main.

— Il faut que je m'en aille.

On ne le retenait pas et il n'avait plus envie de rire ; il était fatigué. On ne lui avait même pas proposé de s'asseoir. Il se dit qu'il devait retourner au garage, il avait encore du travail qui l'attendait et puis il ne pouvait s'imposer puisqu'on ne l'invitait pas.

— Au revoir, dit-il.

Al le salua, et il s'éloigna. « De toute façon je n'avais pas envie de rester avec eux », grommela-t-il en poussant la porte. Il se retrouva sur le trottoir en plein vent ; il faisait froid. Il respira à fond plusieurs fois en marchant pour regagner sa voiture et il se sentit immédiatement les idées plus claires. « Bon Dieu, je ne vais tout de même pas m'asseoir à côté d'un nègre ! »

Juste la longueur d'un pâté de maisons et le voici dans son garage. Un instant après il était allongé sous une Studebaker, seul dans la pénombre humide à travailler au son d'une radio. La main sur le carter, il se demanda pourquoi diable il était venu là tout seul, sans prévenir personne, quelle lubie l'avait pris ?

Il continua pourtant à desserrer les boulons. Était-ce pour satisfaire un fidèle client qui aurait ainsi sa voiture le lendemain ? Peut-être, mais il ne pourrait le jurer. Tout ce qu'il savait c'est qu'il n'avait pas d'autre endroit où aller.

Il était venu ici de façon instinctive, par habitude ; il avait toujours fait ainsi quand il n'y avait rien d'intéressant à la télévision, que Lydia était sortie, qu'il n'y avait aucun copain au *Ring A Ding Club*.

« Je vais travailler une heure environ et puis je vais téléphoner à la maison pour voir si Lydia est de retour. Le temps passera plus vite si je travaille. »

IV

Al Miller ne se faisait aucune illusion, il lui faudrait sous peu abandonner son terrain qui serait acheté en vue d'un grand projet immobilier. Le nouveau propriétaire raserait le garage pour construire à sa place un supermarché, un magasin de meubles ou un immeuble d'habitations. Cela se passait ainsi depuis plusieurs années à Oakland et à Berkeley : les vieux bâtiments étaient sacrifiés sans pitié, même les églises, pour faire place nette. Et si les vieilles églises elles-mêmes y passaient, le garage Fergesson et *Al's Motor Sales* ne feraient pas exception à la règle.

Le lendemain après-midi il alla consulter un promoteur de San Pablo à qui il avait déjà eu affaire par le passé. Il avait le moral à zéro. Il s'agissait d'une dame noire, Mrs Lane – il avait eu son adresse par les Dolittle – grâce à qui Mrs Dolittle s'était procuré la plupart de ses appartements à louer. Elle était spécialisée dans les transactions immobilières concernant la zone où il n'y a pas d'interdiction de construire, ce que Al appelait le quartier qui n'a plus la cote. Or, son terrain n'était-il pas le symbole même de ce qui a perdu toute valeur à Oakland ?

Il pénétra dans les bureaux de Lane Realty et s'approcha du comptoir en chêne verni. À sa droite, sur une table, trônait un caoutchouc en pot orné d'un nœud de ruban jaune, qui voisinait avec une pile de *Saturday Evening* et un cendrier. À part cela, le mobilier se limitait à un unique bureau sur lequel était posée une machine à écrire ; au mur une carte d'East Bay. Mrs Lane, assise au bureau, tapait à la machine, mais elle se leva pour l'accueillir, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, Mr Miller.

— Bonjour.

— Que puis-je faire pour vous ?

Elle avait une voix plutôt grave, monocorde ; elle était habillée de noir, élégamment coiffée, très fardée ; une belle grosse bague en or ornait son doigt. Elle en imposait. Il lui donnait entre quarante-cinq et cinquante ans. Al la voyait très bien gérant un hôtel chic ou un club de dames, en dépit évidemment du handicap de sa couleur de peau et également d'incisives en or un peu trop voyantes, comme sa bague ; l'incisive gauche était décorée d'un carreau gravé et la droite d'un pique.

— Je cherche un nouvel emplacement à louer.

— Ah, je vois... À San Pablo ? J'ai quelque chose sur Telegraph Avenue.

Elle lui jeta un regard scrutateur pour comprendre où il voulait en venir.

— Je n'ai pas d'idée arrêtée pour la rue, je désire seulement que ce soit bien placé.

Il se creusait la cervelle pour trouver les mots qui exprimeraient plus précisément ce qu'il voulait, mais ils lui échappaient. La femme lui sourit avec sympathie. Il était évident qu'elle voulait l'aider ; d'ailleurs c'était son métier et il sentait qu'elle le faisait avec plaisir.

— Je suppose que vous ne voulez pas mettre trop d'argent dans le loyer ?

— Évidemment...

— Je pourrais vous conduire à Telegraph Avenue, vous vous feriez une idée.

— Je n'en ai pas besoin tout de suite, j'ai deux mois environ devant moi. J'aime mieux prendre tout mon temps et avoir quelque chose de bien.

— Je vous comprends, c'est ce qui compte.

— Les voitures d'occasion ça ne rapporte pas gros.

— C'est comme l'immobilier, fit-elle en souriant.

« Peut-être bien, pensa Al, que nous sommes dans le même bateau. »

— Ah non ! C'est vexant pour vous de vous comparer à moi, une personnalité comme vous. Si vous étiez blanche, vous pourriez être la secrétaire du Parti républicain en province ou la

femme d'un grand industriel. Et moi si j'étais noir ? Ça ne changerait pas beaucoup ; un raté... mais je le suis déjà.

— Mr Miller, reprit Mrs Lane de sa voix grave et douce, ça ne va pas ? Vous avez l'air bien démoralisé aujourd'hui.

— Je le suis.

— Il ne faut pas, voyons ! Il faut regarder le bon côté des choses. Pourquoi ne pas aller voir l'emplacement dont je vous parle, dit-elle en prenant un trousseau de clés dans son tiroir. Je serais heureuse de vous le montrer.

— Pas maintenant.

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-il, il faut que je retourne à mes autos.

— Ce serait dommage de manquer une occasion intéressante.

— Peut-être bien, dit-il en se sentant totalement inerte et découragé.

— Allons, Mr Miller, dit-elle avec douceur en posant son bras nu et rond couleur d'acajou sur le comptoir, il faut prendre une décision sinon vous n'arriverez à rien. J'ai appris ça dans mon métier. Si on veut arriver quelque part, il faut tirer parti de la situation et agir. Vous comprenez ?

Comme il baissait les yeux sans rien dire, la tête vide, elle continua avec patience :

— Si on ne fonce pas, on se fait avoir. Ça ne fait tort à personne d'être dynamique. Vous avez peur d'escroquer le client parce que vous êtes dans un genre de commerce dont c'est la réputation.

Il acquiesça.

— J'ai déjà eu l'occasion de vous parler, dit Mrs Lane, et j'ai confié à Mr Jones, mon assistant, que c'était agréable de travailler avec vous et Mr... comment s'appelle-t-il ? Mr Fergesson. Lui aussi on peut lui faire confiance ; il est très honnête ; c'est à lui que je donnerais ma voiture à entretenir, (sa voix baissa d'un ton) mais j'ai mon propre mécanicien...

« Un Noir, sûrement, pensa Al. Elle n'oserait pas donner sa voiture à Jim. Tout honnête qu'il soit, il n'accepterait pas de s'en occuper. Enfin disons que ce n'est pas sûr ; elle préfère ne pas prendre le risque, on la comprend. »

Mrs Lane brandit son trousseau de clés.

— Alors je vous le montre, ce terrain ?

— Non. Une autre fois, merci.

Quand il s'en alla, il sentit qu'elle l'observait ; elle le fixa jusqu'à ce que l'angle de la maison le dérobe à sa vue.

Revenant sur ses pas, il lui lança, du seuil du bureau :

— Laissons passer un jour ou deux, quand je verrai un peu plus clair dans mes affaires.

Il vit que Mrs Lane lui souriait avec compassion, oui, compassion et compréhension. Sur ce, il retourna à sa voiture.

« Elle tenait à me vendre sa marchandise », pensa-t-il. Mais il savait que ce n'était pas ça, que c'était quelque chose d'autre, de mieux. Alors quoi ? De l'amour envers lui ? Une femme d'affaires noire, d'un certain genre, bien physiquement, plutôt claire de peau... elle voulait le mater sans doute. Il ne se sentait pas gai, mais tout de même moins abattu que tout à l'heure, comme si le fardeau qu'il traînait perpétuellement était moins lourd. « Une femme intelligente et en même temps une femme d'affaires astucieuse qui connaît bien son job, une vraie professionnelle. J'y retournerai... elle le sait. Il m'a mis dans un beau pétrin ce vieux salaud de Fergesson, avec sa mentalité de paysan finaud et voilà où ça me mène... À faire confiance à une femme parce que je sens qu'elle a pitié de moi, un pauvre type qui ne sait pas comment survivre, qui n'a aucune idée personnelle, et qui est tout juste bon à se faire dorloter par une femme agent immobilier. »

« Qu'est-ce que je pourrais faire pour lui casser sa vente, le couler définitivement ? Ouvrir un bordel sur le terrain qu'il me loue et faire perdre toute sa valeur à l'emplacement ? Ou bien... mais qu'est-ce qu'il peut y avoir de pire qu'un ramassis de vieux tacots ? Qui me regarde de haut ? pensa-t-il. Tout le monde. Oui tout le monde. »

Il n'avait aucune envie de retourner à son travail. Il démarra. Il conduisait sans but bien précis au milieu de la circulation vers Oakland, goûtant le charme de sa voiture. C'était une bonne vieille Chrysler avec des coussins en cuir. Il ne pouvait pas enclencher la marche arrière, bien sûr, mais c'est pour ça qu'il l'avait eue pour soixante-quinze dollars. Et c'était tout de même

une bonne voiture. Bien assez bonne pour quelqu'un de raisonnable. Une bonne voiture pour la route.

Tout en conduisant, il s'imaginait vantant ce modèle à un client en insistant sur ce point précis.

Revenu à *Al's Motor Sales*, il remarqua que la grande porte blanche du garage était fermée. Le vieux avait fermé boutique, mais n'était pas parti déjeuner puisque sa Pontiac n'était pas là. La pancarte sur la porte indiquait : *Serai de retour à quatorze heures trente.*

Tandis qu'il se garait au milieu de ses autres voitures, il vit qu'une Cadillac presque neuve venait s'arrêter derrière lui à côté de sa Chevrolet. Il sortit de son véhicule en même temps que le visiteur.

— Salut, dit ce dernier.

Al ferma sa porte et s'approcha. C'était un homme d'affaires d'à peine cinquante ans, vêtu d'un complet de bonne coupe, cravate étroite à la mode, chaussures à bouts pointus à l'italienne comme Al en avait vues dans les publicités et les vitrines en ville. Il souriait d'un air affable. Ses cheveux gris étaient bouclés, assez longs et parfaitement coupés.

— Bonjour, dit Al un peu intimidé, comment ça va ? (C'était sa question standard.)

Il n'y avait évidemment rien dans son stock qui pût intéresser ce monsieur bien habillé nageant apparemment dans l'opulence, et possédant une Cadillac dernier modèle. Il se dit avec une certaine inquiétude que c'était peut-être un inspecteur des impôts de l'État ou même du gouvernement fédéral. Un flot d'appréhension l'envahit tandis qu'il gardait un sourire poli. Tout à coup, soulagé, il reconnut un vieux client de Fergesson qui visiblement avait amené sa voiture à réparer et trouvé porte close.

— Je voulais voir Jim, fit le visiteur d'une voix bien timbrée et sonore ; j'ai vu les portes fermées, et pourtant...

Il n'acheva pas sa phrase mais regarda sa montre en soulevant légèrement sa manchette ornée de boutons d'argent. Al lorgnait à la fois la montre et les boutons de manchette avec

un profond sentiment de convoitise. Il avait toujours eu envie de ce genre de montre, dont il voyait le modèle dans les publicités du *New Yorker*.

— Il a dû aller chercher une pièce ou bien il a été appelé par quelqu'un qui est tombé en panne sur la route. Vous savez on l'appelle de préférence à la A.A.A.¹

— Ça se comprend.

« Si seulement j'avais trois belles bagnoles, se dit Al, ça pourrait attirer des clients de ce niveau. » Cette pensée le démoralisa et il resta à se balancer machinalement d'avant en arrière, les mains dans les poches, en regardant par terre sans savoir que dire.

— Ça fait quatre ans et demi que je viens ici même pour des riens, pour un simple graissage par exemple.

— Il a vendu son garage, dit Al.

— Pas possible, dit l'autre en ouvrant de grands yeux.

— Mais si.

Al de plus en plus désespéré continuait à se balancer, l'œil fixé au sol, parlant avec difficulté.

— Trop vieux ?

— Le cœur ou quelque chose comme ça, murmura Al.

— Quel dommage ! Je le regretterai énormément. C'est la fin d'une époque de bons artisans. (Al acquiesça.) Ça fait un peu plus d'un mois que je ne suis pas venu. Quand s'est-il décidé ? Ça doit être très récent.

— Oui.

L'homme tendit la main. Al la saisit avec un moment de retard et la serra.

— Je me présente : Chris Harman. Je suis dans une affaire de disques, je dirige la société Teach Records.

— Ah oui.

— Vous ne pensez pas qu'il va bientôt revenir ? Tant pis, fit-il après avoir regardé sa montre, je ne peux plus attendre. Prévenez-le de mon passage. Je lui téléphonerai pour lui dire combien je regrette son départ. Au revoir. Il fit un signe amical à Al toujours muet. Il remonta rapidement dans sa Cadillac,

¹ Association automobile américaine.

ferma la porte, fit marche arrière, et, s'éloignant du garage, disparut dans le flot de voitures qui circulait sur la San Pablo Avenue.

Une demi-heure plus tard la Pontiac du vieux se gara. Aussitôt que Fergesson en descendit, Al alla à sa rencontre.

— Un de tes vieux clients est passé, il regrette bien que tu aies vendu.

— Qui ? demanda le vieux tout en relevant la porte de son garage à deux mains. Bon Dieu, grommela-t-il, ça m'a sacrément fichu en retard d'être obligé de sortir.

— Harman, dit Al en lui emboîtant le pas.

— Ah oui, une Cadillac 58, un type bien physiquement, cheveux argentés, la cinquantaine.

— Il a une affaire de disques ou quelque chose de ce genre, dit Al.

Le vieil homme alluma une baladeuse et la tira par son long fil de caoutchouc sur le sol couvert de cambouis jusqu'à une Studebaker montée sur le portique.

— Tu vois ce bâtiment en briques en haut de la 23^e Rue, juste à côté de Broadway, là où il y a ces nouveaux concessionnaires autos, près de l'endroit où tu tournes quand tu veux aller au lac ? Bref, c'est là que sa société occupe tout un immeuble : fabrication de disques et enregistrements.

— C'est ce qu'il m'a expliqué, dit Al.

Puis il se tut, occupé à regarder le vieux allongé sur le dos sur le chariot à roues pivotantes. Jim roula adroitement sous la Studebaker et reprit son travail.

— Tu sais, fit-il de dessous l'auto, et Al se pencha pour l'entendre, il fait des disques cochons.

« Ça par exemple ! se dit Al, estomaqué, en se grattant le crâne, un gars si bien habillé avec une si belle voiture... des disques cochons. » Il avait peine à le croire.

Il aurait imaginé plutôt l'inverse pour un type fabriquant des disques cochons : court sur pattes, un teint luisant, habillé à la va-comme-je-te-pousse, portant même peut-être des lunettes foncées, un regard furtif, quelqu'un qui se cure ses dents gâtées et parle d'une voix rauque.

— Tu plaisantes ou quoi, s'exclama-t-il.

— Il ne fait pas que ça, d'ailleurs c'est entre toi et moi, personne n'en sait rien.

— Je comprends, dit Al avec intérêt.

— Il ne met pas sa marque Teach Records comme sur les étiquettes de ses autres disques. À vrai dire ils n'ont pas d'étiquette du tout. Il utilise un de ces labels passe-partout, ce qui revient, je veux dire, à pas de label du tout.

— Alors comment le sais-tu ?

— Il est venu il y a un an, je le connaissais depuis des années, c'est moi qui lui entretenais sa voiture. Il m'a apporté une boîte de disques porno en me demandant de les vendre.

Al éclata de rire.

— Sans blague !

Le vieil homme se dégagea de sous l'auto, resta couché sur le dos et regarda Al au-dessus de lui.

— J'ai gardé la boîte un certain temps, mais sans rien faire. Je crois qu'il me reste quelques dépliants publicitaires qui étaient joints. (Il se remit laborieusement sur ses pieds.) Je vais te les montrer, tu verras tout de suite le genre.

— Oui, c'est ça, je voudrais bien les voir.

Et il suivit Jim dans le bureau où celui-ci fourragea dans les nombreuses paperasses qui encombraient ses tiroirs. À la fin il trouva ce qu'il cherchait.

— Tiens, regarde.

Il lui passa une enveloppe pleine de petits dépliants, de ceux qu'on peut mettre en pile sur un comptoir. En première page une femme nue avec les mots *Disques rigolos pour fêtes et banquets (pour messieurs seuls)*. À l'intérieur une liste de titres qui, eux, n'avaient rien d'indécent.

— Ce sont des chansons genre Ruth Wallace ?

— Surtout des monologues. J'en ai écouté un, c'était Éva traversant sur la glace, tu sais dans *La Case de l'oncle Tom*.

— C'était vraiment cochon ?

— Pour ça oui, dit le vieux. Chaque mot. C'est lu par quelqu'un. Harman m'a dit que c'était un grand comédien qui écrit beaucoup – ou qui écrivait beaucoup – dans les grands magazines. Il m'a dit que le type était mort. Un type vraiment

très connu. Tu aurais reconnu son nom, Bob quelque chose... Tu ne te rappelles pas ? Ça ne te dit rien ?

— Rien du tout. C'est bizarre, c'est la première fois que j'entends parler d'un gars qui fait des disques porno. C'est illégal, non ?

— Bien sûr, mais il ne fait pas que ce genre-là. Moi c'est tout ce que j'ai vu. Je pense qu'il produit aussi des disques de jazz et de la musique classique. Beaucoup de cordes à son arc comme qui dirait.

Al regarda au dos du dépliant : pas d'adresse ni de nom de fabricant.

— Je le prenais pour un banquier, un avocat ou un industriel.

— C'est un industriel, tu ne te trompais pas tellement, dit Jim, et il gagne énormément de fric. Tu as vu sa voiture ?

— Ça ne veut rien dire. Il y a plein de gars qui ont des Cadillac... et pas un radis.

— Si tu voyais sa maison ; moi je l'ai vue. Je l'ai ramené chez lui une fois. Il habite Piedmont, presque un château, mon vieux, avec plein d'arbres, une haie qui fait le tour du jardin, une grille en fer forgé, du lierre qui pousse sur les murs. Et sa femme, je t'assure qu'elle a de la classe. Il a au moins une autre auto, un cabriolet grand sport Mercedes Benz.

— Probablement à crédit, la bagnole. Quant à la maison il n'en est peut-être pas le propriétaire, dit Al qui ne voulait pas s'en laisser conter. Je te concède qu'il a du goût pour les belles fringues.

— N'empêche qu'il vient ici, qu'il reste là à bavarder avec moi, pas arrogant pour un sou alors qu'il a une superbe maison et moi un garage.

— Il y a des types qui ont ce don, un vrai gentleman qui a de la classe. C'est le comportement du véritable aristo, dit Al.

Mais il pensait que ce genre de profession n'allait pas avec.

— Mais, ajouta-t-il, je me demande si nous parlons du même type.

— Tu n'auras qu'à lui demander. S'il a besoin d'une réparation, il reviendra. Demande-lui alors s'il ne fait pas des disques pour les fêtes et les banquets.

— Je verrai.

— Tu sais, il te le dira franchement, il n'en a pas honte. C'est un business comme un autre après tout.

— Je ne suis pas de ton avis ; pas comme un autre puisque c'est défendu par la loi. Tu pourrais le faire flanquer en taule avec ce que tu sais. N'en parle à personne. J'espère que tu n'en causes pas à tout le monde. Il t'a recommandé le silence, non ?

— Il n'y a qu'à toi que j'en ai parlé, dit sèchement Jim qui était devenu tout rouge. Et je regrette bien de ne pas avoir tenu ma langue. Allez, débarrasse-moi le plancher.

Ce disant, il retourna sous l'auto et se replongea dans ses réparations.

— Ne te fâche pas, rétorqua Al qui sortit du garage d'un pas dégagé dans la rue ensoleillée.

« Je pourrais le faire chanter. » Cette pensée accapara son esprit un instant, chassant tout le reste. Il en tremblait.

Sans doute qu'Harman n'en faisait plus de ces cochonneries, c'était du passé pour lui, ça devait dater d'une époque où il n'était pas encore riche, élégant, et possédant un standing élevé. Il débutait, n'avait pas encore réussi... Il avait sans doute envie d'oublier complètement ce temps-là.

À ruminer ce genre de pensées, Al se sentit froid, de plus en plus froid. Son cœur eut un raté. Cette histoire rendait possible le fait de devenir maître chanteur. « Me le dire franchement, pensa Al, tu parles. Si Harman savait qu'il était au courant il en aurait une attaque d'apoplexie. »

Il n'avait jamais pensé jusqu'à maintenant à ce moyen de se faire de l'argent. Qu'est-ce que Mrs Lane lui avait dit tout à l'heure à propos d'une sacrée occasion à saisir, sinon tout vous file entre les doigts ? C'était une vraie prophétesse cette femme, une voyante, une extralucide.

Eh bien, elle était là l'affaire qui ne demandait ni capitaux, ni stock, ni installation, aucun investissement, pas de publicité ni de carte professionnelle... et pas d'impôts.

« Ouais, se dit-il, mais attention, le chantage, c'est immoral. Il est vrai que travailler dans la voiture d'occasion, ce n'est pas fameux non plus, et voilà des années que je suis dedans. Est-ce

que faire chanter un fabricant de disques cochons c'est pire que de vendre des bagnoles d'occasion ? Difficile à dire. » Il ruminait ce problème assis à son bureau dans sa petite maison au milieu de son terrain quand tout à coup il vit une vieille Cadillac marron se garer le long du trottoir et une grande femme de couleur, vêtue d'un manteau, en sortir. Elle s'approcha de lui en souriant et il reconnut Mrs Lane.

Il se leva et alla à sa rencontre.

— Comment allez-vous, Mr Miller ? (Sa voix était agréable, un brin persifleuse.) Comment va ? Il me semble que je vous ai vu il y a à peine une heure et me revoilà.

Son sourire illuminait tout son visage.

— Entrez donc, fit Al en s'effaçant.

— Merci.

Elle entra, attendit un peu pendant qu'il lui avançait une chaise.

— Merci, répéta-t-elle.

Elle s'assit, croisa les jambes, lissa sa jupe. Quand il se fut également assis, elle reprit :

— Mr Miller, vous m'avez parlé d'un emplacement pour vos voitures d'occasion. (Elle prit un air concentré.) J'ai contacté plusieurs personnes, on m'a indiqué plusieurs possibilités dont une me semble spécialement intéressante, idéale pour ce type d'affaire même, bien que ce terrain n'ait jamais été utilisé pour ce genre de chose.

Sa voix tombait sur lui comme une pluie douce qu'il accueillait passivement.

Dehors, un passant s'arrêta devant une des voitures, mais Al n'eut aucune réaction ; il resta assis, immobile.

— Cet emplacement, poursuivit Mrs Lane, est situé dans le quartier commerçant d'Oakland, près de la 10^e Rue. Une zone où il n'y a pas en général de terrain libre et qui n'est pas du tout le quartier des voitures d'occasion.

— Oui, je vois, dit Al en se levant. Mais je vais vous expliquer : j'envisage de me lancer dans une tout autre direction, une possibilité toute nouvelle qui s'est offerte depuis notre conversation.

Elle lui jeta un regard sceptique.

— Vous voulez dire depuis que vous êtes venu me voir à mon bureau ? Mais c'était il y a une heure à peine.

— C'est ça.

— Mon Dieu, dit-elle en le regardant avec stupeur.

— Il ne s'agit plus du tout de la même chose. J'étais en train d'y réfléchir quand vous êtes arrivée.

— Mais vous n'êtes pas encore tout à fait décidé.

— Non, admit-il.

— Mr Miller, évidemment, je n'ai pas la moindre idée de cette nouvelle piste sur laquelle vous avez envie de vous lancer et je suis certaine que vous vous montrerez à la hauteur, mais je tiens tout de même à vous faire remarquer que vous travaillez depuis un certain temps dans la voiture d'occasion et que c'était votre choix.

Sa voix se fit hésitante ; elle n'était pas sûre d'avoir raison, elle essayait plutôt de le faire parler. Cette histoire de nouvelle orientation l'avait déconcertée. Elle reprit :

— J'aimerais tout de même vous montrer ce terrain. Je trouve que ça en vaut la peine, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je suis à votre disposition.

— Je sais et je vous en remercie.

Elle l'observa avec une certaine anxiété.

— Bien sûr, Mr Miller, c'est sans le moindre engagement de votre part. (Elle fourragea dans son sac.) Je voudrais être sûre que vous tombiez sur le bon endroit. C'est si important. Souvent, quand les gens sont obligés de changer, ils sont pleins d'appréhension et d'inquiétude. Il y en a tant qui font des erreurs.

Elle cherchait un peu ses mots.

— Oui, ils sautent sur la première occasion, s'entendit-il déclarer.

Mais au fond, il répondait pour la forme. Il pensait à tout autre chose. Il suivait son idée à propos d'Harman.

— Votre vie entière dépend d'un choix de ce genre. Je dis toujours cela à mes clients. Ils n'y pensent pas alors que cela risque de changer totalement leur existence pendant les années à venir. Il faut dire qu'à cet égard j'ai plus d'expérience qu'eux et que depuis quatorze ans que je suis installée comme agent

immobilier en Californie j'ai vu beaucoup de cas. Je connais des gens qui sont passés par moi pour acheter des biens afin de faire un bénéfice ou un bon placement, et ça a changé leur vie. Ils ne sont plus les mêmes et des exemples comme ça je peux vous en donner des dizaines. Mais je sais que vous êtes remarquablement intelligent, Mr Miller, et je n'ai pas besoin de vous mettre les points sur les « i ». Tenez, par exemple, depuis que vous avez rencontré Mr Fergesson, vous n'êtes certainement plus le même homme.

Elle avait une voix grave, posée, pas du tout commerciale. Il se retrouva comme dans le bureau, écoutant les conseils d'une mère. Cette conversation n'avait rien à voir avec les transactions ordinaires auxquelles il était accoutumé, du moins entre Blancs.

— Vous avez tout à fait raison, finit-il par dire d'une voix somnolente.

Il avait peine à garder les yeux ouverts.

Mrs Lane fit claquer le fermoir de son sac à main d'un geste décidé et elle le tint sur ses genoux de ses mains si étrangement claires. De belles mains, remarqua Al, un peu masculines, on les sentait habiles à toutes sortes de besognes, avec des muscles et des tendons bien exercés ; mais elles étaient ridées alors que sa peau était lisse, une peau saine et des chairs fermes de jeune fille. Maintenant qu'elle avait enlevé son manteau, il pouvait admirer encore une fois ses bras nus. On aurait dit qu'elle ne transpirait même pas. Étonnant ! Nouveau regard sur ses mains. Le grain de peau, la couleur, la taille étaient différents du reste du corps ; elles semblaient appartenir à une autre personne, comme des pièces rapportées. Les paumes avaient un épiderme épais, presque comme du cuir, et très sec.

Elle fixa sur lui ses grands yeux veloutés et dit :

— Quelqu'un que je connais est passé vous voir. De votre bureau vous devez comme moi pouvoir surveiller la rue d'un bout à l'autre. Et, quand vous n'avez pas de client, vous jetez un coup d'œil par curiosité. N'est-ce pas Mr Harman qui est venu tout à l'heure dans son coupé de ville, après notre entretien ?

Il opina du chef.

— Je le connais. Si je peux me permettre de vous poser cette question, fit-elle avec une voix préoccupée, est-ce avec lui que vous envisagez de travailler ?

Al Miller émit un grognement qui n'était ni oui ni non mais cette question l'avait fait sortir de sa torpeur. Elle connaissait Harman ; ça l'intéressa mais en même temps le rendit prudent.

— Je crois comprendre que vous avez été en pourparlers avec Mr Harman et que c'est cela qui vous a fait évoquer une nouvelle possibilité professionnelle. Je dois vous prévenir...

Il lui sembla qu'elle était un peu effrayée. Elle se passa la langue sur les lèvres, hésita, crispa les mains sur son sac et se tortilla sur son siège.

— C'est vraiment une petite chaise, dit-elle.

— Oui, acquiesça-t-il.

— Je connais ce monsieur depuis cinq ans, reprit-elle. Dans mon métier j'entends beaucoup de sons de cloche. Il vient me voir tout le temps pour des affaires immobilières ; il achète, il vend, il est à l'affût de toutes les occasions. C'est ce qu'on peut appeler un spéculateur.

— Je vois, dit-il.

— Il y a des tas de choses...

Elle laissa sa phrase en suspens et, avec un large sourire qui découvrit ses incisives en or gravé, elle ajouta :

— Il n'est pas comme vous, Mr Miller. Je veux dire qu'il ne se soucie pas de savoir s'il fait du tort aux autres.

Nouveau hochement de tête de Al. Le ton de Mrs Lane s'était durci brusquement, fait sec et incisif. Elle ne pouvait pas sentir Harman et, n'étant pas une hypocrite, elle avait laissé percer ses sentiments. Il lui était impossible de dire qu'elle aimait quelqu'un si elle ne l'aimait pas.

— Vous pensez, dit-il, que je devrais me tenir à distance d'Harman ?

Un sourire doux et pensif apparut sur ses lèvres. Elle dit en pesant ses mots :

— Cela vous regarde, bien sûr, vous le connaissez peut-être mieux que moi.

— Pas du tout.

— J'estime que vous êtes un honnête homme et pas lui.

Elle le regardait calmement mais il devinait une certaine agitation derrière ce calme. « Difficile pour une Noire, pensa-t-il, de discuter en termes sévères d'un Blanc avec un autre Blanc. À tout moment le couperet peut lui tomber sur la tête ; je peux lui couper la parole, la congédier sans ménagement, mais ce n'est pas de ça qu'elle a peur. Elle craint que je ne la prenne pas au sérieux, que je me fige dans mes préjugés d'homme blanc et que je ne tienne pas compte de ce qu'elle me dit. »

— Je sais que vous prenez mes intérêts à cœur, dit-il.

Il était vraiment sincère, mais sa phrase sonna un peu faux. Elle fit oui de la tête.

— Je vais être très prudent, affirma-t-il.

V

Peu de temps après, Jim Fergesson était dans son garage allongé sous une Buick, quand il entendit une voiture s'arrêter à proximité. Au bruit du moteur il devina qu'il s'agissait d'un véhicule neuf. Il se releva et se trouva nez à nez avec une Cadillac dernier modèle. Déjà la porte s'ouvrait et en sortait un homme en complet de ville dont les chaussures noires jetaient mille reflets.

— Ah, Mr Harman, dit-il en se relevant, je vois que vous êtes revenu. Tout à l'heure j'étais sorti. Sûrement rien de trop grave avec votre voiture, une belle Cadillac presque neuve !

Il rit un peu nerveusement, n'ayant aucune envie d'avoir à entreprendre quelque réparation que ce fût sur la voiture, car il n'avait ni les outils ni l'expérience nécessaire pour ces nouveaux véhicules de luxe, riches en accessoires et en asservissements.

— Voyons, Jim, vous êtes le premier à dire qu'on a toujours des pépins avec un moteur.

— C'est bien vrai, dit Fergesson.

— Rien de sérieux, dit Harman, seulement un graissage.

— D'accord, dit Fergesson, soulagé.

— Alors Jim, on m'a dit que vous fermiez boutique, c'est vrai ?

— J'ai besoin de repos.

— Définitivement ?

— J'ai vendu.

— Je vois.

— Écoutez, dit Jim, qui, sur le point de lui mettre la main sur l'épaule, se ravisa et essuya ses mains graisseuses à un chiffon, ne vous tracassez pas, il y a au moins deux bons garages en ville et il s'y trouve quelques mécaniciens à qui vous pouvez faire confiance. Ces temps-ci, avec leur foutu syndicat...

— Hélas oui, coupa Harman, nous autres employeurs devons prendre les ouvriers que ces messieurs nous envoient, qu'ils soient compétents ou non.

— Nous sommes tous les deux dans les affaires, dit Fergesson. Nous savons à quoi nous en tenir.

— On embauche des types qui passent leur temps à ne rien fiche et quand on veut les flanquer dehors...

Il fit un grand geste.

— C'est impossible, renchérit Fergesson.

— C'est illégal.

— On a des gars tout juste bons à ratisser les feuilles comme au temps du W.P.A.² C'est ce qu'on appelle le Socialisme.

Le vieux ressentait de l'excitation, presque de l'exaltation. C'était chouette de pouvoir bavarder avec un monsieur élégant comme ce Mr Harman qui conduisait une Cadillac 1958, et discuter d'homme à homme comme s'il n'y avait aucune différence de classe entre eux. En gesticulant, il lâcha son chiffon qui lui tomba sur le pied ; il l'envoya balader pour ne pas tacher le bas de son pantalon.

— Ça fait un bout de temps que je suis dans les affaires et regardez où m'ont mené les impôts. Ça fait partie de leur méthode de rendre ridicule un type qui a consacré toute sa vie au travail. Au bout du compte, qu'est-ce qui lui reste ? Les impôts.

Il cracha par terre.

— Oui, dit Harman de sa voix posée d'homme cultivé, l'impôt sur le revenu. C'est précisément un moyen d'appliquer le programme de partage des richesses. Ils ont introduit ça en Amérique sous Roosevelt.

— Chaque fois que je pense à ce gars-là et à son fils le colonel...

— Ça ne me rajeunit pas de penser qu'Elliott est colonel, s'écria Harman avec un bon sourire.

— Je vous retarde, dit Jim.

— Mais non.

² Works Projects Administration : programme de grands travaux financés par le Gouvernement sous Roosevelt au moment du New Deal.

— Vous êtes très occupé et moi aussi. Je vais vous dire, Harman, nous avons tous les deux beaucoup trop à faire. La différence entre nous, c'est que vous avez la jeunesse et le dynamisme nécessaires, et moi pas. Je suis usé, lessivé, fini.

— Ah ça non ! dit Harman.

— Mais c'est vrai.

— Enfin, Bon Dieu ! quand je suis entré...

— Oui, je sais, j'étais sous la Buick, mais je vais vous confier une chose. (Il s'approcha de son interlocuteur, aussi près que possible mais en faisant attention de ne pas lui mettre de cambouis sur son beau complet.) Un jour que je serai sous une voiture, vous savez ce qui m'arrivera ? Eh bien, j'aurai une crise cardiaque et j'y passerai. C'est pour ça qu'il faut que je m'en aille.

— Avec toute votre expérience et votre savoir-faire ! dit Harman.

— C'est dommage, dit le vieux. Mais il vaut mieux que j'écoute Fraat, c'est lui qui sait. Je m'adresse au spécialiste. Je ne suis pas toubib. Tout ce que je sais c'est que je souffre de l'estomac depuis des années, alors je suis allé le voir. D'abord il n'a rien trouvé, mais quand il a pris ma tension...

Il donna les chiffres à Harman. Ils étaient impressionnants, il le comprit en voyant son visage.

— C'est épouvantable, Jim, dit Harman.

— Mais ça ira si j'y vais doucement. Je ne veux pas dire par là traîner sans rien faire à la maison, mais trouver quelque chose de moins pénible.

— Vous n'avez jamais pensé à embaucher un gars qui ferait les gros travaux ?

— Je n'ai jamais trouvé quelqu'un à qui faire confiance.

— Vous en avez discuté avec votre homme d'affaires ?

— Matt Pestevrides ?

— Votre avocat ou votre agent immobilier ? Avec qui parlez-vous de vos intérêts ? Qui avez-vous consulté avant de vendre votre garage ?

Le vieux resta muet.

— Vous n'en avez pas parlé avec une personne qui s'y connaît ? Vous auriez pu trouver quelqu'un qui dirige l'affaire

pour vous, un gérant, ça se fait couramment. Un bon expert dans ce genre de problème aurait pu vous trouver quelqu'un de capable et de sérieux ; il suffit d'étudier la question et de savoir comment procéder.

Jim ne trouva rien à répondre.

— Je suis étonné de l'attitude de votre courtier.

— Je l'ai simplement appelé pour dire que je voulais vendre mon garage pour raison de santé.

— Une vente forcée, ce n'est jamais fameux. Vous avez dû vendre à perte ?

— Oui.

— Si je ne suis pas indiscret, qu'est-ce que vous en avez tiré ?

— Trente-cinq mille dollars.

— Cela me semble assez honnête, dit Harman après avoir jeté un regard autour de lui. Écoutez, Jim, de toute façon il n'y a plus à revenir dessus, ce qui est fait est fait. C'est le prix que vous demandiez ? C'est vous-même qui avez fait l'estimation ?

— Oui, dit Jim avec une certaine fierté.

Harman lui lança un regard aigu.

— Vous n'avez pas accepté de papiers, j'espère ?

— Des papiers ?

— Oui, des effets de commerce, des billets à ordre.

— Oh non ! Dix mille comptant et le reste à raison de deux cents par mois.

— À quel intérêt ?

Le vieil homme ne s'en souvenait pas exactement.

— Venez, je vais vous montrer.

Et il se dirigea vers son bureau, précédant Harman qui le suivit à grandes enjambées. Il tira d'un tiroir les documents en question pour qu'Harman puisse les examiner. Ce que fit ce dernier pendant un moment.

— Vous ne vous en êtes pas mal tiré du tout.

— Merci, dit le vieux avec soulagement.

Debout à côté du bureau, Harman tapotait du doigt la liasse de documents d'un air concentré.

— Écoutez, je vais vous dire, vous avez besoin, comment dirais-je, pas de conseils en tout cas, mais... — il refeuilleta les papiers — vous voyez, de l'autre côté de la baie, à Marin County,

ils sont en train de construire à tour de bras. C'est en pleine expansion.

Il fixa le vieil homme.

— Oui ? dit Jim en retenant son souffle.

— Ils bâtissent de nouveaux quartiers le long de l'autoroute 11. C'est un projet de plusieurs millions de dollars qui prendra des années. Vous êtes déjà allé de ce côté ?

— Pas depuis environ un an.

— Il y a plusieurs points de vente, un à Corte Madera vraiment superbe. Maintenant, écoutez-moi bien.

Sa voix avait soudain pris des accents un peu rauques et, sans qu'il le lui eût demandé, le vieux alla fermer la porte du bureau.

— Ne vous trompez pas, dit Harman. C'est là-bas que se trouve la croissance, pas dans l'East Bay. Dans l'East Bay il n'y a plus de place. Tout est plein à ras bord. La péninsule aussi. Le seul endroit où l'on puisse construire et se développer est Marin County.

Il fixait le vieux les yeux grands ouverts.

— Oui, dit Jim, en acquiesçant.

Harman prit à l'intérieur de sa veste un portefeuille gris foncé, en sortit une carte de visite, écrivit quelque chose au stylo avec application et la passa au vieux. Au dos de la carte, il avait inscrit son numéro de téléphone, soulignant plusieurs fois les lettres de l'indicatif. DU, lut le vieux. Ça ne lui disait rien, il ne connaissait pas.

— Vous faites DUNLAP, appelez ce numéro.

— Mais pourquoi ?

— Croyez-moi, appelez sans faute, dans les vingt-quatre heures. Ne perdez pas de temps, Jim.

— Mais expliquez-moi, dit celui-ci, qui brûlait d'en savoir plus et ne pouvait attendre davantage.

Harman s'assit sur le bureau encombré, croisa les bras et dévisagea longuement Jim en silence.

— Mais enfin, dites-moi, demanda Jim d'une voix suppliante qui le surprit lui-même.

Il ne s'était jamais entendu parler de la sorte.

— Il s'agit d'Achilles Bradford, dit Harman. Vous le connaissiez si vous apparteniez au milieu des affaires. Vous l'appellez, et s'il en est encore temps, vous filez le voir avec votre avocat, il traitera avec vous, mais ça ne peut pas attendre. Pensez qu'il a engagé personnellement un million dans le projet.

D'une voix plus calme il poursuivit :

— Il s'agit d'un centre commercial, dans la section supérieure de la 11, entre San Rafael et Petaluma, à Novato plus précisément. Il y a là une base de l'armée de l'air, à Amilton Field. Beaucoup d'habitations préfabriquées pour le personnel militaire. D'autres en construction.

— Je vois, dit le vieil homme qui ne voyait rien du tout.

— Ce que j'ai entendu dire, c'est qu'il voudrait monter un centre auto, peut-être concessionnaire de Chevrolet ou Ford, peut-être même de marques étrangères qui marchent fort comme Volkswagen. En tout cas, il leur faut un garage. Il y a plein de gens qui travaillent dans la région et qui font tous les jours le trajet jusqu'à San Francisco où ils habitent, vous voyez ça d'ici ? Trois cent vingt kilomètres deux fois par jour, une circulation démente aux heures de pointe. *Et la région n'est pas desservie par le chemin de fer.* Ce n'est pas la peine de vous faire un dessin : il faut qu'ils aient des voitures bien entretenues. Le centre auto comprendrait un service vente, autos neuves, pièces de rechange, et des ateliers de réparation et d'entretien. Et, à mon avis, c'est la qualité de ces ateliers qui fera le succès ou l'échec de l'ensemble. Pour assurer la circulation de tous ces gens, il faudrait un service de réparation qui travaillerait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dix à quinze mécaniciens disponibles au premier appel, deux camions et une liaison régulière pour aller chercher les pièces à San Francisco. Vous commencez à vous faire une idée, n'est-ce pas, Jim ?

— Oui, fit Jim, et il commençait en effet à voir.

— C'est une nouvelle étape à envisager dans l'évolution des garages. Se tourner vers l'avenir. Le garage de demain en quelque sorte. Capable d'assumer les conséquences du trafic des prochaines années. Le garage de papa, c'est périmé dans les

cinq ans à venir. Vous avez bien fait de vendre maintenant. Vous avez été très astucieux.

Fergesson était d'accord.

— Vous pouvez très bien prendre part à ce projet ; êtes-vous en mesure d'y aller et d'emmener votre homme d'affaires ?

— Je ne sais pas.

— S'il ne peut pas, n'hésitez pas à y aller sans lui. *Mais, surtout, allez-y !* Bon, je me suis mis en retard, il faut que je file, conclut Harman en s'écartant vivement du bureau.

Il sortit en laissant la porte grande ouverte. Fergesson essaya de le rattraper en disant :

— Mais il y a mon problème de santé qui m'empêche de continuer à m'occuper du garage.

Harman s'arrêta.

— Celui qui investit dans un garage met le capital initial et supervise l'entreprise. Il apporte aussi ses connaissances techniques et son expérience. Il y a des ouvriers mécaniciens pour les travaux pénibles. Vous me suivez ?

— Oui.

— À bientôt, Jim, dit-il en lui tendant la main.

Jim la lui serra gauchement.

— À vous de jouer à présent, lança Harman avec un clin d'œil amical et complice, vous avez les cartes en main.

Il sauta dans la Cadillac et, au moment de démarrer, cria :

— Le graissage attendra demain ; je n'ai plus le temps.

La Cadillac fut absorbée par le flot des voitures.

Pendant un certain temps Jim Fergesson la suivit du regard, puis revint lentement vers la Buick et le travail en cours. Une heure plus tard, le téléphone sonna dans le bureau. Quand il décrocha, Harman était au bout du fil et demandait :

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je ne l'ai pas encore appelé, marmonna Jim.

— Comment ? Pas encore ? (Il semblait stupéfait.) Je vous conseille de vous activer, Jim. Ne laissez pas échapper une occasion comme celle-là, ce serait de la folie.

Et il raccrocha, non sans avoir demandé à Jim de le rappeler dès qu'il aurait joint Bradford.

Assis à son bureau, le vieux réfléchissait.

« Je n'aime pas qu'on me brusque, personne n'a le droit de me dicter ce que je dois faire, c'est contre ma nature, se disait-il. Je n'appellerai sûrement pas maintenant ni plus tard.

« Ce que je vais faire, décida-t-il, c'est d'y aller, à Marin County, voir le coin, ce centre commercial, et me rendre compte de mes propres yeux. Et ensuite, si ça me plaît, je parlerai au type. »

Il sentit monter en lui une bouffée d'assurance en son propre jugement. « Non, et puis quoi encore ? dit-il tout haut. Je vais me lancer là-dedans sans rien savoir, sur quelques bonnes paroles ? Pourquoi aurais-je confiance en Harman ? Ou en qui que ce soit ? Je ne suis pas arrivé où j'en suis en me fiant à des tuyaux de seconde main rapportés par n'importe qui. »

Mais, pour être sûr de ne pas se tromper d'endroit, il téléphona à un vieux client dont le nom figurait juste après celui d'Harman sur son carnet de téléphone.

Ce soir-là, quand il rentra chez lui, il fila sans dire un mot à sa femme dans la salle de bains, s'y enferma et ouvrit en grand les robinets avant que Lydia ait pu lui adresser la parole.

Marinant dans son bain, il se dit qu'il savait exactement où était Marin County et qu'il saurait le trouver facilement.

Il prévoyait de s'y rendre le lendemain matin, aussitôt que possible afin d'être de retour au garage pour midi. Allongé dans sa baignoire, les yeux fixés sur le plafond noyé de buée, il fignolait le moindre détail de son programme, le savourant, le tournant et le retournant dans sa tête sans laisser le plus petit point dans l'ombre.

Un nouveau style, pensait-il, tout devait être nouveau, propre, impeccable. Plus de cambouis, plus d'odeur de renfermé ni d'humidité, plus de vieilleries inutiles empilées dans les coins, plus de flaques, plus de poussière, plus rien de tout ça. Il serait installé dans un bureau à cloisons de verre bien insonorisé, dont la vue plongerait sur les mécaniciens qu'il pourrait surveiller facilement. Une batterie d'interphones, peut-être, mais sans fil ; des éclairages fluorescents partout comme dans les usines ultra-modernes, automatisation, organisation,

tout serait pensé pour ne pas perdre de temps puisque le temps c'est de l'argent.

Le triomphe de la science, l'atome roi comme dans les laboratoires, comme à Livermore, là où avait été inventée la bombe.

Il se vit participant à ce monde du futur, en collaboration avec Harman, avec tous les hommes entreprenants de ce nouvel âge. « C'est ça l'Amérique, pensa-t-il. Anticipation. » Que ne pouvait-on faire quand on avait le capital et l'imagination ? Et il avait les deux.

De la témérité. Il fallait être téméraire et même impitoyable, sinon ils vous possédaient. Mais oui, ils étaient aux aguets, attendant que vous trébuchiez, jaloux de votre ascension, désirant vous rabaisser à leur niveau. Envieux. Les ignorer. Comme Nixon. Faire front quand on vous insultait, qu'on vous jetait des pierres, qu'on vous crachait à la figure. Risquer jusqu'à sa vie.

Les yeux mi-clos, aux trois quarts immergé dans l'eau chaude qui coulait et s'écoulait au même rythme, le vieil homme s'imaginait suivant cette nouvelle voie. Elle était loin de San Pablo Avenue, de sa crasse et de ses drive-in, il faisait partie des gens importants dans la société, de ceux qui progressent. Pas de politique, ce n'était pas son style. Ce pays reposait sur les affaires. C'était son épine dorsale.

Vive l'investissement ! « J'investis, non pas dans mon propre intérêt, pour gagner de l'argent, mais pour développer l'économie. Et ça marchera ! Je serai quelqu'un ! »

VI

Quand il se leva, dès l'aube, un brouillard épais noyait les maisons et se condensait en gouttelettes ruisselant sur les façades. Il n'y avait personne dans les rues. Ça et là des rectangles jaunes, sans doute des cuisines où Jim Fergesson imaginait des bonshommes mal réveillés se chauffant les reins devant leur four ouvert.

Il se rasa, réchauffa quelques restes de la veille, but le café noir qui était dans la cafetière, enfila son pardessus et descendit au garage en sous-sol qui abritait sa Pontiac. Lydia dormait. Personne ne l'entendit, personne ne le vit partir.

Le moteur était froid et il cala deux fois en faisant marche arrière pour sortir. Il eut des ratés en descendant Grove Street, et il ne put s'empêcher de penser que, s'il avait le temps, il démonterait entièrement sa voiture ; presque toutes les pièces étant usées, rien ne tournait rond. Il resta en seconde jusqu'au feu, regarda soigneusement et tourna à droite sans s'arrêter. Il traversa Oakland sans dépasser soixante à l'heure. Après un kilomètre, le moteur avait eu le temps de se réchauffer et tirait un peu mieux. Il mit la radio et écouta une émission des Fils des Pionniers.

La plupart des conducteurs sur l'Eastshore Freeway allaient en direction de San Francisco, aussi la circulation était-elle dense en sens inverse mais, devant lui, il n'y avait pas grand monde. Tandis qu'il roulait vers Richmond, chauffage allumé, vitres fermées, il se sentait bien et légèrement somnolent, bercé par les mélodies de cow-boy. Il laissa involontairement sa voiture changer de file, et quand le conducteur derrière lui klaxonna il se redressa sur son siège et se concentra sur la conduite. Il était six heures trente.

À sa droite, sur la rive plate de l'East Bay, s'étendait le parc aquatique ; il roulait à quatre-vingts, vitesse qui lui paraissait

tout à fait suffisante. Il n'avait pas mis plus de temps que prévu. Depuis la dernière fois, il y avait des nouveautés sur l'autoroute : de nouveaux passages supérieurs, des déviations et des raccourcis qui l'embrouillaient un peu. L'autoroute comportait déjà douze voies. Allait-on l'élargir encore ? La chaussée était en ciment blanc, il n'y avait pas de feux rouges. Ça roulait bien et ça lui plaisait. Il tenait le volant à deux mains et regarda sur sa droite les collines et les maisons.

À présent il s'agissait de trouver le boulevard Hoffman ; il fallait se mettre dans la file de droite, sinon il ne pourrait pas sortir de l'autoroute. Il essaya de serrer progressivement à droite, ce qui lui semblait la meilleure manœuvre. Les autres conducteurs, apparemment, n'étaient pas d'accord et un concert discordant de klaxons s'éleva derrière lui. Forçant le passage, il parvint à s'insinuer dans la file de droite en mordant un peu sur la voie d'urgence et se retrouva bientôt à l'entrée provisoire étroite et défoncée du boulevard Hoffman. Il passa un feu vert et roula au-dessous d'une passerelle noire assez sinistre, munie de grands panneaux de signalisation et de feux jaunes clignotants qui lui parurent de mauvais augure. La voie était si étroite qu'il pensa un instant qu'il ne passerait pas et qu'il allait égratigner pour le moins sa voiture des deux côtés. Et tout ce qu'il pouvait faire était de tenir le volant à deux mains. Mais non, le danger se trouva écarté, la voiture avait franchi le passage délicat, une fois de plus il eut la Bay à sa gauche. Plus loin, le boulevard Hoffman traversait une zone où fleurissaient les pompes à essence à prix réduit, les cafés de routiers, et pénétrait dans le plus moche ramassis de bidonvilles les plus noirs qu'il eût jamais vus. La circulation ultra-lente et d'énormes camions Diesel faisaient obstruction ; les trottoirs cassés étaient encombrés d'immondices. Il comprit que c'était Richmond.

Sur sa gauche il vit des usines et des appontements. Il se trouvait au bord de l'eau, réalisa-t-il. Des rails, beaucoup de rails. Devant lui, la pente escarpée d'une colline avec des maisons. La rue tournait brusquement. Il vit un espace découvert et ensuite l'immense raffinerie de Standard Oil. Aussitôt après, la rue redevenait une autoroute, grimpant avec

des files de voitures le dépassant des deux côtés à la fois. Il prit à vive allure un large virage au-dessus de la raffinerie, et maintenant il voyait la Bay une fois de plus et le pont qui relie East Bay à Marin County. C'était le pont le plus laid qu'il ait jamais vu, mais cela ne le déprima pas, au contraire. Cela le fit rire.

Il ralentit au péage, régla les soixante-quinze cents et aborda le pont d'où l'on ne voyait absolument rien, pas plus l'eau que les îles ou l'étape prochaine. Seuls défilaient les gros piliers métalliques.

« Tu conduis comme un chef et tu t'es parfaitement bien débrouillé », se dit-il en riant. Enfin quelque chose se découvrit à l'horizon : la prison de San Quentin, avec ses bâtiments en argile colorée qui lui donne l'allure d'un vieux fort mexicain, étalée au bord de l'eau et en très bon état. Le pont aboutissait à droite de la prison. Il roulait à présent sur une large autoroute comportant plusieurs bretelles qui le rendirent perplexe ; heureusement, un panneau indiquait la sortie à emprunter pour rejoindre l'US 11 North ; il s'y engagea.

Il fila à une vitesse qui lui parut prodigieuse à travers une énorme plaine, une auto devant, une auto derrière ; le vent sifflait le long de la Pontiac. San Rafael apparut, ainsi que la 11 ; il était presque arrivé. Il était en avance sur son programme et rempli de courage. Quand il aperçut une station d'essence sur une route latérale, il mit son clignotant et sortit de l'autoroute. Après bien des virages, il se retrouva devant la station-service. Il stoppa au premier îlot de pompes. Ouvrant la portière, il huma l'air tiède qui, par bouffées, venait lui caresser le visage. Dans les champs environnants, les hautes herbes ondulaient sous le vent.

Il souleva le capot et essuyant sa jauge avec une feuille de papier journal vérifia son niveau d'huile ; le niveau était bas. Il se saisit d'un bidon et d'un entonnoir rangés près de la pompe. Comme il commençait à verser, un jeune pompiste vêtu de blanc se précipita vers lui.

— Hé là ! dit le garçon avec indignation. Pas de ça ici !

— Excusez-moi, dit Fergesson, se rappelant soudain qu'il n'était pas dans son propre garage. Donnez-moi cinq gallons d'ordinaire.

Il s'était déjà approché du tuyau d'essence, mais il fit semblant de regarder le prix : trente-neuf cents le gallon. Il était encore sous le coup de la surprise quand le pompiste décrocha le tuyau. Le gamin était toujours contrarié. Quand il alla à l'arrière pour enlever le bouchon du réservoir, il regarda le vieux comme si celui-ci s'apprêtait à tripoter encore le matériel de la compagnie. Conscient de cela, le vieux rentra dans la voiture et y resta jusqu'à ce que le garçon s'approche pour nettoyer le pare-brise.

— Non, non ! lui dit-il.

Et, pressé de partir, il lui mit dans la main plusieurs billets de un dollar. La monnaie rendue, le garçon récupéra son entonnoir et rabattit le capot. Le vieux quitta la station et regagna la route. Un camion de lait, qu'il gêna en se mettant devant lui, klaxonna. L'excitation le gagnait à l'idée que bientôt il allait apercevoir le panneau indicateur des Marin Country Gardens. Mais il avait quitté l'autoroute ; il était sur une route secondaire qui donnait dans une rue résidentielle. Une haute clôture métallique le séparait de l'autoroute ; derrière, les voitures roulaient à une vitesse folle. Lui, il continuait tranquillement son chemin, sans se laisser abattre. Il devait se trouver à San Rafael, ville où il lui semblait être rarement venu si tant est qu'il y eût jamais mis les pieds.

Entre deux blocs de maisons silencieuses, il conduisait à quarante à l'heure. Des piétons se hâtaient vers leur travail, les uns en complet, les autres en bleu. Ils marchaient vite comme dans les films d'autrefois et il les regarda avec un sourire amusé.

Il poursuivit son chemin à travers la ville, l'autoroute toujours en vue, sans très bien savoir où il allait aboutir mais sans s'en faire. Soudain il vit avec plaisir une zone de travaux avec ses monceaux de terre fraîchement remuée, des rangées de tuyaux de grès pour le système de drainage qui serait établi en priorité avant toute autre installation, beaucoup de grosses machines, l'équipement lourd utilisé par le gouvernement

fédéral, qu'il avait déjà vu à l'œuvre quand on avait converti la route 40 en autoroute de l'Eastshore.

Il parvint à la limite extrême de la zone de travaux et s'arrêta. Le revêtement de la chaussée avait craqué en une série de crevasses. Les équipes de terrassement avaient creusé des tranchées. Il plongea le regard dans une excavation. De la boue, de la saloperie. Ce qu'il y a dessous et que l'on ne voit habituellement jamais. Cela lui fit peur, et il tira sur le frein à main. Les machines, pensa-t-il, avaient tout emporté et n'avaient rien laissé du tout. Quelle puissance ! Rien ne leur résiste. Il regarda sur la droite et sur la gauche. Deux profondes ornières... et larges par-dessus le marché. Était-il possible de les franchir pour rejoindre l'autoroute que sillonnaient de petits points noirs circulant à toute allure ?

Il y avait aussi, suivant une direction parallèle à l'autoroute, une piste à deux voies ; on voyait des traces de pneus imprimées dans la terre neuve. Il décida donc de s'y engager ; il démarra et quitta l'asphalte non sans rebonds imprévus, craquements, tressautements d'un côté puis de l'autre. Il conduisait en prenant les plus grandes précautions, mais évitait difficilement les pierres et les nids-de-poule. Il passa devant des ouvriers qui le regardèrent bouche bée, devant d'énormes machines, et, tout à coup, se trouva nez à nez avec un bulldozer.

Le conducteur, du haut de son siège, le menaça du poing en l'abreuvant d'injures. Sous la pluie d'invectives, Fergesson s'arrêta et resta paralysé derrière son volant.

Le conducteur du bulldozer descendit et s'approcha en hurlant :

— Bon Dieu ! Qu'est-ce-que vous foutez ici ? Ne restez pas là !

Fergesson vit un visage cramoisi et furieux derrière sa vitre mais ne réagit pas ; il ne savait que faire.

— Allez, dégagez, Don sang ! On n'a pas idée !

— Connaissez-vous Mr Bradford ? demanda Fergesson.

D'autres ouvriers accoururent, accompagnés d'un homme en complet ; ils lui désignèrent la Pontiac et firent signe à d'autres de venir les rejoindre. Une file de silhouettes progressait dans la

boue en provenance de l'autre bout du chantier pour voir ce qui se passait.

Le monsieur en complet vint à la portière de Jim et lui dit poliment :

— Pouvez-vous retourner d'où vous venez ? Ce chemin est réservé aux ouvriers du chantier.

Jim le fixait, pétrifié. Il lui semblait avoir couvert des kilomètres sur cette infâme piste et l'idée de recommencer en sens inverse le laissait sans voix.

— Qu'est-ce qu'il a dans la tête, ce foutu bonhomme ? hurla le conducteur. Combien de temps va-t-il rester planté là comme un abruti ?

— Peut-être qu'il ne comprend pas l'anglais, suggéra un autre.

— Montrez-moi votre permis, demanda l'homme au complet.

— Non, dit Fergesson.

— Il ne doit pas savoir faire marche arrière, lança un ouvrier.

— Laissez-moi prendre le volant, je vais vous sortir de là. Vous savez, vous êtes dans votre tort. Vous pourriez récolter une contravention ; vous êtes sur une route privée qui appartient à l'État et qui dessert uniquement le chantier.

Sur ce, il poussa Fergesson, claqua la portière, passa la marche arrière et commença à faire reculer la Pontiac en regardant par-dessus son épaule. Le conducteur, remonté sur son bulldozer, avançait au même rythme. Cela prit du temps ; enfin la voiture atteignit l'endroit où la chaussée redevenait normale. Jim, toujours muet, fixait le plancher.

— Nous y sommes, dit l'homme en tirant sur le frein à main. À vous de jouer.

— Par où faut-il aller ?

— Reprenez la rue par laquelle vous êtes venu.

Fergesson désigna l'autoroute qu'on apercevait par-delà la zone boueuse des travaux. L'autre se contenta de dire :

— Retournez ! Retournez à San Rafael et vous trouverez une rue qui vous permettra de traverser.

Puis il s'en alla à grandes enjambées, et Fergesson resta seul. Il entendait le grondement des bulldozers et les voix des ouvriers. Tout le monde se remettait au travail. Il reprit le

chemin de l'aller en serrant les mâchoires et se retrouva dans le quartier résidentiel de San Rafael avec ses maisons et ses pelouses.

Avisant un piéton qui marchait sur le trottoir, il baissa sa vitre et demanda :

— Comment est-ce que je peux traverser ?

Le piéton le regarda et continua son chemin comme si de rien n'était. Jim remonta sa vitre, découragé et abandonné. Sa montre marquait neuf heures et la matinée était déjà chaude ; le soleil luisait sur les arbres et les trottoirs, et faisait scintiller l'herbe. Un postier marchait à pas lents. Jim arrêta l'auto à sa hauteur et demanda :

— Comment rattraper la 101 ?

— Où voulez-vous aller ?

— Aux Marin Country Gardens.

Jim était un peu fatigué de conduire. Le postier réfléchit un instant et finit par déclarer :

— Ma foi, je n'en ai jamais entendu parler. Le mieux, c'est que vous alliez jusqu'à la mairie, là on saura sûrement vous indiquer où ça se trouve.

Et il continua son chemin.

À présent, le vieux conduisait à l'aveuglette, ne sachant ni où aller ni à qui demander sa route. Il avait l'impression de s'éloigner de plus en plus du centre-ville ; les rues se faisaient plus raides, les maisons plus anciennes.

Il parvint enfin à ce qui lui parut être un quartier en construction, mais, en approchant, il s'aperçut que les travaux avaient dû être abandonnés : les maisons tombaient en ruine, et les cours étaient envahies par les mauvaises herbes.

Peu après, il aperçut un policier, mais, devant sa mine revêche et son air peu sympathique, il renonça. Le temps filait, déjà dix heures et quart ! « Quelle déveine, soupira-t-il, je ne sais même pas si je suis encore dans San Rafael. » Aux alentours, il apercevait un peu de campagne, des prés, des collines au loin. À dix heures trente, il arriva à un croisement où, sur une petite maison en fausses pierres, un panneau indiquait : *Dowland Real Estate Notary Public Rentals*. Il gara sa voiture et entra. Derrière un des trois bureaux trônait une

dame d'un certain âge ; chapeautée et vêtue d'une robe pimpante, elle était en train de téléphoner mais conclut rapidement sa conversation et l'accueillit d'un air aimable en s'approchant du comptoir.

— Bonjour, dit-elle.

— Je voudrais aller aux Marin Country Gardens, dit Fergesson.

La dame réfléchit. C'était une personne d'aspect soigné, aux cheveux gris ondulés et coiffés en arrière. Sa robe sortait visiblement d'une bonne maison et elle dégageait un agréable parfum de poudre de riz et d'eau de toilette.

— Ce n'est pas nous qui nous en occupons ; c'est un des nouveaux quartiers en construction à l'extrémité de la 101 ; je ne sais même pas si on peut déjà visiter.

— Je voudrais voir Mr Bradford.

La dame s'accouda au comptoir et se tapota les dents du bout de son crayon jaune.

— Vous pouvez revenir sur vos pas pendant deux kilomètres environ et traverser ou continuer par la même route. L'endroit que vous cherchez est situé sur la grande route en direction de Petaluma. Toute la zone est en travaux, faites bien attention, on se perd facilement.

Elle apporta une carte sur le comptoir et Jim eut l'impression de comprendre les indications qu'elle lui donnait. Il la remercia et retourna à sa voiture avec un regain de confiance. « Je tiens le bon bout, pensa-t-il. Au moins je sais que ça existe, elle connaissait le nom. »

Une fois de plus il était en route et se retrouva dans le secteur des travaux. La route devenait un mélange de boue et d'asphalte, effondrée par les engins lourds ; mais elle coupait l'autoroute qu'il traversa avec d'autres voitures, avec l'aide d'un vieux bonhomme en jeans qui brandissait un drapeau. Il roulait à présent sur une vieille route goudronnée qui suivait à peu près la direction de l'autoroute, à un peu plus d'un kilomètre sur la gauche. De chaque côté défilaient des vergers dont les arbres fruitiers étaient morts ; il n'aurait su dire de quelle espèce il s'agissait.

Il entendit avant de les voir le ronronnement des machines, et tout à coup, il les aperçut au loin, pareilles à des insectes laborieux. Ne seraient-ce pas les fameux Marin Country Gardens ? En tout cas, une zone de lotissements s'étagait sur la pente d'une colline trapue et il vit le terrain défriché, le tracé de nouvelles routes, des fondations ébauchées. Rempli d'une nouvelle allégresse, il baissa les vitres et laissa rentrer l'air chaud de l'été, un air campagnard sec, si différent de celui de la ville. Cela sentait bon l'herbe sèche ; et les grands espaces dégagés qu'il contemplait à travers son pare-brise couvert de poussière et de moucheron correspondaient exactement à ce qu'il en attendait. À son grand plaisir, le panneau lui-même apparut. Il put lire les mots en grosses lettres rouges et vertes, flamboyantes. Il y avait d'autres indications qu'il déchiffrera ensuite concernant les acomptes à verser, les diverses sortes de planchers, le nombre de briques dans les cheminées, les couleurs. Il lut : *Marin Country Gardens à huit cents mètres ouvert aux visiteurs.*

Il ne s'agissait plus d'un plan de construction du gouvernement fédéral ou de l'État comme la zone de travaux et de boue qu'il avait vue là-bas. Non, c'était bien une entreprise privée, mais cela participait du même mouvement en avant, du dynamisme général, et là, ça le concernait, il serait dans le coup. Ses poignets et ses mains étaient moites de transpiration ; il cligna des yeux, saisi d'une émotion nouvelle... ou plutôt d'un état d'âme oublié depuis son enfance. Il n'eut plus qu'une envie : jaillir de sa voiture, courir, sauter, ramasser des choses pour les lancer au loin.

La route menait à une petite construction au toit en carton bitumé ; seule une Ford noire, un peu défraîchie, était garée devant. Le sol était boueux et piétiné. Il vit plusieurs rouleaux de carton de toiture empilés près de la maison et un sac de ciment à moitié vide. Après avoir garé sa voiture et serré le frein à main – il s'obligeait à agir méthodiquement –, il marcha à pas mesurés vers la porte ouverte. Un homme était assis, les pieds croisés sur le bureau, lisant un livre de poche. La pièce sentait le vernis. Un téléphone et des casiers métalliques complétaient l'ameublement. Accroché au mur, un calendrier tout neuf offrait

aux regards la beauté d'une jeune personne en longue jupe fleurie. « Salut », lança l'homme en feuilletant les pages de son livre comme s'il ne l'intéressait plus ; puis il le jeta bruyamment sur le bureau et croisa les mains. Il était jeune, avec un long visage chevalin, une chevelure drue, les dents en avant, un cou rougeaud et épais. Il portait une veste de sport à un seul bouton. Ses chaussettes étaient bizarrement roulées autour de ses chevilles.

— Vous lisez ce genre de truc ? demanda-t-il à Fergesson en désignant le livre de poche.

— Non, dit Fergesson, cachant difficilement son énervement. Le type ramassa le livre et énonça :

— *Brain Wave*³ de Poul Anderson. C'est de la science-fiction. Je lis tous ces bouquins de science-fiction. J'ai dû en lire près de cinquante le mois dernier. Le bureau en est plein. Les gens me les donnent ; j'ai pas assez de fric pour les acheter.

Fergesson, dans sa précipitation, était arrivé à ce petit endroit clos où le temps n'existait plus. Tous ces énormes travaux programmés sur des décennies aboutissaient à ce bureau et à ce type. À sa table, avec son monceau de bouquins, impassible, coupé du monde comme un fonctionnaire égyptien, il accueillit calmement Fergesson.

— Non, je n'en lis pas, répéta ce dernier, voulant remettre l'homme en mouvement, le ramener au présent.

— Dites, vous connaissez Mr Bradford ?

L'homme acquiesça.

— Il est là ?

— Non, Bradford n'est pas là.

Ce disant, l'homme se leva en se courbant car il était grand et le plafond bas, et tendit une main que Fergesson trouva épaisse et sèche.

— Je me présente : Carmichael. Comment vous appelez-vous déjà ? demanda-t-il comme s'il l'avait su et oublié.

— Jim Fergesson.

³ Paru en français sous le titre : *Barrière mentale*.

— Ah oui... Salut Jim ! s'écria-t-il en donnant à son cou un angle bizarre et en le regardant en biais. Ça m'a tout l'air d'être un nom irlandais ?

— Oui, je pense, répondit Fergesson — il s'était calmé et sa tension était tombée.

— Asseyez-vous, Jim.

Carmichael lui avança une chaise puis retourna s'asseoir à son bureau en face de lui. Il s'y accouda, se frotta les mains, puis les ayant jointes verticalement l'une contre l'autre, il se gratta les dents avec l'ongle de son pouce.

— Bien, Jim, reprit-il. Que puis-je faire pour vous ? Vous vendre une maison ?

— Non, je désire simplement parler à Mr Bradford. Il y a une question dont je veux m'entretenir avec lui. Quand sera-t-il là ?

— Vous ne voulez pas acheter de maison. Je m'en doutais d'ailleurs. Mr Bradford n'est venu qu'une seule fois ici, autant que je sache. Il fait partie des types qui financent ce chantier. Les entrepreneurs s'appellent Gross et Duncan. (Puis d'un ton confidentiel :) Je représente la compagnie, vous pouvez vous adresser à moi.

Mais Fergesson avait décidé de ne pas faire confiance, de ne pas livrer sa véritable personnalité. Il voulait pouvoir juger sur pièces des travaux des Marin Country Gardens et des intentions des promoteurs. Et sa décision ne concernait pas seulement ses propres intérêts, mais ceux de la communauté. À ses yeux, Carmichael n'était là-dedans qu'un vulgaire pion, un employé du secteur du centre commercial au même titre que les ouvriers du bulldozer et le gars au complet qui avait manœuvré la Pontiac ; au même titre que les gens qui seraient appelés à travailler ici, agents de police, postiers, responsables des ventes, et tous les autres.

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur les travaux. Est-ce possible ?

— Pourquoi pas ? répondit Carmichael sans bouger d'un pouce. (Il semblait résigné et bienveillant mais plutôt indifférent.). Dans quelle branche êtes-vous, Jim ?

— Mécanique.

— Que faites-vous exactement ? Vous inventez ? Vous faites des plans ? Vous fabriquez, ou bien vous travaillez sur des machines ?

— Automobiles, dit Fergesson.

— Vraiment ? (Carmichael sembla intéressé.) Moi, autrefois, j'avais une bagnole gonflée et je bricolais dessus. Pendant la guerre j'étais dans les C.B.⁴ J'ai mis au point certaines pièces, surtout des carburateurs, l'alimentation de chaque cylindre. C'est la raison pour laquelle je lis ces trucs-là (il ramassa son bouquin de science-fiction et le laissa retomber) ; les auteurs de ces histoires, avec leurs navires spatiaux, leurs machines à explorer le temps et leur vitesse supérieure à celle de la lumière, ils exagèrent. Si vous voulez que le héros décolle en direction de Mars, vous écrivez quelque chose comme : « Il passa sur les fusées à superpropulsion automatique » et le tour est joué. Encore, celui-ci n'est pas trop mal, mais il y en a d'autres... absolument imbéciles. Toujours question de types qui roulent à fond de train dans tout l'univers. Ça doit être facile d'écrire des trucs comme ça. Ils doivent être obligés de bâcler ça à toute allure.

— Je vois, dit Fergesson, qui n'avait pas écouté un mot.

— Je vous assure que j'aimerais rencontrer un de ces types de science-fiction. Je me ferais embaucher en qualité de conseiller technique, il me refilerait une commission de dix ou quinze pour cent, dit Carmichael dont le sourire finaud laissait entrevoir de grandes dents jaunes. Leurs machins, c'est du bidon. Tout ce qu'ils racontent est truqué. Vous voyez ce bouquin – et il le montra pour que son interlocuteur pût le voir –, c'est sur l'augmentation du Q.I. de tout le monde en une seule nuit. (Il éclata d'un rire tonitruant.) Les animaux deviennent aussi intelligents que des humains. Vous avez déjà lu ce genre de bouquin ?

— Non, dit sèchement Fergesson, qui avait hâte de partir.

Il alla à la porte du bureau et jeta un coup d'œil aux maisons en construction.

⁴ Construction Bataillons. Correspond au COA dans l'armée française (Compagnie d'ouvriers de l'Administration).

— Quel travail faites-vous dans les autos ?

— Je les répare... j'ai un garage à Oakland.

— Dans quel quartier ?

— San Pablo Avenue.

Il sortit d'un pas délibéré. Carmichael repoussa sa chaise et le rejoignit dans l'allée gravillonnée. Il lui mit la main sur l'épaule.

— Vous avez dit que vous vouliez jeter un coup d'œil ? Je vais vous faire faire le tour du propriétaire.

— Merci, dit Fergesson avec un sourire de gratitude un peu forcé.

Il voyait à ses pieds le terrain nivelé au bas de la colline ; un sentier boueux y conduisait et franchissait un fossé profond ; de place en place s'élevaient des monceaux de tuyaux et des piles de bois de charpente. Des équipes travaillaient çà et là à creuser les fondations. Le vrombissement d'une bétonneuse répondait aux coups sourds d'un marteau piqueur qui vrillait l'air chaud de la mi-journée. Une odeur de bois fraîchement coupé embaumait l'atmosphère.

— Pas déplaisant ce coin, hein, Jim ? s'exclama Carmichael, qui alluma une cigarette et jeta l'allumette au loin.

— Oui.

Ils descendirent ; des mottes de terre leur roulaient sous les pieds ; Fergesson trébuchait parfois quand ses talons dérapaient dans la boue.

— Faites attention, n'allez pas trop vite, conseilla Carmichael qui le suivait calmement. Non, Bradford ne vient pas jusqu'ici. Je vais vous expliquer comment tout ça fonctionne. Il n'a rien à voir, lui, avec la construction. Il a investi avec d'autres promoteurs, et les entrepreneurs Gross et Duncan font le boulot. Il y a deux ou trois agences qui sont chargées de la vente. Pour moi, c'est simple : je vis sur le terrain, je jouirai gratis d'une des maisons la première année ou jusqu'à ce que toutes les maisons soient achevées. Pour chaque maison que je vends, j'ai cinq cents dollars nets mais pas de salaire à proprement dit. On me demande de vendre deux maisons par mois. Vous pouvez visiter ma maison ; c'est la maison témoin,

elle est meublée, la cuisine est tout équipée et il y a l'électricité. Ma femme y est en ce moment.

Il désigna une maison qui avait des rideaux aux fenêtres. Jim vit en effet une maison de plain-pied, style ranch californien avec un garage et une palissade entourant une pelouse pleine de fleurs. Une piste cimentée menait à la future rue, pour le moment un véritable bournier. Toutes les autres maisons étaient inachevées, pas encore peintes et vides. Leur gros œuvre était parfaitement identique. Toutes alignées, il ne voyait aucune différence.

— Il y a quatre modèles différents, expliqua Carmichael, mais pour s'en rendre compte il faut attendre qu'elles soient finies. Elles n'auront ni la même couleur, ni le même treillage, ni le même nombre de chambres à coucher.

— Oui, je vois, dit Fergesson.

— Par là, il y aura le centre commercial. Il dépend d'une autre entreprise ; ils trouvent que c'est trop risqué. Les maisons, ça marchera sûrement, mais le centre commercial c'est autre chose.

— Pourquoi donc ? Si les gens habitent ici, il faudra bien qu'ils achètent sur place ce qui leur est nécessaire ?

— Bien sûr ils habiteront ici, mais vous avez déjà vu des femmes qui aiment faire leurs achats près de chez elles ? Les femmes veulent aller en ville. Elles n'achèteront rien ici, elles iront en voiture à San Francisco. Cela leur donnera une excuse pour faire un tour dans les grands magasins du centre-ville. Ce qu'il faudrait ici, peut-être, c'est un supermarché. Un supermarché, avec une pompe à essence et un snack-bar. Mais eux, ils voient grand... — il ouvrit les bras —, des boulangeries, des magasins de poteries, une bibliothèque de prêts et une cordonnerie.

— Une vraie ville, dit Fergesson.

Carmichael lui jeta un regard.

— Sur les plans, oui.

— Vous pensez que ce ne sera pas payant ?

— De toute façon, ils s'en fichent.

— Ils ne prennent aucun risque.

— Pas le moindre. Ils mettent tout ça sur la ville. Si elle coule, ce ne sera pas leur faute.

— Le garage, dit Fergesson. Je pensais y investir.

Carmichael le regardait toujours et Jim se dit qu'il avait tout de suite deviné la raison de sa visite. Il l'avait jaugé sans doute au premier coup d'œil, ça faisait partie du métier. Fergesson traversa le terrain et s'arrêta près d'un groupe d'ouvriers qui était en train de couler du béton dans des coffrages pour les fondations d'une maison.

— Il vous faudrait dans les quarante ou cinquante...

— Oui, dit Fergesson.

— Et votre garage à Oakland ?

— Je l'ai vendu. Enfin, je suis en train de le vendre.

— Pourquoi ?

Fergesson ne répondit pas. Il se sentait nerveux, perturbé, et il s'éloigna de quelques pas, les mains dans les poches.

Carmichael le rejoignit au bout d'un instant et lui proposa de retourner au bureau pour parler tranquillement.

— Qu'est-ce que vous demandez pour celles-là ? – il voulait parler des maisons.

— Douze ou quatorze mille, c'est du solide. Gross et Duncan sont de bons entrepreneurs, ils connaissent leur métier (il écrasa son mégot du bout de sa chaussure). Un moment, j'ai pensé à moi pour ce centre auto, mais ils veulent que le type qui s'en occupe en soit le propriétaire et je n'ai pas les capitaux nécessaires. À ce niveau je ne suis plus dans le coup. Ils tiennent beaucoup à cette affaire d'entretien et de réparations. La ville est trop éloignée pour que les gens aillent y chercher les pièces et y fassent réparer leurs bagnoles. Ils le feront faire ici, parce que s'ils en ont besoin c'est sur-le-champ.

— C'est bien ce que je pensais, dit Fergesson, alors qu'il pensait à autre chose. Ce ne sont pas les femmes qui viendront là, ce sont les maris.

— Il y a longtemps que vous travaillez là-dedans ?

— Presque toute ma vie.

— Et ça vous plaît ?

— Ouais, dit Jim, agacé, on passe son temps allongé sous une voiture à patauger dans le cambouis.

— Vous aimez ce que vous voyez ici ?

— Oui, dit Jim.

— Je vais vous dire quelque chose de drôlement marrant, dit Carmichael en prenant Jim par le bras (ils remontèrent tous deux le long du caniveau). Des tas de gens viennent jusqu'ici, par la route, depuis la ville. Ils savent que rien n'est fini, ils savent que l'autoroute n'est pas construite et que les maisons ne sont pas achevées. Et quand ils débarquent, ils regardent autour d'eux et gueulent comme des ânes. Mais qu'est-ce qu'ils veulent, Bon Dieu ? Moi, je vois très bien comment ce sera. Il n'y a qu'à bien regarder : d'ici deux à trois ans, de jolies pelouses, des fleurs, de charmantes mères de famille qui arroseront pendant que leurs bambins crieront et joueront à qui mieux mieux. Que veulent-ils de plus ? Ces maisons se ressemblent toutes, et alors ? Attendez qu'elles soient habitées. Ce sont les gens qui les rendront différentes. Bien sûr, des groupes de maisons vides, ça effraie ; mais dès qu'il y a des gens, il y a des rideaux, des meubles, ça change tout.

— Combien de maisons avez-vous déjà vendues jusqu'ici ?

— Six, sept. Il y a d'autres agences en ville qui en vendent aussi.

Ils traversèrent le fossé et s'arrêtèrent pour que Fergesson puisse reprendre son souffle.

— Vous amèneriez quelqu'un avec vous ? demanda-t-il.

Tout essoufflé, Jim regarda une dernière fois les maisons avant de répondre.

— Pour le financement je n'ai besoin de personne.

— Mais il faudrait que vous embauchiez des mécaniciens.

— Oui.

— Vous êtes marié ? Vous avez de la famille ?

— Oui.

Carmichael grimpait la côte sans se presser. Fergesson suivait, ses chaussures s'enfonçaient dans la glaise jaunâtre. Il s'accrochait aux herbes qui lui glissaient entre les doigts. Carmichael continuait à monter sans effort apparent, il parlait lentement.

— Ça devrait marcher pour vous, il n'y a aucune raison pour que ça ne marche pas. Ils ont misé sur cette opération

immobilière ; croyez-moi, ça fonctionne de pair avec l'autoroute, ils savent où ils vont. Ils peuvent même prévoir approximativement dans quel délai la majorité des maisons sera vendue. À mon avis vous devriez rapidement rentrer dans vos frais ; il y a plein de nouveaux lotissements dans le voisinage, une population qui augmente très vite et des gens qui viennent de Petaluma jusqu'ici. Pendant le week-end, il y a une circulation du tonnerre jusqu'à la Russian River. Vous avez déjà pu vous rendre compte que ça roule beaucoup sur la 101. Oui, cette zone est en pleine expansion, elle l'est chaque jour davantage, et il ne peut pas en être autrement.

Jim peinait et faisait ce qu'il pouvait pour suivre le flot de paroles de Carmichael. Il avait les mains humides et verdies par le contact de l'herbe. Il tomba dans la boue, les doigts crispés, et ferma les yeux. Carmichael était arrivé en haut et ralentissait en l'attendant, voyant que l'autre ne l'avait pas rejoint. Fergesson se redressa et se força à faire de grandes enjambées pour arriver à sa hauteur. Au sommet, il y avait plusieurs piquets métalliques et, au moment où il en atteignait un, son pied se prit dans des ronces qui avaient poussé là. Il perdit l'équilibre et s'écroula. Le souffle coupé, sans voix, il sombra dans l'inconscience. La terre était comme un aimant. Attiré, il tomba en avant sans même pouvoir amortir sa chute. Il ne sentit ni n'entendit son contact avec le sol. Un instant avant, il progressait difficilement derrière Carmichael, et là il gisait, face contre terre, dans la boue.

Carmichael, qui parlait toujours, fit encore quelques pas.

— Mon Dieu ! dit-il, et il revint à Fergesson, penchant vers lui sa tête chevaline.

Le vieux, sentant sa présence, poussa un grognement et essaya de se relever. Mais il ne pouvait pas ; il n'avait plus de force. Il entendait la voix de Carmichael comme un lointain bourdonnement mais ne comprenait pas ce qu'il disait.

En le prenant par les bras, Carmichael essaya de le soulever. Il le tira à deux mains, mais Fergesson ne bougeait pas d'un pouce. Carmichael n'arrivait pas à le relever et Fergesson sentait le poids de son corps lourd et inerte collé au terrain magnétique. Il avait été pris au piège et ne pouvait ni agir ni parler. Il pouvait

seulement attendre. Il espérait que Carmichael allait trouver une solution.

— Hé ! cria Carmichael à des ouvriers sur la colline. Venez me donner un coup de main.

Les ouvriers arrivèrent. Fergesson ne se sentait ni ridicule ni inquiet. Il avait un peu mal au cœur et sa poitrine commençait à le faire souffrir. Il pouvait imaginer la forme des piquets métalliques ; il était couché dessus. Ce contact se mua en souffrance et il grimaça de douleur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda un ouvrier.

— Il est tombé, dit Carmichael.

Ils mirent le vieux sur ses pieds et le maintinrent debout. Fergesson se retrouva à la verticale, maculé de boue et d'herbes écrasées. Il avait toujours ce poids sur la poitrine. Machinalement, il s'épousseta avec ses mains. Il avait le visage bouffi et en sueur, comme s'il transpirait du sang.

— Merci, dit Carmichael.

Les ouvriers partirent.

— Eh bien, dit-il à Fergesson, vous avez ramassé une sacrée bûche.

Fergesson hocha la tête. La douleur dans sa poitrine l'engourdisait. Il se palpa avec ses doigts gourds et ne sentit rien. Il ne pouvait pas parler non plus. Maintenant, il avait peur.

— Allons dans le bureau, dit Carmichael.

Une main sur l'épaule de Fergesson, il l'accompagna jusqu'à la baraque recouverte de carton goudronné.

— Une tasse de café ?

— Non, articula Fergesson – sa voix résonnait lointaine et discordante, comme s'il l'avait entendue au téléphone –, je dois rentrer.

— Vous voulez remonter dans votre voiture ?

Fergesson acquiesça et Carmichael l'accompagna jusqu'à la Pontiac. Il ouvrit la porte et le vieux s'installa derrière le volant. S'appuyant le dos au capitonnage du siège, il aspira l'air à grandes goulées. L'air lui irritait la gorge, comme s'il se l'était écorchée pendant sa chute. Il mit la main sur sa poitrine et appuya.

— Comment vous sentez-vous ?

Le vieux fit un signe de tête.

— Il faut faire attention à cette boue détremmée, c'est traître.

— Oui, dit Fergesson.

Il commençait à reprendre ses esprits et il voyait plus clair. Mais il se sentait si mal qu'il pensa que quelque chose avait dû se casser à l'intérieur. Il était livide et tremblant et souhaitait que Carmichael s'en aille. Il avait envie de rentrer à Oakland.

Carmichael, penché à la portière, parlait d'abondance et continuait à pérorer comme si rien ne s'était passé. Sa sérénité n'était pas ébranlée ; le vieux était tombé, mais il avait pu le remettre sur ses pieds. Le vieux transpirait à grosses gouttes. Appuyé à son dossier, il pensait à son retour. Il était sûr d'y arriver. En cas de besoin, il pouvait s'arrêter. Il avait envie de partir tout de suite et, ouvrant les yeux, il coupa la parole à Carmichael :

— Merci, Mr Carmichael, à bientôt.

Il mit le contact avec sa main droite et appuya du pied sur l'accélérateur. Le moteur se mit en route.

— Attendez, dit Carmichael, je vais vous donner ma carte.

Fergesson prit la carte et l'empocha. Il fit avancer la voiture d'un mètre, et Carmichael marchait à côté. Regardant fixement à travers le pare-brise, Fergesson clignait des paupières, car la sueur, traversant ses sourcils, lui tombait dans les yeux. La douleur, moins sourde, s'intensifiait. Il sentit qu'elle était localisée au niveau du cœur et, tout à coup, il comprit qu'il avait fait une crise cardiaque ; pas une très grave, mais une petite, provoquée par l'escalade et l'énervement.

— Au revoir, dit-il.

Il dodelina de la tête au départ de la voiture et regagna la route.

— À un de ces jours, Jim, dit Carmichael.

Il était hors de vue de Fergesson ; le son de sa voix s'estompait. Fergesson conduisait, les deux mains cramponnées au volant. Après un kilomètre environ, il ralentit, s'étira de nouveau sur son siège pour trouver une position plus confortable. La douleur semblait diminuer. Il s'en réjouissait. Le temps de retrouver la direction de l'autoroute, il était capable de se tenir bien droit. La crampe ou la douleur s'estompait. En

tremblant, il passa pour la première fois en vitesse de route. Le régime du moteur baissa.

Il était toujours effrayé et, en conduisant, chantonnait : « Boum, Boum, Boum. » Ça ne voulait rien dire et il n'avait jamais fait ce genre de chose auparavant. Ses lèvres articulaient encore et encore les mêmes onomatopées comme si elles avaient eu de l'importance : « Boum, Boum, Boum. » Il fut soulagé de voir San Rafael de chaque côté de l'autoroute parce que cela signifiait qu'il serait bientôt sur le pont d'East Bay. « Boum, Boum », se disait-il, écoutant sa propre voix. Ses forces lui revenaient et il chantait plus fort. Le soleil de midi était chaud et faisait couler la sueur en abondance sur ses joues et jusque dans son col de chemise. Sa veste lui collait à la peau et il sentait le contact désagréable de l'étiquette du tailleur. Peut-être s'était-il ouvert la poitrine sur ces sacrés piquets métalliques, pensa-t-il.

VII

Le garage n'avait pas été ouvert de la journée. Les portes de bois étaient closes. Jim gara sa voiture et s'en extirpa avec peine pour défaire le cadenas qui les retenait fermées. Quand il les ouvrit, un courant d'air sinistre et froid l'enveloppa. Dès que la voiture fut à l'intérieur, il passa dans son bureau et enleva sa veste. Il examina sa poitrine sous la chemise et le maillot de corps tout imbibés de sang. Une plaie profonde, perpendiculaire aux côtes, saignait encore. Il se rendit aux toilettes et nettoya le sang avec une éponge et un morceau de savon. Les bords de la plaie étaient sains et plus tuméfiés qu'entailés.

Ainsi, pensa-t-il, de retour à son bureau, la douleur avait été causée par le choc ; le piquet d'acier lui avait labouré la poitrine, mais il n'y avait pas lieu de craindre quelque chose de pire. Il ne souffrait plus, mais se sentait faible et mal à l'aise. Se penchant, il ouvrit le tiroir du bas de son bureau, tâtonna à la recherche d'un petit flacon de cognac et, faute de mieux, s'en versa un peu dans un gobelet en carton qu'il vida des agrafes qui s'y trouvaient. Puis il attrapa le téléphone et fit le numéro de Harman.

— Allô, dit-il. Harman ? Mr Harman ?

— Un instant, je vous prie, dit la secrétaire. Je vous le passe.

Après une série de déclics, une voix masculine au bout du fil :

— Harman à l'appareil.

— Fergesson. L'emplacement me plaît mais je n'ai pu joindre Bradford.

— Ah oui ? dit Harman, un peu décontenancé sur l'instant.

— Je suis allé là-bas mais il n'était pas là.

Un silence, puis Harman dit :

— Mon ami, j'ai beaucoup pensé à vous et à cette affaire. Je crois que vous auriez intérêt... Avez-vous un avocat ?

— Non, dit Fergesson.

— Bien, qui est-ce qui s'est occupé des formalités de vente pour votre garage ?

— Matt Pestevrides, un courtier en immobilier.

— Je serais d'avis, voyez-vous, si vous vouliez négocier avec Bradford, que vous passiez par l'entremise de quelqu'un qui a l'habitude de ce genre de tractations. Quelqu'un qui sache parler le même langage que Bradford, soit dit sans vous offenser.

— Je veux cet emplacement, dit Fergesson.

— Le centre auto ?

— Je suis décidé à l'acheter, cria Jim dans l'appareil, et sa voix vibra désagréablement.

— Je comprends, mais faites ce que je vous conseille, dit Harman. Chargez un avocat de prendre contact avec Bradford. Qu'il lui dise qu'il a un client qui s'intéresse à cette affaire et qu'il désire avoir un supplément d'informations. Bradford et ses associés ont dû rédiger un prospectus, c'est-à-dire une étude financière avec toutes les précisions requises. Que votre avocat en prenne connaissance, et qu'il vous dise ce qu'il en pense. Ou bien, consultez un courtier en investissements, quelqu'un qui a l'expérience de ce genre de procédure. Ou bien, si vous voulez, je peux m'en charger moi-même.

— Je vais en parler à Tsarnas.

Tsarnas était l'avocat bulgare qui s'était occupé des formalités quand il avait acheté son garage.

— Si vous voulez, je peux vous donner le nom de mon propre avocat, dit Harman. C'est quelqu'un de très bien.

— Non merci.

Sa poitrine recommençait à le faire souffrir. Il raccrocha. Pourquoi ne pourrait-il pas voir ce Mr Bradford ? Pourquoi devait-il passer par un intermédiaire ? Bradford était comme Dieu, là-haut dans le ciel, invisible, ne se manifestant que par ses actes ? Ces hautes personnalités de la finance n'auraient connaissance de Jim Fergesson qu'indirectement et par étapes ? Ils ne découvriraient l'existence de Fergesson que petit à petit, s'ils la découvriraient jamais ? Mais sa décision était prise, il irait jusqu'au bout.

Il composa le numéro de Tsarnas, ce fut sa fille qui lui répondit.

— Passez-moi Boris, dit-il, de la part de Fergesson.

Il demanda à Tsarnas de s'informer sur les Marin Country Gardens, raccrocha, fouilla dans le tiroir du bureau et prit un cigare Deutch Masters encore enveloppé de cellophane. Il était excellent. Cela lui permit de se détendre. Dans sa poitrine, la douleur était sourde mais constante, comme un pouls qu'il sentait battre.

Mais à côté, il y avait toutes ces voitures à réparer, le capot couvert de poussière métallique soulevée par les rodages de soupapes des jours derniers. Une Plymouth était sur le pont depuis trois jours ; il avait totalement oublié de la descendre ; une chance qu'il n'y ait pas eu de fuite d'air comprimé. Quand il eut fini son cigare, il quitta le bureau, prit ses outils sur l'établi, tira son chariot de bois et s'allongea dessus.

Une fois de plus, il était sous une voiture dans la froide obscurité, environné d'ombres incertaines. Il tira sur le fil de sa baladeuse et la disposa à côté de lui pour que sa lumière jaunâtre éclaire la transmission de la voiture et son volant d'entraînement.

En se tournant pour ramasser une clé, il entendit un craquement dans sa poitrine ; il lâcha la clé en poussant un gémissement. La douleur reprenait, lancinante comme auparavant, et lui coupait le souffle. Quand il essayait d'avaler de l'air, ça sifflait bizarrement dans sa gorge comme si elle s'était subitement rétrécie.

« Merde », marmonna-t-il quand il reprit son souffle.

Il réussit à s'allonger sur le dos, les bras le long du corps, la lumière dans les yeux. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans sa poitrine. Quelque chose de cassé à l'intérieur. Il n'avait pas récupéré.

Il resta un moment sous la voiture, puis fit rouler le chariot, remit les outils sur l'établi et marcha jusqu'au bureau. Il resta prostré dans un fauteuil pendant une heure. Il était trois heures et demie de l'après-midi et il n'avait rien avalé depuis le matin six heures. Il voyait les silhouettes des passants se découper à contre-jour dans l'encadrement ensoleillé des portes du garage. Si seulement quelqu'un avait la bonne idée d'entrer, il pourrait peut-être aller lui chercher un sandwich au café du coin.

Vers la fin de l'après-midi, quand le soleil fut moins chaud, Al Miller alla chercher le bidon de Polish et se mit à en enduire une Oldsmobile 1954 qu'il avait dégotée chez un grossiste. En attendant que le Polish sèche, il commença à laver au jet ses autres voitures. Comme la lumière était particulièrement intense, il avait chaussé ses lunettes noires et il tournait le dos à la rue et au trottoir.

Au moment où il se retourna pour passer derrière une voiture, il vit s'approcher une personne qui était entrée sans qu'il l'ait vue. C'était une femme qui se dirigeait droit vers lui à toute allure. Le tuyau dans une main, l'autre faisant écran au-dessus des yeux, il tenta de voir s'il la reconnaissait. Il arrivait souvent que des dames qui avaient besoin de monnaie pour le parcmètre viennent lui en demander avec cette démarche décidée.

Tout à coup, cette personne, une femme d'un certain âge, plutôt replète, se mit à crier d'une voix haut perchée :

— Enfin, vous êtes terrible, vous ! Vous restez là à ne rien faire, comme d'habitude.

Elle répéta plusieurs fois la même accusation tandis qu'il la fixait, la bouche entrouverte, l'air hébété. La femme était Lydia Fergesson, il la reconnaissait à présent.

— On n'a pas idée de rester les bras croisés, hurlait-elle, hors d'elle. Vous ne faites jamais rien, sauf pour vous, espèce de sale égoïste !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se dépêchant d'aller fermer le robinet du tuyau d'arrosage.

Elle montra le garage du doigt.

— Il n'est pas là, dit Al. Il n'est pas venu de la journée. Je suis allé voir vers deux heures.

— Si ! Il était là, allongé, inconscient.

« Oh mon Dieu, pensa Al, ça y est, c'est arrivé ! »

Il hurla :

— Qu'est-ce qu'il a ? Allez-vous finir par me le dire ?

Il criait aussi fort qu'elle maintenant, espèce de toquée d'étrangère ! Il s'était approché si près d'elle qu'il voyait chaque pore de sa peau, chaque ride, chaque cheveu. Elle recula d'un pas, effrayée. Il hurla :

— Filez d'ici. Foutez le camp de chez moi !

Mais tandis qu'elle battait en retraite, il laissa tomber le tuyau, courut derrière elle et l'agrippa par la manche.

— Dites-moi ce qui lui est arrivé.

— Il a eu une attaque.

— Où est-il maintenant ?

— À la maison. (Elle parlait calmement sans trace de colère.) Un bon client qui ne s'est pas montré indifférent, lui, l'a trouvé dans son bureau. Il ne pouvait même pas appeler au secours. Il l'a conduit chez le médecin qui lui a fait passer une radio et lui a fait un pansement.

— À vous entendre, je le croyais déjà mort, lança Al soulagé. Oui, j'ai cru qu'il avait passé l'arme à gauche subitement.

Le coup avait été si rude qu'Al en chevrotait et que ses mains tremblaient.

— Au revoir, dit Lydia. Je suis venue en taxi pour vous dire ce qui aurait pu arriver par votre faute.

— Ma faute ?

Il la suivit jusqu'à la sortie ; là, un beau taxi neuf, d'un jaune rutilant, l'attendait. Le chauffeur était en train de lire son journal.

— Je vais vous reconduire, dit Al. Est-ce qu'on peut le voir ? J'aimerais le voir et constater comment il va.

— Conduirez-vous prudemment ?

— Bien sûr, dit-il.

Il se dirigeait déjà vers sa meilleure voiture, la Chevrolet, ouvrit la porte, démarra le moteur et le fit chauffer. Puis il alla payer le chauffeur de taxi et, quand il revint, trouva Lydia déjà installée sur la banquette arrière. Elle avait l'œil fixe, le visage impassible. « Qu'elle joue la comédie si ça l'amuse », pensa-t-il en se mettant au volant. Elle voulait lui donner mauvaise conscience parce que ce n'était pas lui qui l'avait trouvé. Personne ne dit mot pendant le trajet. Il s'arrêta devant la maison de Grove Street, passa devant Lydia et grimpa le premier les marches du porche. Mais la porte était fermée à clé et il fut obligé de l'attendre. Sitôt la porte ouverte, il entra.

Le vieux était assis au salon, pareil à lui-même, sauf qu'il était revêtu d'une robe de chambre en lainage bleu et portait ses

chaussons au lieu de ses vêtements de travail habituels et de ses chaussures. Assis au milieu du divan, ses pieds sur un pouf, il regardait la télévision dont il avait monté le son très fort. Al se posta à côté de lui, mais sans succès. Alors, il alla baisser le son ; du coup le vieux tourna la tête et le vit.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Al.

— Je me suis blessé à la poitrine.

— Rien de plus.

— Peut-être une côte cassée. Le docteur a pris une radio et il m'a bandé bien serré.

— Comment as-tu fait ton compte ?

— Je suis tombé, dit le vieux.

— Tu as glissé sur une flaque de cambouis ?

— Non.

Al attendait la suite.

— Alors, comment ? demanda-t-il finalement.

— Sur de l'herbe mouillée.

— Où diable as-tu été chercher de l'herbe mouillée.

C'est Lydia, debout derrière le divan, qui répondit :

— Ça s'est passé dans le Marin County.

— Tu prenais une journée de vacances ? dit Al.

— J'y étais pour affaires, dit le vieux.

Il resta assis en silence, l'air rébarbatif, et Al ne trouvait plus rien à dire. En tout cas, il se sentait rassuré. Il semblait que sa bonne femme avait dramatisé la situation.

— As-tu besoin de quelque chose ? demanda Lydia en s'approchant de son mari.

— Un peu de café s'il te plaît, dit le vieux. Et toi, Al, tu en veux ?

— Avec plaisir.

Elle disparut dans la cuisine. Au bout d'un instant, il se hasarda :

— Elle m'a vraiment fait peur.

Jim, toujours impassible, ne répondit rien.

— Tu n'as pas l'air trop mal. Tu pourras bientôt reprendre le travail ? Que t'a dit le docteur ?

— Il doit m'appeler quand il aura les radios.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? insista-t-il.

— Non merci.

— Veux-tu que je prévienne certains de tes clients.

— Pas la peine.

— Bon, tu me tiendras au courant ?

Jim acquiesça.

— Mr Miller ? cria Lydia du fond de sa cuisine. Voulez-vous venir une minute ?

Il traversa le vestibule pour aller la rejoindre. Elle préparait le café ; sans se retourner, elle lui dit sèchement :

— Votre visite a assez duré. Partez maintenant.

— Écoutez, j'ai travaillé pour lui pendant des années, vous avez l'air de l'oublier.

Il sentait l'indignation monter en lui. Son ressentiment envers elle grandissait.

— Oui, depuis assez longtemps et je trouve que ça suffit comme ça, répliqua-t-elle d'un ton autoritaire qui parut lui donner satisfaction car il la vit sourire tandis qu'elle prenait des tasses à café.

— Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? demanda-t-il.

— Malgré ce qu'il a pu vous dire, il est malade, vraiment malade, dit-elle en se tournant vers lui.

— Oui, dit-il.

— Laissez-le se reposer chez lui, dans sa propre maison. Il a besoin de récupérer. Ne lui demandez rien.

— Mais enfin, demander quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Que pensez-vous que je lui fais ? Que je profite de lui ? Vous croyez que je lui demande de rafistoler mes bagnoles ? C'est ça que vous me reprochez ?

Il la détestait et, en même temps, ses paroles l'avaient profondément marqué. Il retomba dans cette humeur sombre qui ne le laissait guère en repos. Mais oui, il s'était servi du vieux et elle, Lydia, n'avait jamais pu le sentir. D'ailleurs elle s'y entendait aussi à utiliser son époux, et ainsi elle pouvait facilement se rendre compte de ce qui se passait.

— Considérez aussi que je lui donne souvent un coup de main, dit-il. Que je me charge des travaux fatigants. Vous y avez pensé à ça ? Vous devriez.

Elle ne répondit pas et continua à s'affairer dans la cuisine sans plus faire attention à lui, avec ce sourire figé dont elle avait le secret. Elle attendait qu'il s'en aille maintenant qu'elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur.

Il resta là un moment. Il aurait voulu riposter, mais rien ne lui venait à l'esprit et il se sentait écoeuré. À la fin, il retourna au salon où le vieux continuait à regarder la télé, le son toujours en veilleuse.

— Au revoir, dit Al. Je dois m'en aller.

Le vieux inclina la tête. Al attendit, mais aucune parole ne sortit de sa bouche. Il mit les mains dans ses poches et retraversa la maison jusqu'à la porte d'entrée. Quelques minutes plus tard, il était sur le chemin du retour au volant de sa Chevrolet. En conduisant il se disait qu'il n'aurait pas dû partir, qu'il aurait dû rester pour défendre le vieux contre cette sorcière, cette vieille harpie.

Mais il ne trouvait aucun prétexte pour retourner là-bas, rien qui puisse justifier son retour.

« Je ne vaudrais vraiment rien de rien, se dit-il. Pas étonnant que je n'arrive à rien, je n'ai pas de ressort, pas d'ambition, je suis voué à l'échec et je le sais. Il n'y a pas de place pour moi dans la société puisque je ne suis pas fichu d'en gagner une à la force du poignet. »

Voyant qu'il était près de cinq heures, il ne retourna pas travailler. Il préféra rentrer chez lui, dans son vieux bâtiment en bois grisâtre à deux étages.

Quand il ouvrit la porte, il entendit du bruit et sentit de bonnes odeurs de cuisine. Julie était rentrée avant lui et faisait cuire des côtelettes pour le dîner. Il entra et lui dit bonsoir.

— Salut, dit-elle. (Elle était en jeans et en sandales, ce qui lui rappela que c'était un de ses jours de congé.) Tu es en avance. Le dîner ne sera pas prêt avant une demi-heure.

Il alla prendre une bouteille de sherry dans le frigo.

— Il y a eu un coup de téléphone pour toi, dit Julie.

Une femme.

— Elle a laissé son nom ?

— Mrs Lane. Elle m'a donné son numéro de téléphone. Elle a quelque chose d'intéressant à te dire. Tu dois la rappeler absolument.

— C'est un agent immobilier, dit-il. (Il s'assit à table.) Le vieux a eu un accident aujourd'hui. Il est tombé. On l'a ramené chez lui.

— C'est pas de veine, dit Julie.

Mais sa voix ne laissait deviner aucune réaction, pas la plus petite trace de surprise, de regret ou de compassion.

— Tu t'en moques ? demanda-t-il.

— C'est normal, non ? répondit-elle.

— Je pense retourner là-bas, dit-il. Chez eux.

— N'oublie pas l'heure du dîner, dit-elle.

— Tu veux dire que je ferais mieux de ne pas y aller et de rester ici ?

— Je veux dire que je n'ai pas l'intention de tout faire réchauffer quand tu rentreras. Pourquoi le ferais-je ?

Il ne trouva rien à répondre. Il était assis, là, tout bête devant sa bouteille de sherry.

— Tu ne rappelles pas cet agent immobilier ?

— Cette Mrs Lane ? Non, dit-il. C'est une casse-pieds.

— Elle m'a semblé très gentille.

— Dis-lui que je suis sorti si elle rappelle, dit-il.

Pendant que sa femme préparait le dîner, il resta assis à table en buvant son sherry. Il songea à nouveau à son idée de faire chanter cet homme d'affaires important, Chris Harman. Il avait décidé qu'il valait mieux être tout à fait direct dans cette affaire. Appeler Harman au téléphone à son bureau ou à son domicile et lui dire simplement : « Écoutez, je sais que vous avez fait des disques porno et que c'est défendu par la loi. Donnez-moi une forte somme ou je vous dénonce à la police. » Malgré tous ses efforts, il ne trouvait pas mieux comme entrée en matière.

« Peut-être que je devrais le faire maintenant, pensa-t-il. Pendant que j'en ai envie. » Il posa son verre et se dirigea vers le salon où se trouvait le téléphone. Assis devant l'appareil, il feuilleta les pages de l'annuaire jusqu'à ce qu'il arrive au H. Enfin, il trouva le numéro d'un Christian Harman, qui habitait à

Piedmont. L'adresse lui parut vraisemblable et, décrochant le combiné, il commença à faire le numéro.

Mais, quand il eut composé l'indicatif, il changea d'avis, raccrocha et retourna pour réfléchir à nouveau. Il y avait probablement des techniques plus appropriées pour faire ça ; des procédés connus de ceux qui avaient déjà été mêlés à ce genre d'affaires. Qui pourrait le conseiller ? Quelqu'un comme Tootie Dolittle, peut-être. Il avait trempé dans pas mal de combines.

— Qui appelles-tu ? demanda Julie de la cuisine. La femme de l'agence immobilière ?

— Non, dit-il.

Se levant, il alla fermer la porte pour qu'elle ne puisse pas entendre. Et puis, il lui vint à l'esprit qu'Harman pourrait reconnaître sa voix.

Quand il fit le numéro de Tootie, c'est une femme qui répondit.

— Passez-moi Tootie, dit-il.

— Il n'est pas encore rentré, dit la femme. C'est de la part de qui ?

Il donna son nom et demanda que Tootie le rappelle.

— Ah, dit-elle, il arrive à l'instant. Patientez un moment, s'il vous plaît.

Dans son oreille, le bruit du téléphone que l'on pose, suivi de bruits de pas et de chuchotements ; et puis Tootie au bout du fil :

— Salut, Al.

— Écoute, dit Al, je voudrais te demander de faire pour moi quelque chose que je ne peux pas faire moi-même. Ça ne te prendra qu'une seconde, un coup de téléphone à donner.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se rendaient des services de ce genre.

— À qui ? demanda Tootie.

— Je vais te donner le numéro, dit Al. Tu demandes Chris, et quand il est au bout du fil, tu lui dis que tu sais tout au sujet du disque *Little Eva*.

— D'accord, dit Tootie. Je lui dis que je sais tout à propos du disque *Little Eva*. Et qu'est-ce qu'il répond ?

— Il devrait se sentir très mal à l'aise, dit Al.

— Bon, il est mal à l'aise.

— Alors tu dis : « Mais je peux oublier ce que je sais à propos du disque *Little Eva* » ou quelque chose comme ça. Quelque chose qui lui fasse comprendre que tu veux arriver à un arrangement avec lui.

— J'oublie tout ce qui concerne le disque *Little Eva*, répéta Tootie.

— Ensuite, tu raccroches, mais avant, tu lui dis que tu rappelleras. Puis tu raccroches. Ne garde pas trop la ligne.

— J'appellerai d'une cabine, dit Tootie. C'est comme ça que je fais dans ce genre d'affaires.

— Parfait.

— De celle qui est devant la boutique d'alcools, dit Tootie.

— Parfait.

— Après je t'appelle pour te dire ce qu'il m'a dit.

— Parfait, dit Al.

— Quel est le numéro ? Donne-le-moi.

Il donna à Tootie le numéro de Harman, raccrocha et s'assit pour attendre. Une demi-heure plus tard, le téléphone sonna. Il décrocha, c'était Tootie.

— Je l'ai appelé, dit Tootie. J'ai dit : « Dis donc, mec, je suis au courant au sujet de *Little Eva*. Qu'est-ce que tu vas faire à ce propos ? » C'est bien ce que tu m'avais dit ?

— Parfait, dit Al.

— Il a dit : « Quoi ? » J'ai répété.

— Il avait l'air inquiet ?

— Non, pas du tout, dit Tootie.

— Il avait l'air de quoi ?

— De rien du tout. Il m'a demandé combien j'en voulais.

— Hein ? fit Al, déconcerté.

— Il a dit : « Combien de *Little Eva* voulez-vous ? » Il a l'intention de me vendre des disques de *Little Eva*. Il est dans une affaire de disques. J'ai noté le nom – il marqua une pause –, ça s'appelle Teach Records.

— Bon Dieu ! dit Al. Il a cru que tu étais un marchand de disques et que tu voulais passer ta commande...

— Il a dit, poursuivit Tootie, qu'il les vend seulement par boîtes de vingt-cinq avec une ristourne de quarante pour cent, et il a demandé : « Combien voulez-vous de dépliants cochons avec ? Ils sont gratuits. »

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que je rappellerai et j'ai raccroché. D'accord ?

— D'accord, dit Al. Et merci beaucoup.

— Écoute, dit Tootie. Cette *Little Eva* a-t-elle quelque chose à voir avec les gens de couleur et leurs problèmes ?

— Non, c'est une chanson. Un disque.

— Ma femme, dit Tootie, dit que *Little Eva* est une fille de couleur.

Il remercia encore Tootie et raccrocha.

Eh bien, ça n'avait pas marché du tout.

Julie arriva de la cuisine.

— Le dîner ne peut pas attendre plus longtemps, dit-elle.

— D'accord, dit Al, préoccupé.

En se rendant dans la cuisine et en tirant une chaise devant la table, il se disait : « Ce type n'est pas du tout inquiet au sujet de ses disques porno. Il ne s'agit pas non plus d'un secret honteux concernant son passé. Il peut encore en fournir par boîtes de vingt-cinq. »

En s'asseyant à table pour dîner, il raconta à sa femme comment Lydia Fergesson l'avait mis dehors. Le visage de Julie s'enflamma.

— Qu'elle aille au diable, dit-elle indignée. Elle a fait ça ? Si j'avais été là, je l'aurais remise à sa place. Et comment !

Elle le regardait fixement ; elle ne pouvait plus parler tant elle était bouleversée.

— Il va peut-être mourir et me laisser quelque chose, dit Al. Peut-être même qu'il va tout me laisser. Il n'a pas d'enfant.

— Je m'en fiche complètement ! cria Julie. Mais je ne me fiche pas de la façon dont il te traite. D'abord, il te cache son projet alors que toute ton affaire dépend de cette location ; puis on te traîne plus bas que terre. Dieu, que j'aurais aimé être là ! Et quand je pense qu'elle t'a obligé à la ramener chez elle. Comme son chauffeur !

— C'est moi qui lui ai proposé de la ramener chez elle, dit-il, je voulais voir comment il allait.

— C'est un chapitre de ta vie qui est clos, dit-elle. Ne pense plus jamais au vieux, oublie que tu l'as connu, ou même vu. Ne pense plus qu'à l'avenir. Ne retourne jamais chez eux. Moi, je n'y retournerai jamais après la manière condescendante dont ils m'ont traitée.

— Je t'avoue que j'avais l'intention d'y aller faire un tour ce soir, dit Al.

— Pourquoi ?

Elle aboya littéralement le mot, frémissante de colère.

— Je n'aime pas être fichu à la porte comme ça. Je pense que j'ai le devoir d'y retourner, pour mon honneur et ma fierté.

— Y retourner et y faire quoi ? Elle va t'insulter à nouveau. Tu es incapable de te faire respecter aussi bien de l'un que de l'autre. Tu es trop faible pour t'imposer à aucun des deux. Non, pas trop faible mais... (Elle gesticulait, ayant complètement cessé de manger, incapable de faire face aux dures réalités de la vie.)

— Après ce que tu viens de me dire, dit Al, je dois absolument y retourner.

À vrai dire, il ne voyait que cette possibilité. Il n'y avait pas d'autre solution décente. « Même ma femme, pensa-t-il, me regarde de haut. »

— Dans ce cas, tu ferais bien de prendre une de ces pilules de Dexymil que tu as, dit Julie. Quand tu en prends, tu te montres un peu plus combatif.

— Bonne idée, dit Al, c'est ce que je vais faire.

— Tu es vraiment sérieux ? demanda Julie. Tu veux aller gaspiller ton énergie contre ces gens-là, sans rien à y gagner ?

— Je vais y aller, dit Al, et lui demander ce qu'il pouvait bien foutre dans le Marin County en plein milieu d'un jour de semaine. J'ai vraiment envie de savoir.

En réalité, c'était après Lydia Fergesson qu'il en avait. Il sentait qu'il devait se venger. Sa femme l'avait influencé dans ce sens ou du moins elle avait accéléré le processus. Dans un jour ou deux, conclut-il, j'en serais arrivé là de toute façon.

VIII

Alertée par le bruit d'une voiture s'arrêtant devant la maison, Lydia alla regarder par la fenêtre.

— C'est ce sale individu qui me donne la nausée qui revient, dit-elle. C'est Al.

— Bien, dit le vieux.

Appuyé sur le divan du salon, il s'était dit qu'il serait agréable d'avoir de la compagnie. Il était toujours déprimé. Il ne se sentait pas très costaud, ni capable de s'habiller. Il était encore en robe de chambre et Lydia lui avait servi son dîner là plutôt qu'à table.

— Je ne veux pas qu'il entre, dit Lydia.

— Laisse-le entrer – il entendit les pas de Al sur les marches du perron –, nous prendrons une bière. Sors-en du réfrigérateur. Il est parti sans rien prendre tout à l'heure.

La sonnette de la porte retentit.

— Je n'irai pas ouvrir ou tirer le verrou, dit Lydia.

La porte est fermée. Tu ne savais pas que j'avais mis la chaîne ?

Cela ne le surprit guère ; en soupirant, il se leva péniblement et traversa pas à pas le salon. Elle l'observait au fur et à mesure qu'il s'approchait de la porte. Cela lui prit beaucoup de temps. Mais enfin il y parvint, retira la chaîne et tourna la poignée.

— Salut, dit Al. Je suis content de te trouver debout.

— Nous avons entendu la voiture s'arrêter, dit le vieux, tenant la porte ouverte. Excuse-moi si je dois retourner m'allonger.

Al entra dans la maison et, le suivant, traversa le salon. Pas trace de Lydia, elle avait disparu. Le vieux entendit une porte claquer. Elle avait dû s'enfermer dans sa chambre ; ça valait mieux, étant donné ses sentiments à l'égard de Al.

— C'est bien, ici, dit Al.

Il semblait plus nerveux que de coutume ; il restait planté là, les mains enfoncées dans les poches de son veston, les lèvres crispées en une sorte de rictus, attitude sinistre que le vieux connaissait si bien. Derrière ses lunettes, ses yeux brûlaient.

— Assieds-toi, dit Fergesson. Ta femme ne t'a pas accompagné. Je suppose qu'elle m'en veut encore.

Al s'assit en face de lui.

— Je vais acheter un nouveau garage, dit le vieux.

Al marqua un temps et commença à rire.

— Je parle sérieusement, dit le vieux.

— Je le sais, dit Al.

— Ça t'étonne ? Oui, ça t'étonne.

— Bien sûr, dit Al. Quand tout cela est-il arrivé ? Aujourd'hui ?

— Je suis allé voir l'emplacement ce matin, dit le vieux. C'est dans le Marin County. Un bon tuyau que j'ai eu, alors j'y suis allé. Ils sont un tas de gros financiers à s'y intéresser. Tu as dû entendre parler d'Achilles Bradford ? C'est lui le grand manitou derrière tout ça. Il y a des millions investis là-dedans.

— Investis dans quoi ? Je ne saisis pas, fit Al.

Il avait perdu le sourire et semblait abasourdi.

— Il s'agit d'un centre commercial, dit le vieux. Ça s'appelle Gardens... – il n'arrivait pas à se souvenir du nom. Il lui avait échappé – Marin Gardens, dit-il. Un de ces lotissements le long de l'autoroute.

Il se tut, car parler l'essoufflait. Il essaya de reprendre haleine en se frottant la poitrine à deux mains.

Al remarqua avec quel soin, quelles précautions il se palpait, se touchait. Le vieux retira ses mains et les reposa sur l'accoudoir du canapé.

— Eh bien ça alors, murmura Al à mi-voix.

— Je ne travaillerai pas moi-même, dit le vieux. Aucun travail physique. Je ne ferai que superviser.

Al hocha la tête.

— Qu'en penses-tu ? demanda le vieux.

— Formidable, dit Al.

— C'est exactement ce que je cherchais, dit le vieux. C'est l'avenir.

C'était ce qu'il pensait ; il venait de trouver la formule et elle convenait parfaitement.

— C'est atomique, dit-il. Tu vois, moderne, complètement moderne.

Puis il se tut à nouveau, sans bouger.

— C'est parfait, dit Al.

— C'est quasiment dans la poche, dit le vieux. J'ai pour moi des gens qui sont déjà dans le coup. Personne n'est au courant, pas même Lydia.

— Je vois, dit Al.

— C'est quelque chose comme ça qu'il te faudrait, dit le vieux.

— Il faut de l'argent.

— Évidemment, dit le vieux. Il faudra que j'allonge dans les quarante-cinq mille dollars.

Al marqua nettement le coup. Il était impressionné.

— Un paquet, hein ? dit le vieux en souriant. Ça fait du pognon. J'ai les trente-cinq mille qui proviennent de la vente de mon vieux garage. Plus dix mille que j'ai déjà en actions et en obligations. Mes économies.

— Tu mets tout sur ce coup ? dit Al. Tu ferais mieux de faire attention.

— Je fais attention, dit-il.

— Tu as demandé conseil à des spécialistes ?

— Bien sûr, dit le vieux. Écoute, tu sais qui va négocier pour moi avec Bradford ? (Il avait réfléchi, et sa décision était prise.) Boris n'y connaît rien dans ce genre d'affaires. Je prends un spécialiste.

— Mais Boris est ton avocat.

— Certainement. (Prenant une profonde inspiration, le vieux ajouta :) C'est Harman qui va me représenter et traiter avec tous ces grands pontes.

— Chris Harman ? demanda Al. Celui qui fait des disques cochons ?

— Oui, dit le vieux. Il a une Cadillac 58 et possède cette société de disques Teach Records. Je t'ai parlé de lui.

— Ce fils de pute est un escroc, dit Al.

— Pas du tout, dit le vieux.

— C'est un escroc.

— Qu'en sais-tu ? Et comment le sais-tu ? (Il sentait son pouls s'accélérer. Tout son être se révoltait.) Écoute, tu ne le connais pas. Moi, ça fait près de six ans que je le connais. Nous sommes tous les deux des hommes d'affaires.

— Il t'a mis sur ce coup ? demanda Al. C'est après ton fric qu'il en a.

— T'en sais rien, dit le vieux. D'abord, qu'est-ce que tu sais ? Combien d'argent as-tu mis de côté ? Rien. (La voix lui manquait. Elle tremblait et s'évanouissait. Il s'éclaircit la gorge.) Un tas de vieilles épaves.

— Écoute-moi, dit Al en baissant la voix. Ce gars est un escroc. Je sais que c'est vrai. Il est probablement propriétaire de cet endroit, ce « Gardens ». Tout le monde sait que c'est un escroc.

— Qui ça ?

— Mrs Lane, l'agent immobilier.

— Cette Noire ? dit le vieux en s'asseyant.

Al opina du chef.

— Cette négresse qui est ta copine ? C'est par elle que tu sais ça ?

— Parfaitement, dit Al. Tu n'as qu'à l'appeler au téléphone.

— Quand est-ce que tu m'as vu téléphoner à une négresse pour lui demander son avis ?

— Maintenant, dit Al.

Petit à petit le sang lui montait à la tête.

— Je n'écoute pas les nègres, dit le vieux.

— Mais tu écoutes cet escroc parce qu'il est bien habillé et qu'il a une Cadillac.

Ils se turent tous les deux, face à face, haletants.

— Je n'ai pas besoin de tes conseils, dit le vieux.

— Il est évident que tu en as besoin. Tu deviens gâteux.

Le vieux ne trouva rien à répondre.

— Tu as dû tomber sur la tête, dit Al. Sur ta sacrée caboche. Appelle donc ton avocat et dis-lui qu'on est en train de t'entourlouper. Appelle donc le district attorney. Je vais l'appeler, moi, le district attorney ; dès demain matin.

— Ne te mêle pas de ça ! hurla le vieux aussi fort qu'il le put. Occupe-toi de tes affaires.

Tout à coup Lydia fut dans la pièce. Aucun d'eux ne l'avait entendue entrer. Ils tournèrent la tête en même temps.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'escroc qui veut te soutirer ton argent ? (Elle s'avança vers son mari ; ses yeux noirs lançaient des éclairs.) Qu'est-ce que Mr Miller veut dire ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu mettais l'argent du garage dans cet endroit dont tu ne sais même plus le nom ?

— C'est mes affaires, dit le vieux.

Il ne les regardait ni l'un ni l'autre, les yeux fixés sur le sol.

Personne ne dit mot.

— Ce gars est un escroc, dit Al à Lydia. Je sais que c'est vrai.

Lydia alla au téléphone, le prit, décrocha le combiné et le tendit à Al.

— Vous appelez ce monsieur quel que soit son nom et vous lui dites que mon mari a abandonné son projet ; il ne souhaite pas participer à cette affaire.

— Bien sûr, répondit Al. (Il tendit la main vers l'appareil.) Mais ce que je dirai, moi, ça n'aura pas la moindre valeur.

— Alors, dis-le, toi, dit Lydia au vieux. Tu l'appelles et tu le lui dis maintenant. Vous n'avez rien fait par écrit, n'est-ce pas ? Tu n'as pas écrit et signé quoi que ce soit ? Non. Je sens dans mon cœur que Dieu n'a pas permis que tu t'engages ; j'en ai la conviction.

— Non, je n'ai rien signé, finit par dire Jim.

— Merci Seigneur qui êtes aux cieux ! lança Lydia. Comme le dit Schiller : « *C'est une ode de joie au Père céleste qui siège parmi les étoiles.* »

Ses yeux brillaient de soulagement et de satisfaction.

— J'irai le voir demain, dit le vieux.

— Non tu n'iras pas, dit-elle.

— C'est très simple, dit Al. Tout ce que vous avez à faire, c'est de joindre le district attorney et de montrer à votre mari que ce Harman est mêlé à cette histoire immobilière au centre commercial dans lequel il veut que Jim investisse.

— Évidemment qu'il y est mêlé, dit le vieux. Sinon, comment en aurait-il eu connaissance ?

— Je veux dire, précisa Al, qu'il y a un rapport entre Bradford et lui. Et c'est ce type que vous allez demander à Harman de contacter pour vous.

— S'il n'y avait pas de rapport, dit le vieux, comment Harman aurait-il été au courant ? (Il reprit, s'énervant :) C'est toute l'affaire, je sais qu'il est dans le coup. C'est le cœur du problème.

— Je veux dire financièrement dans le coup, dit Al. Le centre commercial est sa propriété à lui.

— Donc ça prouve qu'il y croit, dit le vieux. S'il y met son argent personnel c'est qu'il estime que l'affaire est rentable. Il me conseille donc un bon investissement s'il y investit lui-même. Bien sûr qu'il le fait. Vous n'y comprenez rien. Vous ne connaissez rien à ces choses-là, alors ne vous en mêlez pas – il agitait les mains en direction de Al Miller et de Lydia –, vous, les femmes et les gamins, ne vous en mêlez pas. C'est moi que ça concerne. Ce que j'ai dit se fera.

Ni l'un ni l'autre ne souriait plus. Le sourire pincé de Al s'était envolé. Le sourire grec, froid et figé de Lydia avait également disparu. Al commençait à avoir l'air abattu. Il raclait le sol avec sa chaussure et tripotait l'ourlet de son blouson, ouvrant et fermant la fermeture-éclair. Il sembla au vieux que Lydia avait commencé à battre en retraite. Elle était livide. Comme si elle ne pouvait en endurer davantage. C'en était trop pour elle.

Et voyant cela, il se sentit triompher ; la victoire était à sa portée.

— Écoutez-moi, dit-il. Aucun de vous n'a jamais vu cet endroit. Alors qu'est-ce que vous en savez ? Êtes-vous jamais allés dans le Marin County ? (Pas de réponse.) Moi, si ! Vous parlez de ce que vous n'avez jamais vu – s'adressant à Lydia – et toi tu n'as jamais non plus rencontré Mr Harman. Donc tu ne sais rien du tout.

Ils le fixèrent sans rien dire. Il était maître du terrain.

— Tu ferais mieux d'y aller jeter un coup d'œil, dit-il à Al. Tu prends ta voiture et tu vas jeter un coup d'œil.

— Bon Dieu ! dit Al. Je n'ai pas envie de voir cet endroit. Je te donnais juste un avis. Mon avis.

— Bien sûr, dit le vieux, juste un avis. Tu ne veux pas le voir. Tu sais que si tu le voyais tu serais forcé de reconnaître que tu t'es trompé. (Il jubilait, il exultait ; il les possédait tous les deux.) Je suis dans les affaires depuis bien longtemps, bien plus longtemps que toi. Toi, tu n'es qu'une cloche. Une cloche qui reste là sans rien faire. Tu sais ce que tu fais ? Tu...

Il s'interrompit.

— Je vends des voitures d'occasion, dit Al d'une voix lugubre.

— Aux nègres, dit le vieux.

Al restait silencieux.

— Et c'est tout ce que tu feras jamais, continua le vieux.

— J'ai deux ou trois trucs en réserve, dit Al.

— Au moins tu n'es pas cinglé, dit le vieux en rigolant. N'est-ce pas ?

Al lui jeta un coup d'œil.

— Fou comme moi, dit le vieux.

Al haussa les épaules.

— Tu pourras venir me faire une visite quand je serai installé là-bas dans mon nouveau garage automatisé.

— D'accord, dit Al.

Il semblait ne plus avoir d'énergie. Plus envie de se battre.

Lydia sortit de la pièce, pour retourner soit dans sa chambre, soit dans la cuisine. Enfin elle était partie. Ils restèrent seuls tous les deux.

— Elle a dû aller à un séminaire, dit le vieux.

— Quoi ? murmura Al.

— Elle suit des cours.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Al.

— À bientôt, dit le vieux.

Les mains dans les poches, Al se dirigea vers le hall et la porte d'entrée.

— Ne sois pas si déprimé, lui cria le vieux. Haut les cœurs !

— Oui, dit Al, s'éloignant. Bonne chance.

— Pareillement, dit le vieux.

Al ouvrit la porte d'entrée. Il hésita, s'apprêta à dire quelque chose, puis ferma la porte derrière lui. Aussitôt le vieux entendit la porte se rouvrir furtivement. « Elle est sortie derrière lui », se dit-il. Il en rit de bon cœur. Assis sur son divan, dans sa robe de

chambre, il riait intérieurement à la pensée de Lydia et Al, dehors, sous le porche, en conciliabule secret, cherchant un moyen d'action. Imaginant un plan pour le contrer.

Au moment où Al ouvrait sa portière, il entendit une voix derrière lui. Lydia Fergesson dévalait les marches et traversait le trottoir.

— Écoutez, Mr Miller. Attendez une seconde, j'ai quelque chose à vous dire.

Il s'assit à son volant et attendit.

— J'ai confiance en vous, dit-elle, le fixant de son regard noir.

— Bon Dieu, dit-il, je ne peux rien faire – il se sentait irrité et impuissant –, c'est à vous de jouer. Jamais il ne m'a parlé de quoi que ce soit, sauf de son malaise. Il s'est lancé et a donné tout son argent à cet escroc, sans rien me laisser. C'est comme ça qu'il agit avec moi.

Al claqua la portière, démarra et s'en alla. « Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Pourquoi ne suis-je pas resté à la maison ? Ils sont cinglés tous les deux, se dit-il. Comment vais-je m'en sortir ? J'ai mes propres problèmes ; qu'ils s'occupent des leurs. Je n'ai pas le temps. Je ne peux déjà pas régler mes propres problèmes. Je ne peux pas leur trouver de solution et pourtant ce n'est pas compliqué : tout ce dont j'ai besoin, c'est de trouver un autre emplacement pour *Al's Motor Sales*. »

Alors une autre pensée émergea du fond de son subconscient. Il n'y avait jamais pris garde, mais cependant elle était bien là. « J'espère qu'il va se faire rouler, pensa-t-il. J'espère que Harman va lui piquer tout ce qu'il possède. C'est exactement ce qu'il mérite. Ce qu'ils méritent tous les deux, lui et sa cinglée de Grecque. Ce que j'ai à faire, c'est de trouver le moyen de le rouler moi aussi. » C'était ça, c'était exactement ça.

Il avait travaillé pendant des années avec Jim Fergesson et, si vraiment quelqu'un méritait d'avoir le fric, c'était bien lui, Al Miller, et pas un client aisé conduisant une Cadillac qui connaissait le vieux uniquement comme le gars qui graissait ses voitures. « Je le connais bien mieux que n'importe qui, se dit Al. Je suis son meilleur ami. Pourquoi le fric irait-il à Harman et pas à moi ? Mais, pensa-t-il, si j'essaie de piquer le fric du vieux, je risque de rater mon coup et de me retrouver en prison. Ça ne

vaut pas la peine d'essayer. Je ne peux pas arnaquer le vieux ou faire chanter Harman. Je ne suis simplement pas doué pour ça. Pourquoi ne puis-je pas être comme lui ? se demandait-il. Je suis un raté, et Chris Harman est le type que je devrais être ; il est tout ce que je ne suis pas.

« Mais, se demandait-il, comment faire pour devenir comme lui ? »

Ce n'était pas facile. Tout en descendant la rue, Al Miller envisageait toutes les solutions possibles. Comment quelqu'un comme lui pouvait-il devenir une personne comme Chris Harman ? C'était un mystère complet pour lui. Une énigme.

« Pas étonnant que tout le monde me regarde de haut. Ce que je vais faire, décida-t-il, c'est aller chez Harman, et quand il sera en face de moi lui dire que je veux travailler pour lui. Que j'aimerais être un vendeur de ses disques cochons. Je lui dirai ça. Il peut me trouver un boulot. Si ce n'est pas ça, ce sera autre chose. Je peux dépanner ses presses à disques. Ou bien travailler chez lui sur ses voitures. Il n'a pas de mécanicien à demeure.

« Je peux consacrer tout mon temps à sa Cadillac et à sa Mercedes Benz, les astiquer, les graisser et les garder en état de marche. Ce que je devrais faire, pensa-t-il, c'est montrer une réelle ambition et proposer quelque chose de vraiment bien. Je pourrais lui dire, par exemple, que j'ai une espèce de don pour guérir les voitures malades ou les presses à disques détraquées. Ça se fait par apposition des mains, ou par des chants. Quelque chose qui attirera vraiment son attention. N'est-ce pas comme ça que les grands Américains du passé procédaient ? Ils avaient un don. Quand ils avaient, mettons dix-neuf ans, ils entraient *une minute* dans le bureau d'Andrew Carnegie et lui disaient qu'ils n'avaient jamais fait d'économie de bouts de chandelle et qu'ils valaient 25 dollars de l'heure. Et le tour était joué.

« Il faut que je mette ça parfaitement au point, se dit-il. Il faut que je réfléchisse jusqu'à ce que naisse l'idée nouvelle et vraiment géniale qui l'estomaque. Pas moins, ou je suis fichu. C'est ce que je vais faire.

« C'est ma chance de percer et de devenir quelqu'un.

« Toute ma vie, tout mon avenir en dépend. Est-ce que je peux le faire ? Je dois le faire. Je le dois à Julie et à moi-même ; je le dois, en fait, à ma famille. Je ne peux pas attendre plus longtemps ; je ne peux pas continuer à me laisser aller comme ça. Ce gars, Chris Harman, c'est la chance qui se manifeste. C'est la voie qui m'est offerte, et si je la néglige il ne me sera jamais donné aucune autre chance. C'est comme ça et pas autrement. »

Et alors, quelque chose d'autre lui apparut. « J'ai l'impression que je deviens fou, pensa-t-il. Toute cette histoire, la dispute avec le vieux m'ont rendu cinglé. Je perds la tête. Et pourtant, il y a quelque chose à tirer de tout ça. À quoi je ressemblerai lorsque j'aurai travaillé pour Chris Harman pendant quelque temps ? Il pourrait me donner quelque chose de vraiment bien. Il a probablement des intérêts dans tant d'affaires qu'il a sûrement des tas de boulots à offrir ; il doit employer des centaines de gens.

« En fait, pensa-t-il, Harman doit passer ses journées à embaucher et à congédier.

« Est-ce que je dois appeler le district attorney et dénoncer Harman comme escroc ? Ou bien essayer de le faire chanter pour avoir tenté de dépouiller le vieux ? Ou bien le rencontrer chez lui ou à son bureau et essayer de le persuader de m'embaucher ? Ou bien simplement rentrer chez moi, aller au lit avec ma femme et me lever demain matin pour aller travailler à *Al's Motor Sales*. »

C'était un choix difficile. Il avait beau essayer, il n'arrivait pas à se décider. « Ce qu'il me faut, c'est un verre », se dit-il.

Devant, on pouvait justement voir les lumières jaunes et vertes d'un bar, un bar où il n'était jamais allé, mais un vrai bar tout de même, avec une licence pour vendre du vin et de la bière. Il gara donc sa voiture, en sortit, traversa la rue et entra dans le bar.

« Toute cette dispute m'a vraiment secoué, se dit-il, en écartant les gens et en se dirigeant vers le barman pour passer sa commande. Découvrir que Harman essaye de truander le vieux pour qu'ensuite celui-ci se foute de moi et m'insulte parce que je lui dis la vérité, c'est un peu fort ! Voilà ce que ça me rapporte d'essayer de le raisonner, conclut-il. C'est ma

récompense pour l'avoir affranchi ; il ne veut pas le savoir ; du coup, j'ai droit aux reproches. »

— Une bière Hamm, dit-il au barman.

« Pauvre vieux cinglé malade, pensa-t-il. Drapé dans sa robe de chambre, avec ses savates aux pieds, tout juste capable de regarder la télé. Que va-t-il devenir ? Peut-être va-t-il avoir une crise cardiaque et mourir. Ou bien une autre attaque. Peut-être est-il en train de passer l'arme à gauche en ce moment même. Il a peut-être fait une congestion cérébrale, lui paralysant une partie du cerveau ; c'est sûrement ça. Mais il a toujours été comme ça, réalisa Al. Il n'est pas différent, seulement encore plus entêté. Pauvre vieille noix. »

Alors une idée terrible lui vint à l'esprit, pire que toutes les autres.

« Et si Mrs Lane essayait simplement de me garder dans sa clientèle ? Et si elle essayait de m'empêcher de faire des affaires avec quelqu'un qui aurait déjà tous les terrains dont il a besoin ? Et si ce qu'elle avait raconté à propos de Harman était juste une manœuvre pour me garder à sa portée ? C'est vraiment une femme intelligente, réalisa-t-il. Elle peut me mener par le bout du nez. C'est comme quand j'avais ma mère sur le dos, jadis à Saint Helena. Peut-être que je me trompe à propos de Harman ; peut-être n'essaye-t-il pas de posséder le vieux, après tout ! Bon Dieu ! peut-être que j'ai dit des choses fausses au vieux. Peut-être a-t-il raison à propos de moi, moi et mes amis de couleur et tout le reste. »

Il but sa Hamm et en commanda une autre. Il resta au bar jusque tard dans la soirée, buvant seul, pensant à tout ça, admettant en son for intérieur, encore et encore, car c'était bien là la question, qu'il manquait totalement de la capacité de juger clairement une situation. Il semblait que c'était un défaut majeur chez lui, et plus il y réfléchissait, plus ça lui sautait aux yeux. Le défaut était toujours là, bien réel. Cela lui gâchait la vie. Et qu'est-ce qu'il pouvait y faire ? Quelques heures plus tard, il crut avoir la réponse. Aussi dignement que possible, il se fraya un chemin à travers le bar jusqu'à la cabine téléphonique.

Là, il chercha le numéro du domicile de Mrs Lane, mit une pièce dans l'appareil et le composa. Quand elle répondit, il dit :

— Bonsoir. Ici, Chris Harman. Pourquoi racontez-vous des mensonges sur moi ? Qu'avez-vous contre moi ?

Il avait l'intention d'en dire beaucoup plus, mais c'est à ce moment que Mrs Lane lui coupa la parole, en éclatant de rire.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Mr Miller ? continua-t-elle en riant. Je connais votre voix ; vous ne pouvez pas me faire marcher. On dirait que vous êtes en train de vous donner du bon temps.

— Jamais je n'escroquerai le vieux, dit-il. Depuis des années, il assure l'entretien de mes voitures. Vous ne devez pas tourner rond. Je devrais engager un avocat et vous poursuivre en justice. Comment est-ce que je vais garder mes voitures en état de marche maintenant qu'il a vendu son garage ? Vous feriez mieux de me plaindre plutôt que de me chercher des ennuis.

— C'est de Mr Fergesson dont vous parlez ? demanda Mrs Lane.

— Vous êtes contre moi, dit Al.

— Je n'ai jamais entendu quelqu'un dérailler de la sorte, dit Mrs Lane. Où êtes-vous ?

— Au Forty-One Club, dit-il en consultant du regard la boîte d'allumettes que le barman lui avait donnée. C'est dans Grove Street. Une clientèle triée sur le volet.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous, dit Mrs Lane en riant, et de laisser votre femme vous mettre au lit.

— Pourquoi ne venez-vous pas me rejoindre ? Je vous paierai une bière. Amenez votre mari si vous en avez un ; et si vous n'en avez pas, amenez-le quand même.

— Vous êtes vraiment cinglé, dit Mrs Lane. Rentrez chez vous ; vous m'entendez ? Rentrez chez vous.

— Je vous entends, dit-il.

Il raccrocha le téléphone, quitta le bar, regarda autour de lui jusqu'à ce qu'il retrouve sa voiture, monta dedans et rentra chez lui.

IX

Le lendemain, Jim Fergesson se sentit suffisamment bien et suffisamment reposé pour s'habiller et descendre au garage. Il ne prévoyait pas de travaux de force ; il envisageait juste de faire de petites réparations et d'être là pour répondre aux clients qui lui téléphoneraient. Il voulait leur expliquer ce qui lui était arrivé, son accident, et ce qu'il avait l'intention de faire.

Le facteur apparut à neuf heures, peu après que le vieux eut ouvert les grandes portes de bois. Parmi les habituels factures et prospectus, il trouva une lettre bizarre. Elle était dans une enveloppe ordinaire et n'avait pas l'air d'une lettre d'affaires. Le nom et l'adresse – les siens – avaient été tapés sur une vieille machine à écrire ; les lettres étaient mal alignées, en partie rouges, et les caractères encrassés.

À son bureau, il ouvrit l'enveloppe. Le texte qu'elle contenait avait été tapé sur la même vieille machine.

Cher Monsieur Fergesson,

J'apprends que vous pensez entrer en affaire avec Mr Christian Harman, l'homme qui possède cette affaire de disques au coin de la 25^e Rue. Vu que je suis bien placé pour être au courant de ce genre de choses, je vous préviens que vous feriez mieux d'être prudent, car Mr Harman n'a pas bonne réputation. J'aurais bien signé cette lettre de mon nom, sauf que Mr Harman est assez malin pour me poursuivre en justice. De toute façon je sais parfaitement de quoi je parle. Je regrette que vous ayez vendu votre garage.

La lettre n'était pas signée.

« Est-ce que c'est Al qui a écrit ça ? » se demanda le vieux. Il commença par rire intérieurement en relisant la lettre. C'était le genre de plaisanterie que Al pouvait imaginer. Il voyait bien Al récupérant une vieille machine – plus elle était vieille, mieux ce

serait, plus les caractères étaient encrassés, mieux ce serait – et ensuite concoctant un style aussi différent que possible de son style habituel. Ayant l'air de celui d'un analphabète, ou même d'un négro ; « oui, se dit-il, le genre type de couleur. »

« D'un autre côté, pensa-t-il, ce n'était peut-être pas Al. Peut-être bien qu'un tas de gens étaient au courant de sa virée à Marin County et de sa visite à Marin Country Gardens. Les autres commerçants de San Pablo Avenue s'étaient donné le mot. »

À cette idée, le vieux se mit en colère : de quoi se mêlaient-ils ? Ils étaient peut-être jaloux. Ils lui en voulaient parce qu'il était sur le point de s'échapper de ce quartier en déconfiture. C'était peut-être bien Betty, à la boutique de régime. Plus il y pensait, plus il lui semblait que c'était exactement le genre de lettre qu'aurait écrite cette vieille Betty, avec ses lubies et ses idées fixes.

« Je crois que je vais aller la voir, décida-t-il. Je vais lui montrer la lettre et l'amener à reconnaître qu'elle l'a écrite. Sont-ils tous en train de parler de moi ? s'étonnait-il. Se réunissant pour cancaner sur moi ? Qu'ils aillent au diable ! »

Il leur en voulait à tous, à toute la bande.

Mais une supposition que Betty ne l'ait pas écrite ? S'il la lui montrait, alors il aurait l'air idiot. Il valait mieux ne la montrer à personne, même pas à Al, à supposer qu'il n'en soit pas l'auteur non plus.

Alors, un nouveau sentiment se fit jour en lui ; il s'était infiltré si progressivement que tout d'abord il n'y avait pas pris garde.

Il lui était agréable de penser qu'ils parlaient de lui.

« Bien sûr qu'ils le font, se dit-il. Al a colporté la nouvelle. Cette lettre le prouve. Les potins circulent toujours bon train le long de la rue, d'une boutique à l'autre. Cancans et ragots à propos des affaires de tout le monde. »

Quittant le bureau, il sortit du garage et longea le trottoir. Un peu plus tard il ouvrait la porte de la boutique d'alimentation diététique et saluait Betty.

— Bonjour Jim, dit-elle en se levant pour aller prendre la machine à café. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Ça va bien, répondit-il en s'asseyant au comptoir.

Il y avait là deux autres consommateurs, des femmes entre deux âges qu'il ne connaissait pas. Il parcourut la salle des yeux, mais il n'y avait personne de connaissance sauf Betty bien sûr.

— Quelque chose avec votre café ? demanda Betty. Un petit pain ?

— D'accord, dit-il en tournant son tabouret de manière à pouvoir surveiller l'entrée du garage. Écoutez, dit-il, vous avez dû entendre parler de moi, n'est-ce pas ? de ce que j'ai fait ?

Betty s'arrêta devant l'étagère des petits pains.

— Vous m'avez parlé de la vente de votre garage, dit-elle.

— Écoutez, dit le vieux, j'en ai acheté un autre.

Le vieux visage ridé s'illumina de plaisir.

— Je suis contente, dit-elle. Où se trouve-t-il ?

— Dans le Marin County, dit-il. Un garage neuf. J'y mets beaucoup d'argent, plus que je n'en ai tiré de la vente de l'ancien. J'ai eu un tuyau par quelqu'un qui est dans la place. Je ne peux pas exactement vous dire où c'est. Vous le saurez en temps voulu. Ces choses-là prennent du temps.

— Ça me fait vraiment plaisir, dit Betty. Je suis ravie.

Prenant la tasse de café qu'elle lui tendait, le vieux dit :

— Je parie que vous connaissez ce type, Chris Harman. Il me confie toujours ses voitures ; il conduit une Cadillac 58. Un homme toujours très bien habillé.

— J'ai dû le voir, dit Betty.

— Je vais vous dire, je prends un vrai risque. Un vrai risque, dit le vieux. Et voilà où est le risque...

Il se sentait de plus en plus excité. Les mots lui venaient plus vite qu'il ne pouvait les dire.

— Je dois l'avoir à l'œil, ce Harman. Des tas de gens ne saisiraient pas l'occasion — il fit un clin d'œil à Betty qui le regarda sans comprendre —, il a une certaine réputation.

— Quel genre de réputation voulez-vous dire ?

— Des tas de gens croient que c'est un escroc d'envergure, dit le vieux.

La consternation se lisait sur le visage de Betty.

— Jim, dit-elle, soyez prudent.

— Je suis prudent, dit-il en riant sous cape. Ne vous en faites pas pour moi. C'est vraiment un escroc bien connu. Il en a plumé plus d'un ; il pourrait me plumer aussi, je n'en serais pas étonné. Ça peut arriver. (Il éclata de rire ; maintenant le visage de Betty montrait de l'inquiétude et de l'énervement.) Je finirai peut-être sans garage et sans un sou. Ce serait un sacré coup dur, non ? Mais des choses comme ça arrivent. On en voit dans les journaux tous les jours.

— Jim, soyez prudent, dit Betty. Prenez garde où vous mettez les pieds. Vous avez mis des années à économiser l'argent que vous avez.

— Oh, il peut m'avoir, dit le vieux. Il est futé. (Il but encore un peu de café et reposa la tasse.) Il faut que je file, dit-il. J'étais juste venu pour vous mettre au courant.

Se remettant prudemment sur ses pieds, évitant tout mouvement trop brusque, il regagna la porte.

— Si vous me voyez par là avec une sébile, dit-il, vous saurez pourquoi.

— Assurez-vous que vous avez bien pensé à tout, était en train de lui dire Betty alors qu'il refermait la porte de la boutique et redescendait le trottoir pour retourner au garage.

« Ils sont tous en train d'en parler, pensa-t-il. Ils savent que je peux très bien être dépouillé de tout ce que j'ai. Ça leur donnera un sujet de conversation pour un bon bout de temps. Ils savent que Harman est un escroc de haut vol, un vrai professionnel. Ça se voit à sa façon de s'habiller, à ses vêtements coûteux et à sa voiture. Regardez la voiture qu'il conduit : une Cadillac 58. C'est pas celle d'un escroc à la petite semaine. Et la maison qu'il possède, ses relations d'affaires et ses sociétés. Il touche à toutes sortes de choses. C'est vraiment un caïd. Un homme d'affaires important.

« Ils savent qu'il a gagné beaucoup d'argent. Il est vraiment riche ; il a peut-être même dans les deux cent mille dollars. Peut-être possède-t-il à lui tout seul tout Marin Gardens. Peut-être n'existe-t-il personne du nom de Bradford, ou, s'il existe, c'est juste un prête-nom. Quelqu'un que Harman emploierait pour le représenter au même titre que Carmichael.

« Enfin, ce qui est sûr, se dit-il en entrant dans son garage, c'est qu'il n'y a personne au-dessus de Harman. Il ne prend ses ordres de personne. C'est lui le vrai patron de tout ça. Je le connais depuis des années et il n'est le larbin de personne. C'est lui qui commande.

« Je me demande à qui d'autre je pourrais raconter mon histoire, pensa-t-il. Peut-être au coiffeur d'en face. »

Il pourrait aller se faire couper les cheveux un peu plus tard.

La jubilation qu'il avait ressentie à la lecture de la lettre anonyme ne cessait de croître ; elle avait envahi chaque partie de son être. Il en avait les pieds et les mains qui se crispaient dans l'impatience de faire quelque chose, d'agir.

« C'est un projet qui me tient vraiment à cœur », se dit-il.

Il resta un instant sur le seuil du garage, prêtant l'oreille au cas où retentirait la sonnerie du téléphone ; en même temps il essayait de percer la pénombre pour voir si un client n'était pas entré et n'était pas en train de l'attendre. Il n'entendit personne, ne vit personne ; aussi, reprenant le trottoir, se dirigea-t-il peu après vers *Al's Motor Sales*.

« Je vais tomber sur ce vieux Al, se dit-il, et voir ce qu'il a à dire. »

Cependant, à sa grande surprise, il trouva *Al's Motor Sales* fermé ; la chaîne qui reliait les poteaux de l'entrée était toujours en place depuis la veille et le cadenas était toujours sur la porte du petit bâtiment. Il vit également que quelques lettres étaient glissées sous la porte. Al ne s'était pas montré aujourd'hui. Il n'était pas venu ouvrir son commerce, et maintenant il était presque dix heures et demie.

Planté là, le vieux se sentit déçu.

« Qu'il aille se faire voir », se dit-il. Sa colère renaissait.

« Qu'il aille au diable », pensa-t-il en faisant demi-tour et en rebroussant chemin vers son garage.

« En tout cas je ne vois pas pourquoi je lui parlerais, décida-t-il. Tout ce qu'il a fait jusqu'ici, c'est se répandre en calomnies sur tout ce que je tente. » Au souvenir de certaines paroles de Al la veille au soir, le sang lui monta au visage. « Qu'il suive sa route, je suivrai la mienne. Il s'enfoncera et je m'élèverai, car nous sommes différents ; nous sommes à l'opposé l'un de de

l'autre. Il n'y a pas moyen de se parler, pensait-il en entrant dans son garage, une fois de plus. Nous n'avons rien à nous dire. Rien, s'il persiste, comme il l'a toujours fait, à être jaloux du succès des autres parce que lui-même n'arrive à rien et qu'il en ressent une grande amertume. C'est toujours la même histoire. Si vous réussissez quoi que ce soit sur terre, vous ne vous attirez que jalousie et méchanceté. On vous déteste, on voudrait être à votre place sachant qu'on n'y sera jamais. C'est pour ça qu'on déteste Chris Harman et c'est pour ça qu'on me déteste. »

Se retrouvant dans son bureau, il pensa que Al devait être chez lui en train de cuver sa cuite de la veille.

« Quand il est parti de chez moi, il a dû se rendre directement dans un bar ; ça serait bien son style. Et maintenant il n'est même pas capable d'ouvrir sa boîte. Il doit être encore au lit. Et sa femme est au boulot pour les entretenir tous les deux ; pour entretenir cette épave. Et il ne changera jamais, pensa le vieux. Il ne saisira jamais l'occasion de s'élever. Il sera toujours la cloche qu'il est aujourd'hui, et ce jusqu'au jour de sa mort. »

Ce matin-là, à dix heures, Al Miller était assis dans sa voiture, à l'angle de la 25^e Rue et de Pershine Avenue. En face de lui l'immeuble à deux étages de la société Teach Records dominait le voisinage, faisant plus que bonne figure à côté du centre médico-dentaire qui lui était mitoyen ou des bureaux de la comptabilité d'une chaîne de supermarchés.

Cela faisait une demi-heure qu'il était assis dans sa voiture, moteur arrêté, surveillant Teach Records, fumant et observant les gens qui entraient et sortaient de l'immeuble, allaient et venaient sur le trottoir, et les camions qui s'arrêtaient et repartaient.

« Est-ce que j'y vais ? se demanda-t-il. Si j'entre, ça changera ma vie. Je dois être sûr d'en avoir envie. Je dois me décider maintenant parce que quand j'y serai il sera trop tard. Ça ne marche que dans un sens ; on entre, on ne sort pas. »

Pour se soutenir – mais pas influencer sa décision – il avait apporté une boîte de tablettes Anacin, complétée par des pilules. C'était le moment. Il ouvrit la boîte en fer, en sortit une pilule vert pâle qui ressemblait à un bonbon. C'était une

Dexymil et il l'avalait sans la mâcher, la faisant passer avec du Coca-Cola. Ayant pris la Dexy, il se sentit mieux tout de suite. Ça lui procura un sentiment d'attente car il savait par expérience qu'avant peu il éprouverait une certaine euphorie et que cette euphorie engendrerait des sensations agréables. Mais il y avait aussi un revers à la médaille ; il avait tendance, avec une Dexy, à trop parler et trop vite. Aussi, pour contrebalancer la petite pilule vert pâle en forme de bonbon, ingurgita-t-il une pilule ronde et rouge à la robe brillante qui ressemblait, à s'y méprendre, à une coccinelle qui aurait rentré ses pattes. La Sparine n'était pas un stimulant, mais un tranquillisant. Il espérait qu'ensemble les deux pilules le mettraient dans l'état qu'il souhaitait. État qui convenait à ce qu'il s'apprêtait à faire.

Pour faire bonne mesure, il prit aussi deux tablettes d'Anacin. Le tour était joué. Il referma la boîte et la fourra dans sa poche. La première chose dont il eut conscience fut de traverser la rue. Puis il se trouva dans un bureau éclairé au néon, devant une standardiste assise. La fille, jolie, jeune, avec des boucles d'oreilles, leva les yeux et dit :

— Monsieur ?

— Je voudrais voir Mr Teach, dit-il.

— Mr Teach n'est pas là, dit la fille. Il est mort.

— Mort ? fit Al, stupéfait. Qu'est-il arrivé ? Je ne le connaissais pas, mais qu'a-t-il bien pu arriver ?

— Il a été abattu en Caroline du Nord, dit la fille, par un type, un nommé Mayhard ou Maynard, je crois.

Elle attendait, mais il ne trouvait rien à dire. Il se tenait silencieux devant son bureau.

— Vous pourriez voir Mr Knight, dit-elle. C'est le directeur. C'est à quel sujet ?

— D'accord, dit-il.

Mais alors il se souvint que ce n'était pas du tout Mr Teach qu'il voulait voir. Il avait reconnu le nom figurant sur l'enseigne du bâtiment. C'était Chris Harman qu'il voulait voir.

— Je voudrais voir Mr Harman, dit-il.

— Mr Harman est occupé pour l'instant, dit la fille. Mais si vous voulez bien me donner votre nom et vous asseoir, je vais

demander à sa secrétaire s'il a un moment pour vous voir aujourd'hui.

Il donna son nom à la jeune fille et alla s'asseoir sur l'une des chaises de bureau modernes. Au bout d'un instant qui lui parut très bref, la fille lui fit signe. Il posa son Life et s'avança.

— Mr Harman dispose de quelques minutes pour vous voir tout de suite, dit la fille. Il va vous glisser entre deux rendez-vous si ça ne doit pas être trop long.

Elle lui désigna un corridor.

— Le premier bureau à droite.

Cela ressemblait à un cabinet de médecin en plastique et en verre avec des boxes sur le côté. Il trouva le bureau. Chris Harman y était assis.

— Bonjour Mr Miller, dit Harman d'un air affable, lui désignant une chaise. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis désolé d'apprendre ce qui est arrivé à Mr Teach, dit Al en s'asseyant. Comme je l'ai dit à la jeune fille, je ne l'ai jamais rencontré, mais je connais le catalogue Teach et...

— C'est arrivé il y a fort longtemps, dit Harman en souriant. En 1731.

— Pardon ? dit Al. Ah oui, je crois que je comprends. Il rit. C'était un gag ou quelque chose d'approchant.

Il ne comprenait pas très bien, aussi changea-t-il de sujet.

— C'est vous le patron ? demanda-t-il. L'endroit vous appartient ?

Souriant doucement, Mr Harman fit « oui » de la tête.

— Bon, dit Al, est-ce que vous vous souvenez de moi ?

— Je pense que oui, dit Harman. Il me semble vous avoir déjà vu.

Il le jugeait du regard et Al comprit que Mr Harman détaillait ses vêtements, sa veste de drap, son pantalon, ses chaussures, sa chemise de sport. Il le jugeait en fonction de ce qu'il portait.

— Je suis vendeur de voitures d'occasion, dit Al.

— Ah oui, je vois, dit Mr Harman en hochant la tête.

— Vous vous rappelez maintenant ?

— Je pense.

— Je suis un minable escroc, dit Al. Un des plus mauvais vendeurs de voitures d'occasion sur la place.

Mr Harman cessa de sourire ; il ouvrit de grands yeux, son menton s'affaissa doucement.

— Oh ! vraiment, murmura-t-il.

— Je suis venu ici pour parler franchement, dit Al.

— Je vous en prie, dit Harman.

— Je fais tout ce que je peux pour réaliser une vente, dit Al. Je me fiche éperdument de l'état du véhicule, le tout c'est de le vendre. Il faut voir les choses en face. Les voitures que j'ai sur mon terrain...

— Ah oui ! l'interrompit Harman, vous avez un stand de voitures d'occasion, *Al's Motor Sales* ? Je me souviens maintenant.

— Mes voitures, c'est de la foutaise, dit Al. Elles sont tout juste bonnes pour la ferraille. Laissez-moi vous donner un exemple. Vous avez une minute ?

Harman acquiesça.

— L'autre jour, j'ai acheté un ancien taxi. Le moyen de savoir que c'est un taxi est que c'est toujours une quatre portes et souvent une Plymouth ou une Studebaker. Il n'y a pas d'accessoires excepté un chauffage et c'est ce qu'il y a de meilleur marché dans ce genre de voiture. On a effacé le nom de la compagnie sur les portières d'un coup de peinture. Sur le toit il reste les trous qui avaient servi à fixer la plaque. Aussi je savais que c'était un taxi. C'était une véritable épave. Il devait y avoir au moins trois cent mille kilomètres au compteur. Je l'ai eu pour cent dollars. Je l'ai repeint, bien nettoyé, astiqué pour qu'il ait bonne allure et j'ai inventé une histoire pour aller avec.

— Vous avez retardé le compteur de vitesse ? demanda Harman.

— Le compteur kilométrique, bien sûr, dit Al. Je l'ai ramené à dix-huit mille kilomètres. C'était une voiture de l'année dernière.

Harman alluma une Benson & Hedges à l'aide d'un briquet incrusté d'or ; il tendit le paquet à Al qui refusa. Il était trop pris par son récit pour avoir envie de fumer.

— Ce que je disais, continua-t-il, c'est que c'était la voiture de ma femme.

Une lueur brilla dans les yeux gris de Harman.

— Je racontais qu'elle la prenait pour aller à l'école parce qu'elle a horreur des autobus et qu'elle ne supporte pas d'y être enfermée. Que je la lui ai achetée neuve chez le concessionnaire Plymouth sur Broadway ; que je l'ai eue au prix de gros parce que je connaissais le gars ; qu'ainsi je l'ai payée comptant avec mes économies. Que je l'ai achetée pour elle, mais que nous n'avons pas besoin de deux voitures. Qu'au mieux elle s'en servait une fois par jour et au besoin pour faire des courses. Et qu'il fallait la laver et l'astiquer. Et qu'elle devenait encombrante dans le garage le week-end car nous prenions toujours la Chrysler quand nous sortions.

— Je vois, dit Harman.

— Je terminais en expliquant que j'avais dit à ma femme que nous ne pouvions pas la garder, que je la vendrais et qu'elle pourrait utiliser l'argent pour des vacances à Hawaï. En conséquence, je ne cherchais pas à faire de bénéfice et j'étais prêt à la laisser partir pour treize cents dollars.

— Vous l'avez vendue ? demanda Harman.

— Pas la première fois, dit Al. Un type est venu et je lui ai raconté mon histoire. Mais il s'est aperçu que la voiture avait été repeinte et ça l'a fait tiquer. Je lui ai dit que ma femme avait choisi la couleur d'origine, gris éléphant et rose, mais qu'elle s'en était tout de suite lassée, et l'avait fait repeindre par les gens de Plymouth au titre de la garantie. Mais il avait remarqué que les amortisseurs étaient morts et compris que la voiture avait beaucoup roulé. Bref, je l'ai finalement fourguée – il fit une pause – à un Oubangui.

— Pardon ? dit Harman, mettant sa main en cornet.

— À un négro.

— Ah, dit Harman, un Oubangui. (Il sourit.)

— Bien sûr, il n'avait pas le comptant. Il a allongé quatre cents dollars. J'ai fait financer le reste par ma société de crédit de l'autre côté de la rue.

Harman éclata de rire.

— Tout ce que j'ai eu à faire, dit Al, c'est de traverser San Pablo et d'aller à la Caisse d'épargne d'Oakland-Ouest. J'ai douze pour cent d'intérêts composés sur ce qui reste à payer, inclus les charges du prêt et honoraires. Et si nous devons récupérer la voiture, l'Oubangui reste débiteur de la totalité des sommes dues. C'est un prêt sur trente-six mois. En fait, en tout, les intérêts réels s'élèvent à 24 %. C'est ce que nous appelons des conditions avantageuses.

— Je crois que je connais ce genre d'opérations, dit Harman, j'ai déjà vu ça.

— Ainsi, en tout, j'ai tiré près de deux mille dollars de l'ancien taxi, dit Al. À l'origine il valait, neuf, seulement dans les seize cents dollars. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est de le peindre et de le nettoyer. Et quand je l'ai peint, je n'ai même pas poncé la rouille ou redressé les bosses ; j'avais rattrapé les bosses au mastic et peint par-dessus.

Mr Harman rit de nouveau. Il avait l'air tout à fait intéressé. Il ne marquait aucun signe d'impatience, ni ne semblait souhaiter que Al se dépêchât d'arriver au but de sa visite ou s'en allât. Il semblait tout à fait heureux de continuer à écouter.

— Je veux dire, dit Al, que je ferais n'importe quoi pour vendre une voiture. Je resculpte toujours les pneus.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Dans le cas de pneus lisses, qui n'ont plus de sculptures, je creuse des sillons dans la chape avec une pointe chauffée. En lui fabriquant de fausses sculptures et en le peignant ensuite en noir, le pneu a l'air d'être neuf.

— Est-ce que ça n'est pas dangereux ?

— Bien sûr que si, dit Al. Si le gars roule simplement sur une allumette chaude ou mal éteinte, le pneu éclate. Mais il croit qu'il achète un jeu de bons pneus, aussi se décide-t-il à acheter la voiture, alors qu'autrement il ne l'aurait peut-être pas fait. Ça fait partie du boulot. Tout le monde ou presque agit comme ça. Il faut bien faire tourner le stock. Ce qui est le plus important, c'est d'avoir une histoire pour tout expliquer. Si vous n'arrivez pas à faire démarrer la bagnole, vous dites qu'il n'y a pas d'essence. Si une vitre ne peut ni monter ni descendre, vous expliquez que la voiture vient de rentrer le matin même et que

vosre ouvrier n'a pas encore eu un moment pour se mettre dessus. Vous devez pouvoir répondre à tout. Si le client remarque que le tapis de sol est tout usé, vous dites que c'est une femme qui conduisait la voiture et qu'elle portait des chaussures à talons aiguilles. Si ce sont les housses des sièges qui sont déchirées, peut-être par des enfants, vous dites que le propriétaire avait un chien qu'il emmenait partout avec lui et que c'est le boulot de ses griffes en une semaine. Vous devez toujours avoir une histoire prête à servir.

— Je vois, dit Harman, attentif.

— Si le moteur fait un bruit infernal à cause de l'usure des coussinets, vous dites qu'il y a juste un réglage des culbuteurs à faire.

Harman hochla la tête.

— Si vous n'arrivez pas à embrayer, vous dites que c'est parce que vous venez juste de monter un nouvel embrayage et qu'il n'est pas encore rodé.

Après un instant de réflexion, Harman dit :

— Et si les freins refusent de fonctionner ? Supposez que vous laissiez un client essayer une de vos voitures et que, quand il essaie de s'arrêter, elle refuse simplement de le faire ? Qu'allez-vous pouvoir lui dire ?

— Vous dites que ce sont encore ces enfants délinquants qui sont venus siphonner le Lockheed pendant la nuit, dit Al. Et vous vitupérez contre les gosses qui volent les allume-cigares, les ampoules électriques et les roues de secours. Vous prenez l'air vraiment furieux.

— Je vois, dit Harman en acquiesçant.

— J'ai fait du bon boulot, dit Al. J'adore rivaliser d'astuces avec les autres. C'est passionnant, stimulant. Je ne voudrais pas faire un autre métier. C'est ma raison d'être. J'étais vraiment né pour ça. J'en connais toutes les ficelles.

— Vous en donnez l'impression, dit Harman.

— Mais il faut que je le quitte.

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas assez d'avenir pour moi, dit Al.

— Ah ! fit Harman.

— Écoutez, dit Al, je suis une ligne sous tension. J'ai de l'ambition. Je ne veux pas me complaire dans la médiocrité. Pour moi, la vente de voitures d'occasion a été un terrain d'essai. Ça m'a appris la vie. Maintenant je suis mûr pour quelque chose qui en vaille la peine, quelque chose qui me permette de donner ma mesure. Avant, c'était un défi, mais maintenant ce n'en est plus un. Parce que... (sa voix se fit basse et incisive) parce que je sais que je peux gagner à tous les coups. Personne ne m'arrive à la cheville. Je peux les prendre l'un après l'autre ou tous ensemble. À peine mettent-ils le pied sur mon stand (il fit le geste de frapper du poing) que je les possède. Sans discussion possible.

Harman était silencieux.

— Notre économie est en pleine expansion, dit Al. Et notre pays est en pleine croissance ; il marche vers son destin. Un homme progresse ou régresse. Ou bien il croît avec l'économie, ou bien il s'effondre. Retombe à zéro. Je refuse de devenir ce zéro. Je veux lier mon sort au système américain qui a toujours une place pour un homme dynamique et sincère.

Harman le regardait avec intérêt.

— Vous savez pourquoi j'y arrive ? dit Al. Pourquoi je les domine à chaque coup ? *Parce que je crois en ce que je fais.*

Harman opina doucement.

— Ce n'est pas une question de travail, dit Al, ou simplement de faire du fric. L'argent en lui-même ne signifie rien pour moi ; c'est ce qu'il représente. L'argent est une preuve ; la preuve qu'un homme a de l'ambition et de la volonté et qu'il ne se dérobe pas devant la chance quand elle frappe à sa porte. L'argent prouve qu'il ne redoute pas d'être lui-même. Et il sait reconnaître ceux de sa race. Il les reconnaît parce qu'ils ont le même comportement, le même refus de se laisser battre et acculer à la défaite.

— Qu'est-ce qui vous a amené ici, chez Teach ? demanda Harman.

— Je vous ai rencontré, dit Al. Voilà la réponse.

Et il fit un geste pour montrer qu'il n'en dirait pas plus. Il y eut un silence.

— Bien, dit Harman. Mais, qu'est-ce que vous espérez ici ? Tout ce que vous avez fait pour le moment, c'est de raconter votre histoire en détail.

— Je désire travailler pour Christian Harman, c'est aussi simple que ça.

Harman haussa les sourcils.

— Il n'y a pas de place disponible, autant que je sache.

Al ne dit rien.

— Qu'avez-vous en tête ? Vous n'avez pas d'expérience dans l'industrie du disque ?

— Puis-je parler franchement ? demanda Al.

— Je vous en prie, dit Harman en souriant de nouveau.

— Je ne connais rien aux disques, dit Al. Mais soyons réalistes. Un vendeur ne vend pas son produit, il se vend lui-même. Et ce que je sais, Mr Harman, c'est que je me connais bien moi-même. Et avec ça je peux vendre n'importe quoi.

Harman réfléchit.

— Vous êtes disposé à prendre n'importe quel emploi chez nous ? D'après ce que vous dites j'en conclus que vous voulez...

Al lui coupa la parole.

— Soyons bien clairs. J'ai l'intention de travailler pour quelqu'un qui saura m'employer à ma juste valeur. Je n'ai pas l'intention de végéter. J'ai besoin d'être utilisé, et utilisé à bon escient. On ne rode pas une soupape avec une binette. On ne prend pas un superbe pistolet fabriqué à la main par les meilleurs armuriers européens pour descendre des boîtes de conserve. Mais c'est vous, Mr Harman, qui savez qui va faire quoi. C'est vous qui connaissez votre organisation et ses besoins. Et dans la mesure où je suis concerné, c'est l'Entreprise qui prime. Suis-je assez clair ?

— Je pense, dit Harman. Autrement dit, vous vous en remettez à moi.

— Exactement, dit Al.

— Eh bien, dit Harman en se frottant le nez, voilà ce que je vous suggère. Vous donnez votre nom et où on peut vous joindre à la secrétaire. Je vais parler de tout ça à Mr Knight et Mr Gam, et nous verrons. D'habitude, je laisse Gam s'occuper de l'embauche.

Aussitôt Al se leva.

— Merci Mr Harman, c'est ce que je vais faire. Je ne veux pas abuser davantage de votre temps.

Tendant la main à Harman, il attendit. Mr Harman se leva et la prit. Ils se donnèrent une poignée de main et Al sortit alors du bureau d'un pas décidé. Plus loin, il s'arrêta au bureau de la secrétaire.

— Mr Harman m'a prié de vous laisser quelques indications, dit-il avec entrain.

La fille lui tendit un bloc et un crayon ; il sortit vivement son stylo à bille, écrivit son nom, son adresse et son numéro de téléphone privé qui était inscrit dans l'annuaire au nom de jeune fille de sa femme. Puis il sourit à la secrétaire et quitta l'immeuble.

Quand il déboucha dans la rue, le soleil éclatant l'aveugla et tout de suite il eut mal à la tête. L'effet de l'Anacin, comprit-il, commençait à s'estomper. Et il en était de même pour la Sparine et le Dexymil. Maintenant, il se sentait fatigué et déprimé. Il marcha lentement jusqu'à sa voiture, ouvrit la portière avec effort, monta et s'installa derrière le volant.

« Je me demande si je vais avoir de ses nouvelles, pensa-t-il. En tout cas j'ai posé mon jalon. J'ai fait tout ce que je pouvais faire. »

Peu après il démarra et prit la route en direction de *Al's Motor Sales*.

Le vendredi, alors qu'il avait complètement abandonné tout espoir, une voiture déboucha du virage devant *Al's Motor Sales*, et un jeune homme en manches de chemise et cravate en sortit.

— Mr Miller ? demanda-t-il.

— C'est moi, dit Al, émergeant de sa petite maison.

— Je suis de Teach Records, dit le jeune homme. Mr Gam a essayé de vous joindre. Il voudrait que vous l'appeliez le plus tôt possible.

— Entendu, dit Al. Merci.

Le jeune homme retourna à sa voiture et s'éclipsa.

— Ça y est, dit Al.

Il traversa la rue jusqu'au café et entra dans la cabine du téléphone public. Un moment après il était en communication avec la standardiste de Teach Records.

— Ici Mr Miller, dit-il. Mr Gam m'a demandé de l'appeler.

— Ah oui, Mr Miller, dit la standardiste. Nous venons d'envoyer quelqu'un chez vous. A-t-il pu vous trouver ?

— Oui, dit Al.

— Un instant, je vous prie, je vous passe Mr Gam.

Aussitôt la voix grave d'un homme entre deux âges se fit entendre.

— Mr Miller, dit l'homme, je suis Fred Gam. Nous avons discuté de votre cas avec Mr Harman. Si vous êtes toujours intéressé, nous avons débattu de la question entre nous, et sommes arrivés à quelque chose. Cela pourrait valoir la peine, je pense, que vous passiez nous voir dès le début de la semaine prochaine.

— Je pourrais venir aujourd'hui, dit Al. J'annulerais tout ce que j'avais prévu.

— Parfait, dit Mr Gam. Je pourrais envisager de vous recevoir, mettons vers quatre heures.

À quatre heures, Al ferma boutique et fila vers Teach Records. Il trouva Mr Gam, un aimable monsieur un peu lourd avec des cheveux roux, dans un bureau qui paraissait de la même taille que celui de Harman.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit Gam en lui serrant la main. Sur son bureau, il y avait de nombreux documents qu'il parcourait des yeux.

— Bien, Mr Miller, dit-il. Alors on dirait que vous voulez entrer dans notre société.

— Exact, dit Al.

— Alors, suivez-moi.

Gam se leva, lui faisant signe, et Al le suivit le long d'un corridor, passant plusieurs portes l'une après l'autre.

Ils débouchèrent dans une immense salle où les ouvriers étaient au travail. L'atmosphère était alourdie par les odeurs des machines. Le bruit frappait les oreilles de Al en un vacarme mécanique et ininterrompu.

— Voilà l'unité, dit Mr Gam, où nous effectuons le pressage proprement dit.

Ça ressemblait aux yeux de Al à une installation de rechapage de pneus ; il voyait les mêmes machines circulaires, un opérateur par machine, les couvercles qui s'ouvraient et se refermaient.

— Vous ne serez pas employé sur cette chaîne, dit Mr Gam.

Il entraîna Al hors de l'atelier et prit un autre couloir.

— Je pense que Chris Harman est l'être humain le plus remarquable que j'aie eu le privilège de rencontrer, dit Al. Et dans mon métier je rencontre un bon échantillonnage d'humanité.

— Oui, Chris nous a raconté qu'il vous a rencontré par hasard à votre parc de voitures d'occasion. Vous avez été tout à fait franc avec Chris, aussi serons-nous également francs avec vous. Vous êtes venu nous voir exactement au bon moment. Vous n'auriez pas pu mieux tomber si vous aviez eu un copain bien introduit dans la place. (Il s'arrêta et jaugea Al du regard.) Ce poste n'existait pas il y a encore trois jours, et il exige un titulaire immédiatement. C'est un bon boulot, Miller. C'est du tout cuit.

— Très bien, dit Al.

— Vous voulez savoir pourquoi nous avons pensé à vous, Miller ?

— Oui, dit Al.

— Votre sincérité, dit Gam. Ne la perdez jamais. C'est sacrément rare dans le monde qui est le nôtre.

— Je serais incapable de la perdre, dit Al. Car j'en ai eu la révélation dans un moment qui demandait du courage face au danger. Ça m'est arrivé en Corée. Quand les cocos m'ont épinglé ; j'en ai pris conscience quand, face à la mort, je me suis retrouvé à la merci de la baïonnette d'un salopard bridé aux yeux fous. J'ai eu l'occasion de me découvrir tel qu'en moi-même, Mr Gam. J'ai pu me voir tel que je suis vraiment, tel que mon créateur a voulu que je sois. Et ça n'est pas quelque chose qu'un homme peut perdre.

— J'aimerais que ce quelque chose puisse être partagé, dit Gam au bout d'un moment. Que chacun d'entre nous puisse le connaître. Moi, je ne l'aurai jamais.

— J'ai bien peur que non, dit Al.

— Vous avez dit à Chris que ce n'était pas une question d'argent. Ça l'a touché. Pour Chris, ce n'est pas non plus une question d'argent. Pourquoi s'est-il lancé dans une affaire de disques ? Parce qu'il cherchait à améliorer la condition du citoyen moyen à travers la seule chose qui puisse l'améliorer : non pas de plus grosses voitures ou des postes de télévision dernier modèle, mais à travers l'art, à travers la musique — Mr Gam poussa une lourde porte qui donnait sur un parking —, bien sûr, il a fallu accepter des compromis. Une affaire doit être bénéficiaire, nous le savons. C'est la dure réalité. C'est pourquoi il y a eu Glee Records, et — voyons les choses en face — le catalogue Teach lui-même. Vous connaissez le catalogue, bien sûr. C'est en grande partie de la foutaise. C'est censé assurer le soutien commercial. Rock n' roll, formations de jazz nègre, ce qu'on appelle la musique « Race ». Ce qui veut dire du folklore. De la guitare électrique et des airs populaires. Nous avons eu quelques succès. Teach a figuré dans les dix premiers du hit-parade assez souvent. Frank Fritch enregistre chez Teach depuis des années.

— Je connais bien, dit Al.

— Les improvisations au piano de Frank Fritch ont été parmi nos meilleures ventes. Ainsi que Georgia O'Hare et ses Merry-men of Song. Pour l'instant le titre de notre catalogue qui marche le mieux est *Pride*. On peut l'entendre dans des milliers de cafés-restaurants partout en Amérique.

Ils avaient maintenant pénétré dans un autre bâtiment.

— Votre tâche, dit Mr Gam, va être de vous occuper de notre nouveau label, celui que Chris Harman a toujours voulu lancer, mais sans jamais avoir pu le faire. Il s'appelle Antiqua. C'est le microsillon longue durée qui l'a rendu possible. Vous serez chargé de la promotion. Vous recevrez un salaire de sept cent cinquante dollars par mois plus les frais de déplacement — le système habituel de frais professionnels que nous appliquerons

progressivement, au fur et à mesure que nous vous connaissons mieux – et votre salaire de base sera augmenté en temps voulu.

— Je vois, dit Al.

— Nous venons d'acheter ce bâtiment, poursuit Mr Gam, alors qu'ils traversaient un couloir fraîchement peint. Nous sommes en train de le restaurer. Ce n'est pas tout fait terminé. Votre bureau sera là.

Il sortit une clé et ouvrit une porte. Al jeta un coup d'œil dans un bureau qui sentait la peinture.

— Que vendra-t-on sous le label Antiqua ? demanda-t-il.

— Le grand projet de Mr Harman, dit Gam. Les messes et œuvres chorales du Moyen Âge et du début de la Renaissance. Palestrina, Des Prés, Orlando Lassus. De la musique polyphonique et de la monodie. Du grégorien si possible, s'il y a un marché.

« On est loin des voitures d'occasion, se dit Al en contemplant le bureau désert fraîchement peint et tapissé. C'est cela que me vaut mon attitude envers Chris Harman ? C'est cela qu'il a vu en moi au travers de ce que j'ai dit ?

« Est-ce là l'homme qui essaie d'escroquer Jim Fergesson ? L'homme qui fourgue sous le manteau la version cochonne de *Little Eva sur la glace* ? »

Il se sentait malade et découragé. Tout ça n'avait pas de sens et, malheureusement, il n'avait pas ses pilules sur lui, ni Dexymil ou Sparine pour le secouer. Tout ce qu'il pouvait faire était de continuer à écouter Mr Gam. Il avait été trop loin, il s'était engagé trop à fond avec Teach Records et l'organisation de Chris Harman pour faire marche arrière.

X

Ce soir-là, Al Miller dînait en tête à tête avec sa femme quand l'idée atroce que Chris Harman était un homme parfaitement respectable et non un escroc lui traversa l'esprit.

« Il m'a offert ce travail, pensa-t-il, pour me réhabiliter. »

— J'ai du nouveau, finit-il par dire à Julie, interrompant ses sombres pensées. On m'a offert du travail.

— Quel travail ? fit-elle vivement.

— Sept cent cinquante par mois, dit-il. Plus mes notes de frais. Et ce n'est qu'un salaire de début.

— Sept cent cinquante dollars ? s'écria Julie en écarquillant les yeux. Dis-moi de quoi il s'agit. Qu'est-ce que tu as à faire ? Qui t'a engagé ?

— C'est une affaire de disques, dit-il. C'est un travail de relations publiques.

Son ton était si lugubre, si résigné, que le visage de sa femme s'assombrit.

— C'est juste un coup de veine, mais je n'ai pas les qualifications requises. On me gardera deux semaines... ou deux jours.

Il continuait à manger.

— Mais pourquoi ne prendrais-tu pas ce travail ? dit Julie. Tu te trompes peut-être. Tu sais bien que tu es toujours tellement pessimiste ; et tu restes là assis en attendant que ça vienne. Le boulot te tombe du ciel et tu restes assis sans rien faire. Tu ne te donnes aucun mal.

— Je me suis donné du mal, dit Al. J'y suis allé et je l'ai décroché.

— Raison de plus pour penser que tu peux le faire, dit Julie. N'est-ce pas la logique même ? Tu as simplement des doutes, comme d'habitude. Moi je sais que tu peux t'en tirer.

— Il m’a offert ce travail uniquement parce qu’il a eu pitié de moi, dit Al.

Il ne pouvait se débarrasser de cette idée ; elle ne le quittait pas depuis qu’il était parti de Teach Records.

— Que leur as-tu dit ? Tu n’as pas refusé, n’est-ce pas ?

— Je leur ai dit que j’allais réfléchir, répondit-il. J’ai dit que je leur donnerais ma réponse lundi matin.

Cela lui donnait trois jours.

— Parfait, dit Julie sur un ton décidé et encourageant. Admettons qu’ils aient pitié de toi. La belle affaire ! Ça n’empêche pas que c’est une bonne situation et que ça paie bien. Pourquoi se soucier de leurs motivations ? C’est de la paranoïa.

Elle gesticulait, brandissant sa fourchette.

— Quel est le nom de cette société ? Je vais y aller et leur parler. Non, je vais leur téléphoner, c’est ce que je vais faire. Je vais leur dire que je suis ta secrétaire et que tu as décidé, après mûre réflexion, d’accepter.

« Le monde entier est cinglé, pensait Al. Tout ça, c’est de la comédie. »

— Si tu as eu assez de jugeote pour trouver et obtenir un boulot bien payé, dit Julie, tu en as assez pour l’accepter et te montrer à la hauteur. Ils ne te l’auraient pas proposé s’ils n’avaient pas cru en tes capacités. Prends-le, Al, ou alors – et je pèse mes mots –, si tu laisses tomber, je me connais et je sais comment je réagirai en constatant que tu n’as pas été loyal envers moi. Nous sommes liés par les engagements du mariage. Tu es censé m’honorer et m’obéir.

— C’est dur d’obéir dans ce cas précis, dit-il.

— Pas obéir, dit-elle. Si tu préfères, m’honorer et me respecter, en prenant un travail décent qui nous permette d’avoir des enfants, de faire toutes les choses que nous avons envie de faire et que nous méritons bien. Ne me laisse pas tomber une fois de plus, Al. S’il te plaît, ne te laisse pas aller à tes angoisses malades. Promets-le-moi.

— On verra, dit-il.

Il avait l’impression d’avoir subi comme une cuisante défaite alors qu’on lui avait offert un poste intéressant et valable avec un bon salaire ; et cette réaction, cette impression que les choses

avaient mal tourné, commençait à l'inquiéter. De prime abord, son comportement pouvait sembler bizarre, c'était le moins qu'on puisse dire. Peut-être Julie était-elle dans le vrai ; maintenant que quelqu'un avait décidé de lui accorder sa confiance, de lui donner sa chance, peut-être le sentiment profond de sa nullité avait-il commencé à émerger. Il était bien un névrosé, comme le disait Julie ; c'était vrai.

« Échec ou réussite, pour moi c'est la même chose, trancha-t-il. Tout ça n'est que farce, piège et illusion. Qui ça intéresse ? Personne. »

— Tu as peur, dit Julie, comme une tortue qui n'oserait pas sortir la tête de sa carapace. Si tu essuies un échec, tu sombres alors encore plus bas dans l'apathie et tu en as conscience. Tu as au moins cette lucidité. Tu aimerais mieux rester comme tu es par peur du trop grand risque d'échec. Les conséquences te paraissent trop pénibles. C'est ça, hein ?

— Je crois que oui.

— Alors, tu vas continuer comme ça, éternellement. À la dérive, vers nulle part. (Elle le regarda avec une expression glaciale.) Al, je ne sais vraiment pas si je peux continuer comme ça. Je ne sais plus. Je voudrais bien, mais je ne peux pas ; je pense vraiment que je ne peux plus, si tu me déçois une nouvelle fois là, maintenant.

Il grommela une réponse incompréhensible.

Après le dîner, il passa chez Tootie Dolittle. Lui et sa femme étaient chez eux en train de nettoyer les brûleurs de leur cuisinière. Des journaux étaient étalés partout et l'évier était rempli d'une eau savonneuse et noirâtre. S'asseyant un peu à l'écart, Al discuta de ses perspectives de travail avec Tootie qui écoutait attentivement, sans perdre un détail.

— Ce n'est peut-être qu'une façade, dit Tootie, quand Al en eut terminé.

Il n'avait pas envisagé une telle éventualité et ça lui remonta le moral ; ça conférait un éclairage tout à fait nouveau à la situation, à l'offre d'emploi, et à Harman lui-même.

— Tu as peut-être raison, dit Al. Tu veux dire qu'ils ne veulent pas encore me mettre au parfum, qu'ils se cachent encore derrière un écran de fumée ?

— Bien sûr, ils ont l'intention de te casser le morceau quand tu auras travaillé pour eux un bon bout de temps. Quand ils te connaîtront vraiment bien. C'est normal.

Il entreprit de raconter par le détail à Al un boulot de chauffeur qu'il avait eu auprès d'une femme qui, en fait, était une avorteuse professionnelle. Il avait mis des mois à comprendre que ce n'était pas un cabinet de massages suédois. On le lui avait caché le plus longtemps possible.

Il emmena Al dans la pièce voisine pour qu'ils puissent parler en tête à tête.

— Il y a une chose que tu ne sais peut-être pas, dit Tootie. Il se trouve que moi je suis au courant pour Teach Records, à cause de mon intérêt pour la musique. Ils ont un bon catalogue ; mais sais-tu pourquoi ils ont choisi ce nom ? Parce que c'est un label pirate.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Al.

— Ils ont volé les masters de leurs disques. Je veux dire qu'ils ont piraté les enregistrements originaux et les ont reproduits. Ils n'ont pas de droits légaux sur ces masters dont ils se servent, mais ils piquent dans les enregistrements des compagnies qui ont fait faillite ou dont les interprètes sont morts, et ainsi de suite. Ou alors d'une marque étrangère. De toute façon, Teach était un pirate. C'était Barbe-Noire en fait ; son nom était Edward Teach.

— Je vois, dit Al ravi. Je n'avais pas fait le rapprochement.

— Donc, pas de doute, ils sont dans le coup. Et ça doit te suffire pour te rendre plus confiant. Tu dois évidemment te rendre compte que seul un type trempant dans un truc pas clair peut envisager de te payer presque huit cents dollars par mois. S'ils étaient honnêtes, ils ne te paieraient rien du tout. Parce que tu sais très bien au fond de toi-même, et je dis cela parce que je suis un de tes amis et que je te connais très bien, tu sais très bien que tu ne vaux rien.

— Tu veux que je te foute mon poing sur la gueule ? dit Al.

— Je te foudrais le mien sur la tienne aussi sec, dit Tootie. Maintenant, écoute-moi bien. Tu ne vau rien parce que tu n'as rien à vendre. Tu es comme tous ces Noirs qui montent de leur cambrousse du Sud dans les villes du Nord. Tu viens de Saint Helena, petite ville de campagne, là-haut dans le Napa County. Tu ressembles bien plus à ces Noirs que tu ne l'imagines. Moi je le sais. Je vois des tas de choses que vous avez en commun, eux et toi ; mais tu es trop ignorant pour en prendre conscience. Je veux dire ignorant de ce que j'ai compris moi, bien que tu sois très astucieux dans d'autres domaines. Ici, tout ce que ces types ont à vendre c'est *leur travail*. Bossant n'importe où, à l'usine Chrysler, conduisant un camion, ou montant des pneus chez Monkey Ward. *Pourquoi* leur paie-t-on quelque chose ? Pourquoi les paies-tu, *toi* ? Tu les engagerais pour laver tes voitures sur ton stand si tu avais un peu d'argent. Les autres commerçants font ça ; les autres commerçants ont leurs nègres. Toi, tu es si fauché que tu es ton propre nègre.

— Et alors, dit Al ?

— Et alors, les gens ne veulent pas continuer comme ça, dit Tootie. Ils veulent s'en sortir et être à l'aise, alors ils trouvent quelque chose à vendre. Ils trouvent une chose à faire dont quelqu'un d'autre ait assez envie pour la payer. Mais toi tu es trop bête. Tu n'as rien appris à faire. À ce point de vue tu es différent de la plupart des gens, Blancs et Noirs. Tu dois apprendre à fabriquer des choses dont les autres ont envie. Comme mon chien Docteur Mudd. Il a appris à renvoyer des ballons avec son museau, aussi chacun paie pour voir. Il est bien plus intelligent que toi. Personne ne te paie pour faire quoi que ce soit parce que tu es ennuyeux. Tu passes à côté. Tu continues ton chemin en restant ce que tu es plutôt que de devenir ce que les autres paient pour voir. Peut-être qu'en vieillissant tu comprendras, mais alors il sera trop tard. Tu dois te fabriquer une personnalité attirante. Comporte-toi comme quelqu'un de dangereux, de terrible, comme un espion ou quelque chose comme ça. Tu dois créer une atmosphère de mystère autour de toi. Personne ne sait quand tu arrives ou quand tu t'en vas, ni ce que tu fais. Regarde. C'est exactement ce que fait Harman. Il laisse tout le monde raconter des histoires extraordinaires sur

lui et en réalité personne ne sait exactement ce qu'il fait ou ce qu'il est. Mais on sait qui est Al Miller : c'est écrit sur sa figure.

Al restait muet.

— Tu n'as rien de fascinant, dit Tootie. En un mot, tu es une vraie figure de carême sur deux pattes.

— Peut-être bien, dit Al.

— La vie, dit Tootie, c'est comme l'émission d'Ed Sullivan que je regarde toutes les semaines à la télévision. C'est le meilleur spectacle de télévision maintenant que Milton Berle a pris sa retraite. J'observe ces gens du spectacle qui sortent du lot. Ils n'ont pas de talent, c'est vrai. Ce qu'ils ont, c'est de la personnalité. Qui a du talent de nos jours ? Al Jolson ? Il n'a jamais eu le moindre talent. Nat King Cole ? Il ne sait pas chanter. Frank Sinatra non plus. Fats Waller non plus : il coasse comme une grenouille. Johnny Ray est un chanteur horrible. Sammy Davis junior, rien qu'un amateur, mais il est très populaire. Kingston Trio, un troupeau de collégiens ; mais ils ont de la personnalité. Tu dois apprendre à en avoir.

— Je n'en suis pas capable.

— Tu l'as été quand tu es allé voir ce type à son bureau, ou il ne se serait pas décidé à t'engager. Ce que tu as fait une fois, tu peux le refaire, et pas seulement une autre fois, mais tout le temps. Imagine que tu es un agent français en poste à Tanger. Invente des histoires qui t'intéressent et bientôt elles attireront l'intérêt sur toi. Si tu peux y arriver en te tapant une ou deux de tes pastilles à la gomme, c'est que tu peux le faire ensuite en t'en passant. Balance la petite boîte en fer que tu trimbales et débrouille-toi tout seul. Je sais que tu le peux. Alors, Bon Dieu, tu vaudras huit cents dollars par mois comme salaire de début. Il aura raison de te les donner.

Al restait silencieux, réfléchissant à ce que lui disait Tootie.

— Je vais être franc, poursuivit Tootie. Avec une proposition comme ça, je donnerais ma main droite pour être à ta place. Mais ça ne m'arrivera jamais. D'abord, parce qu'on n'offre pas à un homme de couleur de gros salaires, sauf dans le show-business ; et ensuite parce que je n'ai pas de talent. C'est pourquoi je dois me contenter de gagner ma vie comme scribouillard au service santé du comté et de faire des rapports

sur les W.-C. extérieurs. Je ne suis qu'un employé de bureau. Mais toi, tu es au départ un grand baratineur. Au départ, tu as déjà une carte à jouer. Tout ce que tu as à faire, c'est de la jouer.

— On m'a appris que c'était bien de dire la vérité, dit Al.

— D'accord, en disant la vérité tu iras au paradis. C'est là que tu veux aller ? C'est là ta destination ? Ou tiens-tu à être heureux ici-bas ? Si c'est bien là ton choix, tu dois jouer ta carte et suivre sans en démordre, sans laisser tomber. Jusqu'à la fin de tes jours. Après, tu pourras dire la vérité. Pour l'instant tu n'es pas un B.O.F. de province qui possède six puits de pétrole et préside la chambre de commerce du cru.

Al se sentait complètement écrasé.

— De toute façon, dit Tootie en partie pour lui-même, la vérité est énormément surestimée. La vérité, aujourd'hui, c'est que tout le monde pue. La vie est une course de dingues. Tout ce qui vit va mourir. La vérité, c'est que rien ne vaut la peine d'être fait. Tout finit mal de toute façon. Tu dis ça, et tu ne rends service à personne.

— Ce n'est pas le seul aspect de la réalité, dit Al.

— D'accord, peut-être pas. Mais l'autre aspect, c'est quoi ? Tu m'expliques.

Al étudiait la question, mais il ne savait pas l'exprimer. En tout cas, il sentait que Tootie se trompait. Tootie était plein d'amertume. Peut-être à juste titre. Mais sa vision des choses avait été empoisonnée depuis des années par son travail terre à terre d'employé de bureau alors que ses rêves étaient de gloire. Pas étonnant s'il hantait les bars en compagnie du Docteur Mudd, attirant l'attention du mieux qu'il pouvait, gagnant un peu de superflu quand il le pouvait. Il avait raison d'agir ainsi, mais il y avait sûrement d'autres solutions, et de meilleures.

— Tu es un homme profondément amer, dit Al. J'ai l'impression que tu détestes tout le monde. Tu me détestes.

— Que tu dis, dit Tootie.

— Ça te ferait plaisir si je m'abaissais à devenir ce que Chris Harman souhaite.

— Qu'est-ce qu'il souhaite ? demanda Tootie en se moquant. Tu ne le sais même pas toi-même. Tu as tapé dans le mille par

pur hasard. Peut-être que tu pourras garder ta chance, peut-être pas.

— Je ne tiens pas à essayer, dit Al.

— Oh, je pense que finalement tu y viendras, dit Tootie. À condition que tu reprennes tes esprits et que tu veuilles t'en tirer. Ça prendra du temps et pas mal de bla-bla, mais tu y viendras. Tu paniques parce que tu as peur de ne pas faire le poids. Tu as peur d'essayer et d'échouer. Qu'est-ce qu'il y a de si vertueux là-dedans ?

Al n'avait pas de réponse à cette question. Peut-être que Tootie avait raison ; peut-être qu'il n'avait simplement pas le courage d'endosser le rôle auquel pensait Chris Harman. Ni le courage ni le talent.

— Espèce de salopard, dit Al, tu crèves de jalousie parce qu'on m'offre un bon job. Tu fais tout ce que tu peux pour me décourager, pour prendre ta revanche sur moi.

— Attention, papa, dit Tootie, tu ferais mieux de faire gaffe.

— Sûr que je fais gaffe, dit Al. Assez, en tout cas, pour ne plus venir te confier de bonnes nouvelles.

— Ainsi, ce sont de bonnes nouvelles ? dit Tootie. (Il grimaça un sourire.) En fait, tu as été ravi de cette histoire de boulot ; tu bichais intérieurement et tu brûlais d'envie de venir ici me raconter tout ça. Un petit rigolo t'offre huit cents dollars par mois, alors tu ne tiens plus en place à l'idée de tout ce fric. Tu te vois menant la grande vie, tu t'offres de l'Old Forrester tous les jours et tout de suite au lieu de cette cochonnerie qu'on trouve à la boutique d'alcools, ce bourbon St. Masterson qui a autant de goût que s'il sortait de la gouttière.

La porte de la cuisine s'ouvrit et Mary Ellen Dolittle passa la tête.

— Hé, les garçons, vous faites un peu trop de boucan vous feriez mieux de vous calmer.

— D'accord, fit Al.

Tootie fit « oui » de la tête, l'air buté.

— Je ne vous comprends pas, déclara-t-elle de sa voix douce et mélodieuse. D'habitude, vous êtes tout le temps en train de vous chamailler et ce soir, bien que vous n'ayez bu ni l'un ni

l'autre, vous vous chamaillez encore. On dirait que ça ne vous réussit pas d'être sobres.

Elle restait là, pendant qu'ils regardaient fixement le plancher.

— Qu'est-ce qui vous prend, Al Miller ? dit-elle. J'ai entendu tout ce que vous disiez à travers la porte pendant que je nettoiais ma cuisinière. Ce qui cloche chez vous, c'est que vous n'avez pas foi en Dieu. Je sais que vous vous êtes sauvés tous les deux de la cuisine parce que vous pensiez que j'allais vous faire un sermon ; mais ça n'a servi à rien, car je vais vous en faire un, que ça vous plaise ou non. Aucun homme adulte ne peut aimer son prochain s'il ne va pas au moins une fois par semaine méditer un moment à l'église sur le Verbe qui s'est fait chair. Savez-vous, Al Miller, que le monde va disparaître et qu'il y aura un Armageddon, un de ces prochains jours, que le ciel s'enroulera sur lui-même comme un parchemin et que le lion dormira à côté de l'agneau ?

— Mary Ellen, tu es cinglée, dit Tootie. Va nettoyer ton four et fiche-nous la paix. C'est pire que si j'étais marié avec une vieille grand-mère.

— Je vous dis la pure vérité, dit Mary Ellen. C'est écrit dans l'hebdomadaire à cinq cents, La Tour de guet, que nous, les Témoins de Jéhovah, nous éditons. Mr Miller, vous ne partirez pas tant que vous n'aurez pas sorti cinq cents pour un exemplaire qui porte la parole de Dieu en quatre-vingt-dix langues – je crois que c'est le nombre – à travers le monde.

— J'ai parfois l'impression qu'elle vient de sortir de sa jungle, dit Tootie. Comme si j'avais épousé une sauvage ou quelque chose comme ça.

Son visage était déformé par la colère et la honte.

— Je vais rentrer chez moi, murmura doucement Mary Ellen en baissant la tête. Un jour, je rentrerai chez moi.

— Vous voulez dire dans le Missouri ? dit Al qui la savait originaire de là-bas, elle n'était en Californie que depuis trois ans.

— Non, dit-elle, je veux dire en Afrique.

Elle referma la porte et retourna nettoyer son four.

— Bon Dieu, dit Tootie, elle dit « chez moi » en parlant de l'Afrique, alors que vers l'est elle n'a jamais dépassé le Missouri. Tout ça, c'est des boniments religieux, ces Témoins de Jéhovah. Elle n'a même jamais rencontré personne qui vienne d'Afrique, à part dans leurs réunions où des Africains viennent prêcher.

Ils se sourirent.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un verre ? proposa Tootie en se levant. Du Colonel St. Masterson, un an d'âge !

— D'accord, dit Al, avec de l'eau.

Tootie s'en alla chercher des verres à la cuisine.

Le lendemain matin, un samedi, Al Miller décida d'accepter le boulot.

En détachant la chaîne devant *Al's Motor Sales*, et en se baissant pour prendre son courrier, il s'avisa que la première personne à avertir n'était pas Julie, ni même Harman, mais le vieux.

Les portes du garage étaient ouvertes ; Jim Fergesson, comme à l'accoutumée, était au travail depuis les toutes premières heures de la matinée et y serait jusqu'à midi, une heure ; cela dépendait de la quantité des réparations à effectuer.

Al comprit que c'était le moment de lui parler. « Aussitôt que possible, maintenant que j'ai pris ma décision, et compte tenu de ce que je lui ai raconté à propos de Chris Harman. »

Aussi quitta-t-il son stand pour entrer dans le garage par la porte latérale. Le vieux l'avait ouverte pour avoir plus d'air et de lumière.

Il le trouva dans le bureau. Fergesson était assis, en train d'ouvrir son courrier. Il jeta un regard à Al, les yeux rouges et larmoyants. D'une voix enrouée, il dit :

— Ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas vu.

Il se replongea dans la lecture de sa lettre. Al s'assit et attendit.

— Des nouvelles de ton médecin ? demanda Al quand Fergesson eut fini de lire sa lettre.

— Il dit que j'ai eu une petite crise cardiaque, dit Fergesson.

— Vacherie, dit Al, consterné.

— Il me fait faire des examens complémentaires. (Le vieux commença à ouvrir une autre lettre ; Al vit que ses mains tremblaient.) Excuse-moi, il faut que je lise mon courrier.

— Écoute, dit Al en prenant une profonde inspiration, ce type, ce Chris Harman... nous en avons parlé ensemble. Je me suis peut-être trompé. Peut-être qu'il n'est pas un escroc du tout.

Le vieux releva la tête ; il fixa Al, cligna rapidement des yeux, mais ne dit rien.

— Je ne suis pas bon juge pour des gens comme ça, dit Al. Ce n'est pas mon milieu. Je ne les connais pas. De toute manière, je ne rapportais que des renseignements de seconde main. C'est peut-être un escroc, mais le fait est que je n'en sais rien. Je ne peux le prouver d'aucune façon ; c'est un mystère pour moi. (Après un temps il ajouta :) Je suis allé le voir.

Le vieux hocha la tête.

— J'ai eu une longue conversation avec lui, dit Al.

— Ah oui ? dit Jim, comme s'il pensait à autre chose.

— Tu m'en veux encore ? demanda Al.

— Non, répondit le vieux.

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir que je vienne te dire franchement que je ne sais rien de précis sur Chris Harman, dit Al. Il faudra que tu te fasses une opinion personnelle.

Il avait pensé en profiter pour glisser qu'il avait demandé un job à Harman. Mais il n'en eut pas le temps.

— Fous le camp d'ici, dit le vieux.

« Seigneur », pensa Al.

— Je ne te parle pas, dit le vieux.

— Je pensais que ma visite te ferait plaisir, dit Al, incapable de réaliser ce qui se passait. Et voilà que ça te met en colère que je te dise que je ne pense pas que c'est un escroc (c'était la chose la plus invraisemblable qu'il eût jamais vue). Bien, reprit-il, je m'en vais, espèce de vieux cinglé. (Il se mit rapidement debout.) Tu souhaites que ce soit un escroc ? Tu as envie d'être couillonné ? C'est bien ça ?

Le vieux ne dit rien. Il continuait à lire son courrier.

— D'accord, dit Al. Je m'en vais. Va au diable. Tu ne me parles plus ? Je ne te parle plus !

Il sortit du bureau en disant : « Je n'y pige rien. »

Le vieux ne leva pas les yeux.

— Tu es vraiment schnock, dit Al sur le seuil du bureau. Tu as la cervelle en compote. Ça doit être ta crise cardiaque qui t'a fait ça. J'ai lu un article là-dessus. À ce que pensent pas mal de gens, Eisenhower est dans ton cas. Au revoir. À un de ces jours !

Il se dirigea d'un pas mal assuré vers la porte du garage et regagna son stand. « C'est la chose la plus dingue dont j'aie jamais entendu parler, pensa-t-il, il est vraiment temps de le faire interner. Sa femme a raison ; elle devrait consulter un avocat et le faire interner.

« Je comprends à la rigueur qu'un type se mette en colère quand on lui dit qu'il est en train de se faire avoir, pensa-t-il. Mais pas qu'il se mette en colère quand on lui dit que ce n'est pas le cas ; ce n'est pas normal. Je devrais me procurer une de ces brochures sur la santé mentale et la lui fourrer dans sa boîte aux lettres. Ça va devenir dur de vivre ici avec lui, se dit-il. De travailler à côté d'un dingue.

« Quel monde absurde, pensa-t-il. Le vieux vend son garage sans me le dire, il brise ma vie, me prive de mon gagne-pain et en plus il s'en prend à moi comme un dingue. Il ne m'adresse plus la parole. »

Traversant la rue, il s'enferma dans la cabine téléphonique, mit une pièce dans la fente et composa le numéro de son domicile. Ce fut Julie qui lui répondit.

— Ça y est, j'accepte, dit Al.

— Ouf ! fit-elle. J'avais si peur que tu refuses. Ça a l'air vraiment intéressant, non ?

— Oui, ça paie bien, et ça a l'air intéressant. De toute façon, je dois faire quelque chose. Je ne peux pas rester planté là à ne rien faire.

— Tu as mis le temps pour t'en rendre compte, dit Julie.

— Oui, dit-il. Ici je suis coincé avec un vieux sinoque. Naturellement je m'en rends compte ; il n'y a rien d'autre à faire.

Il raccrocha, mit une autre pièce, et composa le numéro de la société de Harman. L'hôtesse répondit :

— Teach Records.

— Pourrais-je parler au monsieur qui m'a reçu l'autre jour ?
Je crois que son nom était Gam.

— Désolée, dit la fille, Mr Gam n'est plus chez nous.

— Mais je lui ai parlé récemment, dit Al, atterré. L'autre jour.

— À qui désirez-vous parler, monsieur ? demanda la fille.
Puisque je ne peux pas vous passer Mr Gam.

— Je ne sais pas, dit-il, complètement perdu. On m'a offert un job et c'est Mr Gam qui avait tout arrangé.

— Vous êtes Mr Miller ?

— Oui, dit-il.

— Mr Knight va vous parler, dit la fille. Mr Gam et Mr Harman lui ont parlé de vous ; il est au courant de la question. Un instant, Mr Miller.

Une série de déclics, un long silence, puis une voix cordiale et sonore retentit à son oreille :

— Mr Miller ?

— Oui, murmura Al.

— Pat Knight à l'appareil ; enchanté de vous connaître, Al.

— Moi aussi, dit Al.

— Mr Gam n'est plus des nôtres. Un poste qu'il convoitait depuis longtemps s'est libéré et il s'est envolé ; il est parti, c'est le cours normal des choses. Il reviendra au bureau de temps en temps. Alors vous allez bientôt vous joindre à nous ?

— Oui, dit Al.

— Alors, écoutez-moi, Al, dit Knight. Il y a quelques points qu'il vaudrait mieux que j'éclaircisse avec vous. Mr Gam, lors de votre entretien, a fait une légère confusion ; il était préoccupé justement par la nouvelle situation qu'il attendait, et il vous a confondu avec une autre personne que Harman devait lui envoyer, un certain Joe Mason ou Marston, qui ne s'est jamais présenté. Ce Marston, le type en question, est un détaillant de Spokane et nous voulions lui confier notre collection classique, et Gam vous en a parlé. Il vous a proposé le poste. Il pensait que c'était ce que Harman souhaitait.

Knight éclata de rire.

— Je vois, dit Al, sentant qu'une partie de son cerveau sombrait dans une certaine torpeur, se déconnectait.

Il se tenait bêtement devant le téléphone, hochant la tête de haut en bas, attendant la suite.

— Mais nous avons sûrement un poste pour vous, reprit Pat Knight plus lentement et calmement. Je vais vous parler très franchement, Al. Ici même et au téléphone. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un homme jeune et combatif, un bûcheur qui n'aurait pas peur de s'élever au-dessus de ses collègues et de faire quelque chose de sa vie. Est-ce que vous êtes cet homme ?

— Bien sûr, murmura Al.

— Les gains sont importants, dit Knight, mais évidemment les responsabilités aussi. Il faut que vous soyez prêt à avoir des contacts avec le public. C'est dans vos cordes. J'ai vu sur votre fiche que vous vendiez des automobiles.

Il sembla à Al qu'il devait dire que non ; que ça n'était pas ça. Ça supposait une grosse agence automobile avec de belles voitures ; des voitures flambant neuves, des vendeurs en complet rayé, au milieu de plantes en pots. « Ce n'est pas moi », avait-il envie de dire.

— Je suis un négociant, dit-il.

— C'est-à-dire ? dit Knight.

— Je suis propriétaire de mon affaire, dit-il.

— Formidable, dit Knight. Vous êtes sans aucun doute l'homme que nous cherchons. Je comprends pourquoi Mr Harman nous a recommandé de ne pas vous perdre de vue. Je suggère que vous passiez me voir et nous allons arranger tout ça. Il y a eu un malentendu ici, mais nous allons pouvoir l'aplanir à la satisfaction de tous. Le poste que nous avons est tout à fait dans vos cordes, Al. Je sens que vous êtes vraiment fait pour.

— Qu'est-ce que c'est exactement ? demanda-t-il en haussant la voix.

— Maintenant, écoutez-moi bien, dit Knight d'un ton légèrement plus froid. Il faut que je vous rencontre en tête à tête. Il faut que je voie à quel genre d'homme j'ai affaire. Je ne peux pas me permettre de distribuer des emplois par téléphone comme des cartes de vœux. (Il avait l'air fâché maintenant.) Quand puis-je vous voir ? dit-il d'une voix pressée et officielle. Dans une heure environ ? Je peux vous glisser entre deux

rendez-vous à une heure et demie précise. Je pourrai vous consacrer une quinzaine de minutes.

— OK, dit Al en acquiesçant de la tête. J'y serai.

Il raccrocha et quitta la cabine.

« Je n'ai de secours à attendre de personne, songeait Al. Je suis coincé. Pris comme un rat. Aussitôt que j'ai dit que je voulais le boulot, ils m'ont harponné. Ils m'ont attrapé au vol. La vieille ruse de la reprise. Tous les vendeurs la pratiquent. On fait au client une offre si avantageuse pour sa voiture qu'il revient forcément ; il ne peut pas laisser tomber. Et quand il revient, il s'aperçoit que l'offre a baissé entretemps. Un nouveau contingent de voitures vient d'arriver, ou le vendeur qui avait fait l'offre ne fait plus partie de la maison ; et pendant ce temps-là, le gars a mordu à l'hameçon. Il s'est déjà fait à l'idée de la reprise et de l'achat.

« C'est la même chose avec moi, pensait Al. J'ai pris la décision d'entrer dans la société de Harman bien que je ne sache plus quels seront mon emploi et mon salaire. Je ne sais rien sinon que j'ai décidé de jouer ma carte. Entre Harman, Gam et Knight, ils m'ont fait tourner en bourrique. Et je suis tombé dans le panneau. J'y suis si bien tombé que j'y vais la corde au cou, prêt à accepter le boulot qu'ils me destinent depuis le début, peu importe ce que c'est. Et je me doute de ce que c'est. C'est un boulot de représentant pour vendre les disques. C'est ça qu'ils veulent dire : un petit larbin avec nœud papillon, cheveux en brosse, attaché-case et une main cordialement tendue. C'est à ça que je ressemblerai ; ce que je vais devenir dans peu de temps. C'est ma destinée.

« Ils m'ont vu venir, songeait-il en retraversant la rue vers son stand. Le péquenot de Saint Helena, sans espoir, sans avenir dans la grande ville d'Oakland, Californie. »

Prenant une de ses voitures à vendre, il rentra chez lui pour se changer. Une chemise propre, une cravate, un complet, bref de quoi faire bonne impression sur Mr Knight.

« C'est comme ça qu'ils vous brisent, pensa-t-il. C'est comme ça qu'ils vous brisent le moral petit à petit. Ils ne viennent pas directement vous faire une proposition. Ils ne vous regardent pas droit dans les yeux en vous disant : "Voilà nous avons un

poste de représentant, c'est à prendre ou à laisser." Ils cherchent à noyer le poisson. Ils vous vendent leur salade. Et pourquoi pas ? Ils sont meilleurs vendeurs que vous. Regardez où ils en sont. Regardez qui ils sont et qui vous êtes.

« J'aurais dû m'en douter, se dit-il. Si Harman a été assez fort pour monter cette affaire, s'offrir les maisons et les voitures qu'il a, s'habiller comme il s'habille, c'est qu'il est assez fort pour me réduire en bouillie. Je n'aurais jamais dû aller lui faire mes confidences. Harman connaît un million de combines dont je n'ai même jamais entendu parler. Je suis un amateur. Nous sommes tous des amateurs à côté de lui.

« Et ils savent que je suis ferré. Ils savent qu'il est trop tard pour moi pour faire machine arrière. Je prendrai le boulot, quel qu'il soit. Ce sont les rois de la manipulation, de la psychologie appliquée.

« Je suis leur rat blanc. Et je suis déjà loin maintenant dans le labyrinthe. Bien trop loin pour en sortir. Et plus je suis malin, plus je réagis astucieusement, plus loin je vais. La route est toute tracée ; ça fait partie du fonctionnement du système.

« J'ai dit à ma femme et à mes amis que je prenais un boulot haut de gamme. Ils ont su que je l'avais dit et ont passé le mot alentour. Maintenant, il faut que je fasse semblant. Je suis forcé de commencer une vie de mensonges. Je dois continuer à leur dire – et à me dire à moi-même – que j'ai un poste formidable, de formidables appointements, une formidable équipe, et que je sais où je vais. Mais en fait, je ne vais nulle part. Cependant, je ne dois pas le dire ; je dois garder ça pour moi.

« Et la preuve qu'ils me tiennent, ô combien, c'est que je vais garder ça pour moi. Je vais sourire tout le temps. Je serai obligé de le faire ; maintenant je n'ai plus le choix. »

XI

Depuis plus d'une heure, Al Miller était assis dans la moderne petite salle d'attente de Mr Knight. Il portait son meilleur costume, sa meilleure chemise, sa meilleure cravate, ses meilleures chaussures noires bien astiquées. Depuis qu'il était là, Mr Knight ne donnait pas signe de vie ; la porte de son bureau restait fermée ; tout au plus, de temps à autre, pouvait-on percevoir quelques bruits.

« Mon esprit sait ce que mon corps ne veut pas savoir, pensait Al. Mon esprit sait que tout cela est un canular doublé d'un complot. Mais mon corps est entraîné dans une autre direction ; il croit que c'est une parfaite réussite, une apothéose. Toutes ses hormones ont été mobilisées dans ce but par ceux qui savent comment y parvenir. Ils contrôlent mon corps, constata-t-il. Seule une petite partie de mon esprit est capable de regarder et de voir. De voir les mensonges et la machination.

« Même cette longue attente est destinée à vous rendre de plus en plus désespéré. Plus tributaire. Suppliant qu'ils jettent les yeux sur vous. Quand la fille me dira que Mr Knight veut me voir, je serai content d'y aller. Et je serai trop heureux d'accepter le boulot ; je le serai vraiment. Je ne ferai pas semblant. Parce que, entretemps, une éventualité pire sera apparue. Celle que j'ai fait tout ça pour rien. »

— Mr Knight va vous recevoir maintenant, dit la fille derrière son bureau.

Sur-le-champ, tel un robot, il fut debout, prit un virage impeccable et franchit d'un bon pas la porte du bureau de Knight.

Là se tenait un homme à peine plus âgé que lui, mais avec un visage replet, lisse, rose, bien rasé et agrémenté d'un double menton. Un homme bien en chair, bien habillé, avec des ongles soigneusement manucurés. Un homme sympathique, d'un

naturel agréable. Un homme décontracté qui n'avait aucun motif de tristesse ou d'inquiétude.

— Asseyez-vous, dit Knight, en désignant un siège.

Al s'assit.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? demanda Knight.

— Très bien, merci, dit Al.

— Navré de vous avoir fait attendre, dit Knight.

— Ce n'est pas grave, dit Al.

— Vous n'avez aucune expérience dans le domaine du disque ? dit Knight en tapotant son crayon d'un air préoccupé.

— Non, dit Al.

Knight réfléchissait. Brusquement, il leva sur Al des yeux scrutateurs qui le fixaient avec une silencieuse férocité. Les yeux clairs de cet homme avaient un tel pouvoir que Al se sentit paralysé. Il ne put que détourner son regard, désespéré.

— Bien, dit Knight, on va vous prendre, mon garçon. Il se leva.

— Marché conclu. Ce n'est pas l'expérience que nous cherchons. Nous cherchons l'homme adéquat. (Maintenant il débitait son couplet à toute allure.) Nous avons dans l'idée que le prochain gros coup dans le domaine du disque, qu'il s'agisse de musique populaire à la télé ou ailleurs, c'est le barbershop.

— Je vois, dit Al.

— Barbershop, dit Knight. Mais pas les accords démodés, pas le vieux crooning sentimental chanté en chœur. Ce sera le barbershop aux nouvelles sonorités. Le barbershop électronique. Avec beaucoup de présence. Ça va déferler sur le pays. La technique moderne va donner au barbershop ce qui lui a toujours manqué : une touche de modernité dans laquelle des gens modernes comme les teenagers pourront se retrouver. Nous démarrons une nouvelle collection. Elle s'appellera Harman-E. Ce sera du barbershop et ça va balayer tout le reste en moins de six mois.

S'asseyant sur son bureau, Knight devisagea Al à nouveau.

— Savez-vous d'où viendront les grandes vedettes du genre ?

— Non, dit Al.

— Des petites villes, dit Knight. D'ici même en Californie. Des villes comme Modesto, Tracy, Vallejo. Ni tout à fait la

campagne, ni tout à fait la ville. L'épine dorsale de l'Amérique. C'est de là que nous venons tous et là que nous avons tous envie de retourner.

— Je suis né à Saint Helena, dit Al.

— Je sais, dit Knight. C'est pourquoi vous avez été choisi. Vous chantez ?

— Non, dit Al.

— Moi, si, dit Knight. Je chante du barbershop. En fait, je reviens d'un congrès des compagnons du barbershop à El Paso, Texas. Tenez...

Il fouilla dans son tiroir et en sortit une photo sur papier glacé qu'il tendit à Al. La photo représentait Knight, portant une veste rayée à la mode d'autrefois, à côté de trois autres hommes, tous habillés de la même façon. Chacun tenait à la main un chapeau melon.

— Mon groupe, dit Knight. Nous chantons trois soirées par semaine dans des galas organisés par des anciens combattants dans des hôpitaux, des soirées chez des particuliers, des réunions enfantines. Et voici ma femme.

De nouveau, il sortit une photo et la montra à Al. Sur celle-ci figuraient quatre jeunes femmes en robe de taffetas, un minuscule parasol à la main.

— La dernière de la rangée est Nora, dit Knight. L'oreille est un oscilloscope, le saviez-vous ? Elle peut détecter des sons distants seulement de deux périodes par seconde. Eh oui ! c'est un fait. Notre musique est tempérée. Comme celle de Bach. Mais le barbershop remonte jusqu'à la musique non tempérée de la Renaissance polyphonique. On lit le barbershop de bas en haut, vous savez. Pas de gauche à droite. Ce à quoi tendent nos efforts est de faire sonner nos accords. Cela demande environ cinq ans de pratique. Un accord sonne bien lorsque l'intervalle entre les voix qui les composent n'excède pas deux périodes par seconde. Cela renforce la sonorité. Tenez, je vais vous montrer.

Il se dirigea vers une grande console dans un coin du bureau.

— Ce groupe, dit-il en choisissant un disque longue durée et en le posant sur la table de lecture, a gagné le concours international du barbershop en 1959. Ils se nomment les Aristotéliens.

Il mit le disque en route. C'était *When you wore a tulip*.

En écoutant, Al essayait de s'expliquer pourquoi c'était si désagréable à l'oreille. D'abord, il pensa que c'était à cause du volume. Knight l'avait poussé au maximum et le bureau tremblait et vibrait. Mais ce n'était pas la raison. Al s'était souvent trouvé dans des bars à entendre des juke-box déchaînés et il n'avait jamais ressenti cela auparavant ; la musique ne lui avait jamais causé une sensation d'agression physique comparable. Il finit par comprendre que c'était le caractère aigu des voix. Il agissait sur les humeurs de son oreille. Il se sentait chancelant et pris de vertiges. Mais à la fin du morceau, son déséquilibre persista. Il dut s'asseoir et se tenir immobile, regardant fixement le sol devant lui.

Le son l'avait envahi comme une pure vibration, comme une perturbation atmosphérique. C'était ce son décalé, comme l'avait dit Knight, de deux périodes par seconde, ce son renforcé émanant de ces quatre godiches roucoulantes qui s'étaient débrouillées pour chanter exactement à l'unisson, intervalles respectés. Ce son qui ensuite avait été amplifié par tous les procédés modernes, chambres d'échos et autres, si bien qu'à la fin ça n'avait plus aucun rapport avec ce qu'avaient enregistré les artistes, aussi mauvais que ce soit. La musique originale avait pu être acceptable ; mais le produit final, il s'en rendait compte, aurait pu atteindre quelqu'un à travers le béton, des sacs de sable et des plaques de blindage. Il aurait pu le poursuivre jusque dans un abri anti-aérien et, à la limite, jusque dans la tombe. C'était, comme l'annonçait Knight, le prochain aboutissement logique du style musique populaire. Ça démontrerait peut-être que ce serait l'aboutissement final, l'ultime. La musique elle-même n'avait aucune valeur au départ ; les chanteurs étaient des amateurs, probablement des gens comme Knight lui-même, bien nourris, d'un naturel enjoué, avec leurs trois soirées par semaine consacrées au barbershop, après dîner, la journée de travail finie. Et tous, bien sûr, habitaient de petites villes.

— Les harmoniques, disait Knight, les sons flûtés. C'est ce que le Quatuor de Budapest réussit de temps en temps. Il joue avec des instruments désaccordés. (Retournant à la console, il

arrêta le disque.) Avez-vous déjà entendu quelque chose comme ça ?

— Non, dit Al.

— Ça ne ressemble pas du tout au vieux barbershop, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une resucée des Mills Brothers, n'est-ce pas ? (Rangeant le disque, Knight se tourna vers Al.) Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, je n'ai jamais rien entendu d'aussi mauvais de ma vie, dit Al.

L'air sérieux de Knight n'en fut pas altéré le moins du monde.

— Vous avez raison, dit-il, vous avez parfaitement raison. Mais il y a un point qui vous échappe. C'est bon justement parce que c'est très mauvais. Il y a énormément de temps, de talent et d'invention dans ce que vous venez d'entendre. Énormément de sueur et de sacrifice. C'est là, dans cette musique, et vous pouvez l'entendre ou le sentir. Ce truc n'a pas été produit par hasard ; ça n'a pas été balancé faute de pouvoir faire mieux. Ce n'est pas quelque chose de médiocre, Al. Cette musique est quelque chose dont vous vous souviendrez. Vous ne pourrez plus vous la sortir du crâne. Dans six à dix semaines, vous l'aurez encore dans la tête. C'est une musique qui vous marque. Une chose médiocre ne vous marque pas. Sitôt entendue, sitôt oubliée. Mais croyez-vous que vous pourrez oublier les Aristotéliens chantant *When you wore a tulip* ? Ne vous leurrez pas. Vous ne l'oublierez pas. Et c'est ça le petit quelque chose qui fait que ce sera un grand succès, ce quelque chose sans lequel il n'y a pas de réussite possible sur le marché aujourd'hui. L'identité. Cette musique a son identité. Quand les Aristotéliens chantent *When you wore a tulip*, vous savez tout de suite ce que c'est ; vous ne pouvez le confondre avec quoi que ce soit d'autre. Oui c'est mauvais ; tellement mauvais que ça devient une performance qui rivalise, disons, avec Al Jolson, Johnny Ray ou n'importe quel autre parmi les grands. Comme les Andrew Sisters.

— Je comprends, dit Al.

— Vraiment ? demanda Knight. Vous utilisez le terme « mauvais ». Vous qualifiez de mauvais quelque chose qui va

s'infiltrer partout dans le cœur des Américains et devenir partie intégrante de leur vie. Est-ce là l'idée que vous vous faites de « mauvais » ? Quelque chose qui va apporter un moment de bonheur et de réconfort au milieu des soucis et des craintes de l'ère de la bombe atomique qui est la nôtre ? C'est une curieuse idée de ce qui est « mauvais », Al. Qu'est-ce qui est « bon » pour vous ? Quelque chose qui ajoute à nos craintes ? Quelque chose qui rendrait nos existences un peu plus difficiles à supporter ?

Il y eut un silence.

— Ces garçons, dit Knight, les Aristotéliens – je les connais personnellement ; ce sont tous de bons amis à moi – ont eu un plaisir fou à faire ce disque. Ce ne sont pas des intellectuels ; ils n'ont pas été à l'école. Ils n'ont pas lu Kant dans le texte. Ce sont de braves gars, simples, agréables, qui aiment se retrouver le soir pour chanter. Et nous, nous désirons que leur plaisir soit largement connu et partagé en éditant leurs arrangements. C'est notre métier. C'est notre mission. C'est la vôtre si vous vous sentez capable de vous joindre à nous. Nous n'essayons pas de changer le monde. Nous ne sommes pas des éducateurs ou des réformateurs. Nous fournissons du bonheur, pas de l'instruction. Est-ce que c'est mauvais ?

— Non, dit Al, c'est bon.

— Évidemment que c'est bon, dit Knight. Ce que ces garçons ont produit c'est bon, bon pour les gens. C'est la seule chose qui compte pour nous. Quand des musiciens professionnels les entendent, ils sont retournés. Il faut voir leur expression. Ils se rendent compte qu'ils écoutent des sons qui avaient disparu depuis des siècles. Des sons qu'ils pensaient ne jamais pouvoir entendre de leur vivant. Bon, revenons à ce que nous allons faire de vous, Al, ici à Teach. Nous allons vous envoyer dans ces petites villes que vous connaissez si bien et vous allez écouter les différents groupes barbershop jusqu'à ce que vous nous trouviez ceux qui comptent. À ce moment-là, vous entrez en contact avec notre correspondant, nous expédions une équipe avec un magnétophone Ampex et quelque chose qui ressemble à un contrat et nous les enregistrons sur bande.

— Vous croyez que j'ai la formation nécessaire ? dit Al.

— Pour quelque chose de nouveau, dit Knight, de vraiment nouveau, il n'y a pas de formation qui compte.

— Mais je ne suis pas musicien, dit Al. Pourquoi n'engagez-vous pas un musicien ?

— Ça n'a rien à voir avec le métier de musicien. Nous enregistrons des sons. Comme le bruit d'échappement d'une voiture de sport, ce qui fut, soit dit en passant, l'une de nos meilleures ventes. C'était les bruits d'une Siebring. Vous savez, il a été démontré que ce qui accélère le plus la croissance des haricots, c'est la diffusion en fond sonore d'un disque de bruits d'échappement de voiture.

— Et qu'est-ce qui vient ensuite ?

— La musique symphonique, dit Knight. Très bon pour la croissance des haricots également.

— Je pense que vous avez fait le mauvais choix, dit Al. Tout ce que je connais, c'est le commerce des voitures d'occasion.

— Le travail est payé cinq cent cinquante dollars par mois, dit Knight, plus l'essence et l'huile pour la voiture, bien sûr. Au bout de trois mois, si tout marche normalement, le salaire de base passera à six cents, et six mois après à six cent cinquante. Vous en voulez ou pas ? Si c'est non, j'ai un travail fou.

Knight retourna s'asseoir derrière son bureau et reprit ses papiers qu'il recommença à étudier.

— J'accepte, dit Al.

C'était un travail plus intéressant que ce qu'il avait escompté. Et aussi un meilleur salaire. Et ce n'était pas un boulot de vendeur après tout. Alors, il réalisa qu'il avait été feinté. Ils lui avaient joué, une fois de plus, un tour classique de vendeur de voitures ; ils lui avaient fait craindre un poste pire qu'il n'était, si bien que, quand ils lui avaient fait une proposition concrète, il avait été si agréablement surpris qu'il avait accepté leur offre.

Et ce n'était pas tout. Pourquoi l'avaient-ils engagé ? Pourquoi le voulaient-ils, lui ? Parce qu'il était originaire de Saint Helena. C'était ça la raison. Il n'avait rien d'autre à offrir qui puisse les intéresser, ni qualification, ni expérience ; uniquement ses origines rurales.

— Et supposons que je vous aie menti, dit-il brusquement. Supposons que je ne sois pas né à Saint Helena, mais à Chicago.

— Nous avons vérifié, dit Knight.

— Alors c'est la seule chose qui vous intéresse en moi ? dit Al.
Il n'y a donc rien d'autre ?

Ça lui semblait soudain terriblement important.

— Vous connaissez ces petites villes, dit Knight. Point Reyes, Tracy, Los Gatos, Soledad. C'est votre milieu naturel (il parcourait ses papiers). Et vous connaissez les routes secondaires. Vous ne risquez pas de vous perdre. Ces routes de campagne sont meurtrières. Rien que des gravillons et des nids-de-poules. Vous avez grandi sur ce genre de routes. (Il fixa Al de son regard pénétrant.) Pourchasser ces groupes d'amateurs dans ces petites villes représente beaucoup d'heures de conduite. Des jours entiers au volant (se replongeant dans ses papiers, il ajouta, à moitié pour lui-même :) et si votre voiture a des ennuis ou tombe en panne, vous pourrez réparer vous-même. Vous savez comment faire.

— Quand dois-je commencer ? demanda Al au bout d'un moment.

— Lundi, murmura Knight. Nous vous verrons à ce moment-là. Pointez-vous à neuf heures du matin. Demandez Bob Ross. Il sera le responsable de l'opération. Ross est le gendre de Harman. C'est le grand projet de Harman, celui auquel il apporte son total soutien.

— Je croyais que c'était la collection de la musique de la Renaissance qui lui tenait à cœur, dit Al.

— Le label Antiqua ? Le public n'est pas mûr. Peut-être l'année prochaine.

Il était évident que Knight en avait terminé avec lui. Il s'était replongé dans ses papiers. Il n'y avait plus qu'à prendre congé. Al referma la porte du bureau derrière lui.

Bien qu'il semblât catastrophique à Al qu'un travail lui eût été donné parce qu'il était né à Saint Helena, sa femme adopta une attitude différente. Elle estimait que c'était un coup de chance.

— Imagine que tu ne sois pas né à Saint Helena, dit Julie quand il en parla avec elle ce soir-là, tu n'aurais pas eu ce

boulot. Ou imagine qu'ils n'aient pas le projet d'enregistrer de la musique dans les petites villes... (Elle continuait à parler avec délectation, la situation lui plaisait particulièrement parce qu'elle allait sans doute leur permettre de quitter la région de la Baie.) On pourrait peut-être s'installer près de Sonoma, dit-elle, j'ai toujours eu envie d'habiter là-haut. Ou dans les environs de la Russian River. J'aime les bords de l'eau.

— Ils m'ont humilié, dit Al.

— Non, c'est l'idée que tu t'en fais. Tu prêtes toujours aux autres tes propres mobiles. Sous prétexte que tu travailles dans les voitures d'occasion, tu juges les autres en fonction des combines en usage dans ton métier. Ils avaient simplement un travail pour toi, et comme le projet n'a pas abouti ils ont eu la gentillesse de piocher dans tes antécédents et d'y trouver une autre aptitude qui puisse leur être utile. Je trouve que c'est de bon augure. Ils ont l'air de gens intelligents et pleins de ressources. J'ai très envie de connaître Mr Harman.

— Peut-être que je vais décrocher le gros lot à Arroyo Del Seco, dit Al. (C'était la plus petite bourgade à laquelle il pouvait penser sur le coup.)

— Et tu travailleras directement avec le gendre du patron, dit Julie. Cela veut dire que tu vas pouvoir grimper rapidement jusqu'au sommet de l'échelle. La route a tout l'air d'être tracée devant toi.

— En le tuant ? demanda-t-il. Et en prenant sa place ?

Ça résonnait comme un passage de *Macbeth*.

— En te rendant tout de suite indispensable, dit Julie. C'est la clé de la réussite. J'ai lu ça dans un article d'un magazine féminin ; attends, une minute, je vais le chercher.

Elle commença à fouiller dans tout l'appartement.

« Il n'y a pas de réussite possible, pensait Al Miller, dans un boulot qui exige d'un homme qu'il fouille une petite ville après l'autre, à la recherche des pires groupes vocaux qui soient à la surface du globe. Et, lorsque les plus mauvais groupes auront été dénichés, ils seront enregistrés avec les pires techniques de sonorisation moderne. » Al se voyait poussant ses recherches toujours plus loin, dans des zones toujours plus étendues, jusqu'en dehors de la Californie. Sa recherche des pires groupes

vocaux s'étendrait jusque dans l'Oregon, puis dans l'Idaho, et finalement jusque dans le Wyoming, le Nouveau-Mexique, le Nebraska et le Mississippi pour finir par s'étendre à l'ensemble des États-Unis. À la longue, il arriverait bien à découvrir, dans une apothéose finale, le pire des pires ; il serait responsable de l'exhumation d'un groupe de chanteurs si mauvais qu'on ne pourrait jamais en trouver un pire encore, même en cherchant pendant des siècles. Alors, il pourrait se retirer. Il aurait rempli son contrat vis-à-vis de son pays et de l'humanité.

— Pauvre Docteur Mudd, dit-il à voix haute.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Julie, suspendant ses recherches.

— Je parle du chien de Tootie Dolittle, dit Al. Il a loupé son affaire. Ce qu'il fait est inaudible. On ne peut pas l'enregistrer.

« Ni avec les anciennes techniques sonores, ni avec les nouvelles, pensa-t-il. Un chien lanceur de ballons ne pouvait pas faire partie intégrante du mode de vie américain parce qu'il ne pouvait pas faire ça en haute-fidélité. « Si Docteur Mudd pouvait fredonner des negro spirituals tout en rattrapant le ballon, pensa Al, il aurait sa chance. Mais c'est demander l'impossible. Parce que même pour l'industrie électronique, il doit y avoir des limites.

« Et pauvre Tootie Dolittle, pensa-t-il, qui s' imagine que la clé du succès consiste à posséder un capital de charme. Pas étonnant que Tootie ait manqué le coche. Ces temps-là étaient révolus. L'exotisme, l'originalité étaient passés de mode. Maintenant, on revenait aux sources. Il n'y en avait plus que pour le traditionnel. Le succès était pour les trios de collégiennes rondelettes, souriantes, qui portaient leur première robe longue, et se dandinaient d'avant en arrière en chantant *Down by the old Mill Stream*. L'erreur de Tootie avait été de ne pas naître à Saint Helena ou à Montpellier dans l'Idaho, ou dans un trou du même genre. Il avait été voué à l'échec dès le départ.

« Quant à moi, pensa Al, j'ai failli rater mon coup. Mais maintenant on m'a montré le chemin. »

Le lundi matin, Al se présenta au bureau de Harman & Cie. Une hôtesse l'envoya au deuxième étage où il se retrouva face à deux individus. L'un d'eux était l'ingénieur du son, et l'autre le gendre de Harman, Bob Ross. Devant eux, un magnétophone Ampex, batterie chargée, avec bande sur bobine alu de quinze centimètres, des micros, des amplis de contrôle et des haut-parleurs portables.

Ross portait un complet en lainage marron, une cravate étroite et de grosses lunettes. Il accueillit Al d'une voix de basse digne d'un présentateur de télévision, qui frappa Al tant elle contrastait avec le visage joufflu, presque enfantin. Bien sûr, il était habillé de façon soignée, mais il était si mal proportionné que Al trouva qu'il avait l'air d'un adolescent grandi trop vite. Il avait avec ça des manières de gamin savant et trop sérieux.

— Vous êtes le chauffeur ? demanda Ross.

— Je suppose, dit Al. Je viens juste d'être embauché.

— Milton ? dit Ross.

— Non, Miller.

— Vous savez conduire un camion à quatre vitesses ?

— Bien sûr, dit Al.

— Allons-y, dit Ross. Chargeons les appareils dans le camion et filons ; il n'y a aucune raison de traîner ici.

Al commença à rassembler le matériel ; l'ingénieur du son en fit autant tandis que Ross examinait une liasse de papiers. L'ingénieur ouvrant la marche, ils descendirent jusqu'au parking où était garé un GMC d'une tonne et demie, vieux de plusieurs années.

— Où allons-nous ? demanda Ross à Al, quand tout le matériel fut chargé dans le camion.

— Fort Bragg, dit Al sans hésitation.

— C'est là que nous trouverons ce que nous cherchons ? demanda Ross.

— Absolument, dit Al.

Il avait choisi cette ville au hasard. Il n'y était jamais allé. Il faudrait toute la journée pour l'aller et le retour, et il envisageait le voyage avec plaisir.

— On ne pourrait pas commencer plus près d'ici ? demanda Ross. Il y a des tas de villes entre ici et Fort Bragg.

- Elles ont déjà été prospectées, dit Al.
- Merde, dit l'ingénieur du son. Si on doit se taper la route jusque-là, on ne pourra pas être de retour avant deux jours.
- Soyons réalistes, dit Al. Nous devons sortir de la zone de réception de la télévision. La télévision a bousillé les traditions naturelles du folklore à cent cinquante kilomètres à la ronde.
- Vous avez l'air bien sûr de vous, dit Ross.
- Ça fait longtemps que je travaille là-dedans, dit Al.
- Si on va aussi loin, je ferais mieux d'appeler ma femme, dit l'ingénieur du son.

Il s'excusa et partit téléphoner. Sortant une blague à tabac en plastique et une pipe, Ross dit à Al, en allumant cette dernière :

— Franchement, quitter la zone urbaine de la Baie, ça ne m'emballa pas. Jusqu'à maintenant, nous avons fait la plupart de nos enregistrements dans des clubs de San Francisco. La plupart des chanteurs de folk sont tout disposés à se déplacer et nous obtenons de nombreuses personnalités de pop et de jazz dans des endroits comme Fack's Number Two, le Blackhawk et le Hungry I.

— D'accord, dit Al. Attendez au Fack's Number Two et vous verrez combien de temps ça prendra pour qu'un vrai quatuor d'authentiques chanteurs barbershop se présente. Un qui ne soit pas encore sous contrat.

Ils furent bien vite sur la route, Al au volant du camion. Bob Ross tirait sur sa pipe et lisait un journal professionnel. L'ingénieur du son s'appuya de son côté contre la portière de la cabine et s'endormit rapidement.

— J'admire votre courage, dit Ross en levant les yeux de son magazine. Lorsque vous parlez, vous défendez bien haut votre point de vue.

— Merci, dit Al.

— Nous allons bien nous entendre, dit Ross. Je crois néanmoins que nous allons nous arrêter un instant chez mon beau-père pour voir ce qu'il en pense, avant d'aller aussi loin.

Il indiqua le chemin à Al dans les collines de Piedmont, le long de rues plantées de grands arbres et de vastes jardins en terrasses bordés de murs de pierres recouverts de lierre. Bientôt

ils s'arrêtèrent devant une maison construite bien en retrait de la rue, derrière une rangée de peupliers.

— On y va tous les deux, dit Ross en se faufilant devant l'ingénieur du son endormi et en sautant de la cabine sur le trottoir. Il a pris un jour de congé. Une crise de rhume des foins.

Tous deux longèrent un chemin dallé entre des massifs de vieux rosiers et de glaïeuls. Ross suivit le chemin qui contournait le pignon de la maison jusqu'au patio sur l'arrière. Ils trouvèrent Chris Harman allongé sur un drap en tissu éponge, en slip de bains, écoutant une petite radio portative à modulation de fréquence et prenant un bain de soleil. Il avait à côté de lui un grand verre de thé glacé et une pile de *US News and World Reports*. Il tourna la tête à leur approche.

— Bonjour, dit-il avec cordialité.

— Nous ne vous dérangeons qu'une minute, dit Ross.

— Vous ne me dérangez pas du tout, dit Harman, en appuyant son menton sur son bras replié pour pouvoir les regarder.

— Nous allons jusqu'à Fort Bragg pour tâcher de découvrir des groupes de barbershop qui ne soient pas encore sous contrat, dit Ross.

Harman réagit aussitôt :

— Oh non !

— Pourquoi pas ? demanda Al.

— Ce n'est pas du tout le secteur. Fort Bragg est trop près de l'eau. Il fait toujours froid et brumeux le long de la côte. C'est un pays d'exploitation forestière. Vous trouverez des groupes barbershop dans les régions agricoles. La Sacramento Valley ou la Sonoma Valley. Là où c'est plat et où il fait chaud et sec. Je vais vous expliquer (il s'installa en position assise). Ce n'est pas pour le plaisir de vous contredire, Miller, mais allez dans le Sonoma County et prospectez autour de Petaluma.

— Vous connaissez bien Petaluma ? demanda Al.

— Et comment ! dit Harman en souriant. J'y vais tout le temps. C'est la capitale mondiale des poulets et des œufs.

— Nous allons y aller, dit Ross. Il y a tout au plus deux heures de trajet.

— Et rappelez-vous, dit Harman avec son sourire distingué et affable, il y a d'autres villes à côté : Sébastopol, Santa Rosa, Novato. C'est une région de fermes cossues, le climat y est très chaud. Un pays très ennuyeux. Parfait pour le barbershop.

Il se mit debout et passa un peignoir bleu et blanc qu'il ferma avec une ceinture en cordelière.

— Miller, vous aurez bien d'autres occasions de mettre votre jugement à l'épreuve dans l'avenir, dit-il. Désolé de vous donner des directives, mais comme Ross le sait bien, j'ai du flair pour ce genre de choses.

— J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, dit Ross.

— Je suis toujours heureux d'apprendre quelque chose, dit Al. Je pense que je ne suis pas mauvais dans ce domaine, mais je peux encore apprendre. On n'a jamais fini de s'instruire à l'école de la vie.

— Et si on prenait un verre ? dit Harman. Avant de vous lancer dans cette longue et chaude expédition.

— Ça serait formidable, dit Ross.

— Merci, dit Al, avec grand plaisir.

— Alors excusez-moi une minute, dit Harman.

Il rentra dans la maison par une porte-fenêtre, laissant les deux hommes seuls dans le patio. La radio continuait de diffuser de la musique.

— Vous allez apprendre un tas de choses, enchaîna Ross, en travaillant dans le groupe Harman. Chris est vraiment une personnalité étonnante, un homme hors du commun. Vous pensez probablement, par exemple, qu'il s'occupe surtout de son affaire de disques. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Avant tout, c'est un investisseur.

— Je vois, dit Al.

— Il pèse environ deux millions de dollars, dit Ross, en tenant compte de l'ensemble de ses occupations. Tout d'abord, il est l'un des principaux actionnaires d'A.D.A. à Oakland. Il supporte financièrement toutes sortes d'œuvres de bienfaisance depuis des années. C'est un homme charmant, instruit, qui possède une grande culture. Je sais qu'il a lu Platon dans le texte. Il a, entre autres, une passion pour les timbres. Il possède

une des plus belles collections de timbres anglais anciens de toute la côte Ouest.

— Ça alors, dit Al.

— Il vous recevra souvent chez lui maintenant que vous faites partie du groupe, dit Ross. Il reçoit tout le monde. Il n'y a pas la moindre trace de snobisme chez lui ; il ne soupçonne même pas ce que ce mot signifie. Quand il entre dans une boutique pour acheter quelque chose, le journal par exemple, il est aussi aimable et courtois avec le vendeur – Ross s'animait – qu'il le serait avec quelqu'un de sa famille ou de ses amis. Il ne fait aucune distinction. Pour lui un homme est un homme, et je n'exagère pas.

— Incroyable, dit Al.

— C'est à ça qu'on reconnaît un véritable aristocrate, dit Ross.

— C'est bien ce que je pense, dit Al.

— Même ceux qui ne peuvent pas le sentir lui reconnaissent ce mérite, dit Ross.

— Il y a des gens qui ne l'aiment pas ? demanda Al. Comment est-ce possible ?

— Il y a des tas de gens qui le détestent, dit Ross. Vous ne pouvez pas imaginer. Il a un nombre considérable d'ennemis qui voudraient le voir plus bas que terre et qui n'hésitent pas à répandre des calomnies sur son compte. Pas en sa présence en général. Ils n'oseraient pas le faire.

— Pourquoi ? demanda Al.

— J'ai longtemps cherché à comprendre. C'est à cause de sa chance. On pourrait lui pardonner son savoir-vivre, son éducation, son talent pour les affaires, ses dons intellectuels. Mais pas sa chance. On pourrait même lui pardonner sa richesse. Mais la chance...

Ross s'agitait ; du tabac s'échappa de sa pipe. Un fragment enflammé tomba sur le sol et, pour le ramasser, il humecta soigneusement le bout de ses doigts.

— Peut-être pensent-ils qu'ils devraient avoir de la chance eux aussi, dit Al.

— C'est vrai, dit Ross. Il faudrait que la chance soit également répartie dans le monde civilisé. Mais alors, si c'était

le cas, il n'y aurait plus rien qui puisse s'appeler la chance. Personne ne saurait plus ce que ce mot signifie. Je veux dire, réfléchissons un peu : qu'est-ce que c'est que la chance ?

— La chance, dit Al, c'est quand les choses tournent bien pour vous.

— La chance, dit Ross, c'est être capable de se servir du hasard. Ça veut dire que, si quelque chose va mal, vous pouvez tourner la situation à votre avantage. Ça ne veut pas dire, voyez-vous, d'avoir un beau jeu. Ça ne veut pas dire tirer trois as et deux rois à chaque coup. (Se tournant pour faire face à Al il ajouta :) Ça veut dire que si vous tirez un jeu nul, vous pouvez encore gagner parce que, par un moyen qui échappe aux autres, vous pouvez transformer ce jeu de rien en un jeu gagnant. Vous me suivez ?

— Oui, dit Al. Et c'est une idée nouvelle et réellement séduisante.

— Alors, vous allez peut-être pouvoir m'expliquer ça, dit Ross. Ça fait maintenant six ans que j'observe Harman et franchement je n'y comprends toujours rien. Un exemple : il investit dans un atelier de réparations de montres ; le lendemain, on invente une machine automatique à réparer les montres, et un type en installe une juste sur le trottoir d'en face. Vous n'avez qu'à laisser tomber votre montre détériorée dedans, et cinq minutes après, elle ressort, réparée. Pour, mettons, soixante-quinze cents. N'importe qui d'autre se retirerait du coup.

— Absolument, dit Al.

— Mais pas Chris.

— Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Il a peut-être assez d'argent pour passer ça en profits et pertes.

— Non, il tourne ça à son profit d'une façon ou d'une autre. Il en tire bénéfice. De toute façon, à long terme, il y gagne. Cette machine sur le trottoir d'en face, qui répare les montres en cinq minutes, cette machine lui permettra effectivement de gagner plus à long terme que si elle n'avait pas été installée ou que si elle n'avait jamais existé.

— C'est étonnant, dit Al.

— Je l'ai vu entrer dans le bureau de quelqu'un pour lui apporter un cadeau comme un disque ou une bouteille de whisky ; et parce qu'il lui arrive de se trouver là à cet instant précis, une affaire en or va s'offrir à lui.

S'il traverse la rue pour vous remettre en mains propres un cadeau de cent dollars, il va remarquer un écriteau « à louer » sur une maison voisine ; il la louera immédiatement et six mois après il aura fait un malheur quel que soit l'usage qu'il en fasse. Ça se trouvera être juste ce dont il avait besoin ou ce que le public attendait. Tenez, cette affaire de barbershop, c'était son idée, vous le savez.

— Oui, dit Al.

— Il ne se trompe jamais. S'il s'emballe pour le barbershop, vous pouvez parier que ça va être la nouvelle mode. Peut-être que ça devient une mode parce qu'il s'y engage. Je n'en sais rien. Et ce sens aigu qu'il a de la réalité s'étend dans une certaine mesure à tout le groupe. Je vous jure que ma propre chance a considérablement augmenté depuis que j'ai rencontré Chris Harman il y a huit ans. Ça porte bonheur de faire sa connaissance, ça oui ; vous pouvez dater le processus à partir d'aujourd'hui. Votre bonne fortune, Miller, a déjà commencé. Ne le sentez-vous pas ?

— Comment ça ? dit Al.

— Je veux dire que votre vie a maintenant pris un sens. Maintenant, vous ne stagnez plus. Vous avez été remarqué.

La porte-fenêtre s'ouvrit et Chris réapparut, toujours revêtu de son peignoir bleu et blanc, portant un plateau sur lequel trônaient un shaker en argent et trois verres de martini embués de fraîcheur, avec une olive dans chacun d'eux.

— Et voilà, dit Chris.

XII

La première chose que fit Jim Fergesson lorsqu'il sortit de chez lui ce matin-là fut de se rendre à la Bank of America. Là il fit virer son argent, excepté dix dollars de son compte épargne sur son compte courant. En quittant la banque, il regarda la somme portée sur son relevé et lut avec satisfaction : quarante et un mille quatre cent soixante-quinze dollars.

Devait-il rentrer chez lui ? Il avait envie d'être habillé correctement. « Je vais peut-être m'arrêter et m'acheter une nouvelle cravate, se dit-il. Une de ces cravates étroites. » Aussi descendit-il San Pablo en voiture jusqu'à ce qu'il vît un magasin de vêtements. Il se gara, sortit du véhicule, en prenant soin de bouger lentement pour ne pas trop se fatiguer. Peu après, il était dans la boutique, en train d'examiner les cravates sur leurs présentoirs, à côté des vestes.

Un jeune Chinois rondouillard en manches de chemise vint vers lui en souriant.

— Bonjour, dit-il à Fergesson.

Il portait une jolie cravate grise avec des points rouges.

En fouillant dans le tas de cravates, le vieux en découvrit une exactement pareille. Elle coûtait quatre dollars cinquante, ce qui lui sembla très cher pour une cravate.

— Celle-ci est très jolie, dit le Chinois. Elles sont faites à la main par un artisan du côté de Sausalito. Il en a l'exclusivité.

Fergesson acheta plusieurs cravates et quitta le magasin, tout content. Mais il n'avait toujours aucune envie de rentrer chez lui. Lydia y était, et il se sentait nerveux à l'idée de tomber sur elle. Assis dans la voiture, il déballa ses cravates ; en se regardant dans le rétroviseur, il commença à en nouer une autour du col de sa chemise. Pendant qu'il s'y employait (il portait une cravate si rarement que ses doigts n'avaient pas l'habitude et qu'il n'arrivait pas à équilibrer la longueur des

pans), il s'aperçut que le Chinois était sorti de sa boutique sur le trottoir et l'observait avec sympathie. Aussi descendit-il de sa voiture et laissa-t-il le Chinois lui faire son nœud de cravate. Il y réussit parfaitement, avec habileté et gentillesse.

— Je vous remercie, dit Fergesson un peu confus mais en même temps reconnaissant. J'ai un important rendez-vous d'affaires.

Il consulta sa montre de gousset pour montrer combien il était pressé.

Le Chinois sourit, le regarda monter dans sa voiture et démarrer. « Il me souhaite bonne chance, pensa Fergesson en se faufilant dans la circulation. C'est bon signe. »

Il se sentait mieux qu'il ne s'était senti depuis des mois. « C'est l'occasion ou jamais », se dit-il.

Il avait acheté pour plus de vingt-cinq dollars de cravates, réalisa-t-il. Eh ben, dis donc ! C'était quelque chose ; ça prouvait quelque chose. « Ces Chinois, pensait-il, ils ont la manière. C'est la façon dont ils traitent ces petites affaires qui paie. Ils donnent un petit quelque chose en plus, et gratuitement ; ça, les Blancs ne le font pas. Je n'hésiterai pas à y retourner pour acheter tous mes vêtements. Je sais que j'y serai très bien traité. »

Il nota l'adresse du magasin. « Comme ça je pourrai le retrouver. Je parie que ce Chinois a gagné beaucoup d'argent, pensa-t-il en virant à gauche au carrefour.

« C'est vraiment un beau jour, » se dit-il en jetant un œil au ciel et au soleil. Il baissa la vitre et respira l'air. « Pourvu que ce foutu brouillard ne nous retombe pas dessus. Ça bousille vraiment les gens ; ça provoque autant de cancers du poumon que les cigarettes.

« Cette sensation de bien-être ne va pas pouvoir durer toute la journée », se dit-il. Déjà il se sentait fatigué ; pour lui c'était dur de conduire, de faire attention aux autres voitures, de s'arrêter et de repartir. « C'est ça qui provoque le brouillard, pensa-t-il. Les gaz d'échappement des voitures, tous ces autobus et tous ces camions ; trop de gens allant et venant dans Oakland, qui est surpeuplé. »

Maintenant il sentait le poids d'une énorme fatigue l'envahir. C'était comme quand il avait été terrassé après la grippe

asiatique ; il avait traîné ça pendant une semaine avant de comprendre qu'il était malade, car il ne s'était pas senti vraiment plus mal fichu que d'habitude. Cela avait augmenté sa fatigue, augmenté son irritabilité, rendant plus accablant son pessimisme, son sentiment d'échec. Il s'en était pris à tout le monde et avait été incapable de faire son travail. Il avait tenu le coup, et puis un matin, au petit déjeuner, il avait été trop fatigué pour se lever de table. Et Lydia l'avait gardé à la maison.

« Je me sens pareil », pensa-t-il, en ralentissant. Lourdeur généralisée, spécialement dans les bras ; ses mains affalées sur le volant, comme dans des gants de ciment. La tête lui tournait. Même ses muscles oculaires semblaient atteints ; sa vision du trafic devant lui était déformée. Les objets surgissaient et disparaissaient. « Mon Bon Dieu d'œil gauche qui fout le camp de son côté, se dit-il. Je louche. Les muscles doivent être épuisés.

« Bon, pensa-t-il, ce dont j'ai besoin c'est de vitamines B1. C'est la vitamine qu'il faut pour redonner du nerf. » Gardant sa vitesse, il continua jusqu'à ce qu'il puisse faire demi-tour sur San Pablo ; il tourna à gauche à un feu rouge et regagna le couloir extérieur. « C'est ça qui m'avait fait du bien l'autre fois, se disait-il. Ça et un ou deux bons bains de vapeur ». Mais cette fois, il ne pouvait pas prendre un bain de vapeur à cause de son bandage.

Il ne devait pas se baigner ; le docteur l'avait prévenu. La vitamine devrait suffire.

Il y avait une zone de stationnement devant le drive-in et il s'y gara. Il descendit et suivit prudemment le trottoir jusqu'à la boutique de diététique. Il avait l'impression que ses pieds s'enfonçaient dans le trottoir comme si celui-ci avait été de la vase. Enfoncé de quinze bons centimètres, se dit-il en levant le pied droit pour l'enfoncer à nouveau puis sortir le gauche ; le gauche, le droit, le gauche et ainsi de suite jusqu'à la porte moustiquaire du magasin de diététique. Planté là, il se reposa un moment, grimaçant de colère, puis poussa la porte de la main.

— Bonjour, Jim, dit Betty.

Il se laissa choir en grommelant sur le premier tabouret qui se présenta. Il croisa les bras sur le comptoir et y appuya son front un instant ; il avait fait cela, il y a des années, à l'école ; il sentait son front appuyé sur ses avant-bras. « Comme à la maternelle, pensa-t-il. La sieste de l'après-midi. » Il fit signe à Betty qui s'approchait.

— S'il vous plaît, dit-il, vous pouvez me redonner un flacon de vitamines. Vous savez, ces vitamines qui remontent.

— C'était pour quoi les pilules ? murmura Betty. Qu'est-ce que vous aviez ?

Elle se dirigea vers l'étagère.

— Les grosses rouges ?

Il vit le flacon qu'il voulait, le lui montra du doigt ; elle le descendit.

— Je me souviens, dit-elle, c'est le B-Complex. Niacinamide et Panthenol. Elles sont excellentes, Jim. Il y a un peu de foie dedans ; on les emploie dans des cas d'anémie. Mais elles ne contiennent pas de vitamines B-12 ; c'est le seul inconvénient — elle prit un autre flacon —, celles-là contiennent des B-12, mais c'est un peu plus cher. Les deux sortes sont antianémiques.

Elle le regardait, tenant les deux flacons.

— Je veux celles qui donnent du tonus, dit-il. Les B1.

Il avança la main vers le flacon qu'il connaissait bien, et elle le lui tendit.

— Pouvez-vous me donner un peu d'eau ?

— Bien sûr, dit-elle en allant remplir un verre.

Il avala deux pilules sur place au comptoir et, prenant le flacon, quitta la boutique.

— Je mettrai ça sur votre note, dit Betty en le suivant. J'espère que ça aura de l'effet, Jim. Vous avez vraiment l'air très fatigué aujourd'hui. Vous savez, vous pourriez prendre de la vitamine sous forme d'élixir ; vous pourriez trouver ça plus pratique.

Elle sortit sur le trottoir avec lui.

— D'accord, dit-il, en regagnant sa voiture et en y montant.

À peine assis, il se sentit mieux. Un peu de son oppression l'avait quitté.

« Ce satané brouillard, pensa-t-il en démarrant. Ça devient vraiment difficile de respirer de nos jours. » Il vit que le brouillard avait commencé à voiler les couleurs des immeubles. San Pablo était maintenant visible sur une moindre distance. Elle était traversée par le brouillard et il ne pouvait plus distinguer les bas quartiers d'Oakland comme il pouvait le faire quelques instants auparavant. « Mais quelle importance ? » se demandait-il en reprenant sa place dans la circulation. Il avait déjà vu le panorama d'Oakland.

En tout cas sur les collines d'Oakland il y aurait moins de brouillard. « C'est pour ça que nous vivons là-haut », se dit-il en conduisant le long d'une grande rue allant vers l'est. Il ne connaissait pas la rue mais il suivait une ligne de bus qui devait sûrement couper Broadway. « Je tournerai ensuite à gauche et ça me mènera jusqu'à Piedmont. Après je ne devrais plus avoir de difficultés. » Il avait raison, la rue finit par couper Broadway. Et maintenant, alors qu'il se dirigeait vers le croisement avec McArthur, il remarqua que le brouillard était resté derrière. « Ils ne le laisseraient pas monter jusqu'ici, se dit-il avec plaisir. Il y a probablement un règlement local contre le brouillard. »

Cette idée le fit rire ; une fois de plus, il se sentait mieux. Les vitamines l'avaient déjà soulagé. L'air plus pur lui avait rendu sa capacité respiratoire et les vitamines ses forces. Il tapota la poche de sa veste où se trouvaient son relevé de compte et son chéquier. « Haut les cœurs, se dit-il. Tout ça se présente bien ! »

Au croisement McArthur, il tourna à droite, puis à gauche et s'engagea dans une longue rue résidentielle, plantée d'arbres. Maintenant il n'y avait presque plus de circulation. Le bruit s'évanouissait derrière lui et il ralentit pour profiter du calme qui régnait alentour. Des amas de feuilles dans les caniveaux attendaient d'être brûlés. Un camion de laitier était à l'arrêt ; un jardinier au travail, vêtu d'un sweat-shirt et d'un vieux jean, taillait la haie d'une pelouse. Fergesson monta la côte en seconde, dépassant des maisons plus grandes, des grilles en fer forgé, des lierres... Il cherchait la maison. C'était bien la rue, non ?

Il tendit le cou pour voir derrière lui. Le haut mur de pierres, la rangée de peupliers... les avaient-ils dépassés ?

Il découvrit la plaque de la rue. Ça n'était pas la bonne ; il n'était pas encore arrivé. Reprenant de la vitesse, il tourna à droite.

« Il fait chaud », pensa-t-il. Le soleil se déversait sur lui, sur le trottoir. La cravate aussi lui tenait chaud ; son cou était moite à l'intérieur du col de chemise trop serré. Il y passa son pouce gauche pour le détendre un peu. Et le chauffage de la voiture ! Il était en route. Il se baissa pour l'arrêter... Un choc violent le projeta en avant contre le volant. Sa tête cogna, et ses mains, projetées en avant, heurtèrent le pare-brise. Il rebondit en arrière et resta recroquevillé, la bouche ouverte. La voiture s'était arrêtée. Moteur stoppé.

En face de lui, une grosse et puissante Chrysler blanche avait calé, son aile avant accrochée dans la sienne. Et, sorti de la Chrysler, le conducteur s'approchait rapidement en brandissant le poing et hurlait sans qu'aucun son ne sortît de sa bouche. Le vieux se rendit compte que c'était une femme. Une femme mince, vêtue d'un long manteau marron, furieuse, effrayée, qui se précipitait sur lui.

— Vous voyez ce que vous avez fait ?

Agité de tremblements, son visage apparut à la portière à quelques centimètres du sien. Il baissa sa vitre.

— Regardez ce que vous avez fait ! Mon Dieu, qu'est-ce que mon mari va dire ? (Elle se recula, et se pencha pour voir son aile.) Oh mon Dieu, regardez-moi ça !

Maladroitement il parvint à sortir de sa voiture. D'autres voitures s'étaient arrêtées. La rue, maintenant, était embouteillée. Sa voiture et celle de la femme la bloquaient complètement à cause de la file ininterrompue des véhicules en stationnement de chaque côté.

— Regardez-moi ça ! — elle tremblait de tous ses membres — Et moi qui dois passer le prendre à une heure et demie. Vous êtes dans votre tort ! Vous rouliez au milieu de la rue. Vous ne m'avez même pas vue. M'avez-vous entendue klaxonner ? Vous ne regardiez pas devant vous, vous regardiez par terre. Vous ne regardiez d'ailleurs pas du tout. Vous ne faisiez attention à rien.

— Non, dit-il.

— Enfin, ne restez pas planté là, dit-elle en le dévisageant. Faites quelque chose ! Décrochez-les !

Elle s'écarta et retourna dans sa voiture. Puis elle en ressortit aussitôt. Il n'arrivait pas à la suivre ; elle était déjà revenue à côté de lui.

— Est-ce que vous allez vous décider à faire enfin quelque chose ? Ou allez-vous simplement rester planté là ?

Il s'accroupit et contempla les deux ailes sans bien les voir. Il avait la tête vide ; il n'avait aucun plan, ni aucune idée de ce qu'il fallait faire.

— Vous êtes à tuer, dit la femme derrière lui. Vous ne savez donc pas conduire ? Dans dix minutes je dois être à l'hôtel Claremont. Maintenant, je n'y serai jamais. Pouvez-vous appeler une dépanneuse ? Donnez-moi le numéro de votre permis de conduire.

Elle retourna en courant dans la Chrysler chercher de quoi écrire. Fergesson tripotait les pare-chocs. Il aurait fallu soulever l'une des voitures avec un cric.

— Êtes-vous assuré ? demanda la femme, en revenant. Probablement pas. Ces types-là ne le sont jamais. Je vais aller téléphoner de cette maison pour appeler un taxi. J'ai votre numéro de permis de conduire maintenant.

Elle partit ; il la vit remonter l'allée en courant jusqu'au porche de la maison et sonner. Au bout d'un moment, son attention se reporta sur les deux pare-chocs.

— Vous voulez un coup de main ? demanda un homme derrière lui.

— Non, répondit Fergesson. Merci.

— Voulez-vous que j'appelle une dépanneuse ?

— Non, dit-il.

Du coffre de sa voiture, il sortit le cric. Puis il ouvrit le coffre de la Chrysler et en sortit un autre, plus grand. À l'aide des deux, il souleva l'avant de la Chrysler. Les ailes étaient toujours emmêlées. S'agenouillant, il dégonfla les pneus avant de sa Pontiac. Avec un soupir, la Pontiac s'affaissa doucement. Le vieux se saisit de l'aile verte et cabossée de sa voiture et tira. Enfin, le métal céda et les deux véhicules se séparèrent.

Il remit les crics en place dans les voitures et remonta l'allée de la maison dans laquelle la femme était entrée. La porte d'entrée était ouverte et il pouvait la voir au téléphone dans le vestibule. La propriétaire de la maison apparut.

— Prévenez-la qu'elle peut repartir, dit le vieux d'une voix haletante.

Faisant demi-tour, il redescendit l'allée et s'éloigna de la maison.

La conductrice réapparut, toujours pâle et tremblante.

— Merci beaucoup, dit-elle d'une voix glaciale.

— J'ai réussi à les séparer – il fouilla dans son portefeuille, ses doigts étaient si raides qu'ils semblaient sur le point de se casser –, voici ma carte professionnelle.

Elle la lui prit brusquement des mains et se précipita dans sa Chrysler. Le moteur démarra et elle partit en zigzaguant, disparaissant dans un tournant.

Les autres voitures qui s'étaient arrêtées commençaient à repartir. Cependant, l'homme qui avait déjà proposé son aide restait là. Sa petite voiture étrangère était garée sur un bateau.

— Et votre voiture ? dit-il. Vous avez deux pneus à plat.

— Je vais me débrouiller, dit le vieux. Je tiens un garage. C'est la carte de mon garage que j'ai donnée à la dame.

— Je vois, dit l'homme. Eh bien, bonne chance – il regagna sa petite voiture étrangère, l'air un peu gêné –, au revoir.

Tout seul, Fergesson poussa sa Pontiac à cheval sur le trottoir. Elle bloquait à présent deux bateaux mais, au moins, la circulation pouvait reprendre. « De toute façon maintenant, on peut passer, pensa-t-il. Ils ne se sont arrêtés que pour voir ce qui se passait. Les salopards ! Ils se foutent pas mal que j'attrape une contravention en la laissant où elle est ! » Mais il ne pouvait rien faire d'autre.

Il n'était plus loin de chez Harman ; aussi se mit-il à marcher sur le trottoir, sans même s'arrêter pour reprendre haleine. Des taches rouges passaient devant ses yeux et sa gorge le brûlait. En marchant, il respirait par la bouche avec de grands bruits d'aspiration qui inquiétèrent deux passants qui le croisèrent. Il leur sourit et poursuivit sa route. « Allez, plus qu'un pâté de maisons et tu y es », se disait-il. Déjà il croyait voir la maison et

pouvoir, à partir de cet endroit, marcher sur les pelouses ; il croyait pouvoir couper à travers et économiser du chemin.

« Ça y est, pensa-t-il, j'y suis. » Un camion était garé devant, un camion de chez Harman. Le nom de la société de disques était dessus. Ce qui lui confirma qu'il ne s'était pas trompé. Il touchait enfin au but. Du trottoir, à travers la pelouse, il grimpa en direction d'une roseraie ; il n'essaya même pas de trouver le sentier dallé. Il n'avait pas le temps. « Je dois y aller tout droit, se disait-il. J'ai cette importante affaire à régler avec eux ; je ne peux pas me permettre d'attendre. » Il grimpait à travers les arbres. Pas de temps à perdre dans un cas pareil. Il crispait les mains sur sa veste pour protéger son relevé de compte et son carnet de chèques.

En traversant la roseraie, il glissa à la renverse et se retrouva en position assise ; relevé aussitôt, les jambes flageolantes, il s'épousseta de la main. Sa veste était souillée. Il fit trois pas de plus et puis glissa à nouveau. Cette fois il culbuta ; ses pieds partirent de côté et d'autre et il bascula en avant, les mains en direction du sol pour amortir le choc. Il crapahuta quelques mètres, reprit son équilibre à l'aide de ses mains et atteignit le porche en ciment. Des particules de boue et d'engrais maculèrent le ciment. Frissonnant de douleur, il se frotta les mains l'une contre l'autre, debout sous le porche, devant la porte. Il s'essuya les pieds. Alors, après être resté immobile quelques instants et avoir récupéré son souffle, quand il sentit qu'il pouvait parler – car il allait falloir parler et il devait attendre de pouvoir le faire –, il s'avança et frappa à la porte. Quelqu'un bougea à l'intérieur.

« J'ai frappé trop tôt, se dit-il. Je ne vais pas pouvoir parler. » Il n'avait même pas encore récupéré une respiration normale, alors comment pourrait-il parler ? Il sentit la panique l'envahir. « C'est trop tôt », se dit-il. La personne approchait de la porte. « Ne venez pas encore, s'écria-t-il intérieurement. Si je ne frappe plus, vous ne viendrez pas, d'accord ? » Il resta là sans frapper, n'émettant d'autres bruits que celui de sa respiration. Mais, de toute façon, on approchait toujours.

« Salopards que vous êtes, se dit-il. Vous me coincez au mauvais moment, je ne suis pas prêt. » Mais il n'y pouvait rien.

Il ne pouvait plus les arrêter maintenant. La porte commença à s'ouvrir.

« Bonjour, dit-il. Je peux entrer ? Est-ce que Mr Harman est là ? » Il repassait tout dans sa tête de plus en plus vite, au fur et à mesure que la porte s'ouvrait. « Voilà, je suis venu voir Mr Harman s'il n'est pas trop occupé. C'est très important. » Il tripotait son veston à l'emplacement du carnet de chèques, à l'emplacement de sa douleur. « Nous sommes en affaire », dit-il. Il sentait, de plus en plus, comme un poids qui l'oppressait. Sa tête, comme celle d'un coucou, oscillait d'avant en arrière au même rythme que l'ouverture de la porte. « Bonjour. Bonjour. »

« Bonjour, dit-il. Bonjour. » La porte grande ouverte. Une femme, bien habillée, élégante. Souriante, sa main – anneau au doigt – posée sur la porte, ses ongles d'un rose pâle. Tapis dans l'entrée et sur la table. Une arche, séparant l'entrée du reste de la maison. Une cheminée.

— Bonjour, balbutia-t-il. Je suis désolé. Désolé de ce qui est arrivé. Chaud au cou avec ma nouvelle cravate. Me suis penché pour le chauffage. (Le soleil lui tombait dessus à lui faire éclater le crâne.) Je vais l'enlever de là. Mais impossible de reculer. Vous pourrez peut-être, vous. Excusez-moi. Désolé, dit-il à la femme.

Il reculait, battant en retraite.

— Oui ? dit-elle.

— Fait chaud, dit-il. Puis-je m'asseoir un instant ? Pour prendre mon flacon de pilules hémotitiques.

Il rit ; ils rirent tous les deux et elle lui tint la porte pour lui permettre d'entrer dans le frais vestibule, obscur et silencieux ; des murs blancs à l'espagnole, vieux d'un millier d'années. Il osait à peine respirer.

— Mon mari est là, dit-elle en le devançant. Si vous voulez bien patienter.

— Merci, dit-il en s'approchant d'une chaise.

Du cuir noir, sa main le caressant le lui confirma.

— Juste une minute.

Elle lui tourna le dos, passa sous une autre arche dans une pièce à l'autre bout du hall. Tenture.

— Ça va aller, dit-il, une fois assis.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, merci, dit-il.

Il regardait fixement par terre. Puis, dans sa main, se retrouva en équilibre une tasse en porcelaine pleine de café, avec sa cuiller et le reste. Il la regarda avec horreur. Elle basculait, glissait et se retournait. Une seule goutte noire, grosse comme un petit pois, dégoulinait le long de sa jambe, tachant son pantalon. Il la fixait, en penchant la tête. La voilà hors de vue. C'est à ne pas croire. Il croisait les jambes pour cacher les dégâts.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit la dame.

— Oh, mon Dieu non, dit-il, se retenant pour ne pas pouffer. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Il se balançait de droite à gauche.

« C'est à ça que je ressemble. Un bateau. Il va falloir vous y faire. »

— C'est l'honneur qui est indispensable, dit Al Miller. Comme la solvabilité dans le monde des finances. Un chèque passe dans quantité de mains avant de se transformer en espèces sonnantes et trébuchantes. Mon point de vue est que l'honneur doit être pris en compte exactement comme on le fait pour un chèque. Autrement, tout le système s'effondre.

Allongé dans sa sortie de bains, les yeux cachés derrière ses lunettes noires, Chris Harman contemplait le ciel de la mi-journée.

Il ne répondit pas ; il semblait méditer.

— Vous voulez dire dans une entreprise ? dit Bob Ross.

— Mais, Al, quelqu'un peut entrer dans une entreprise avec des intentions inavouables, dit Harman lentement en relevant la tête – se penchant, il atteignit son verre –, on ne peut pas faire aveuglément confiance. On doit se protéger. Je ne pense pas que vous saisissiez la permanence des dangers qui nous entourent.

— Pardon ? demanda Al, qui n'avait pas suivi.

— La plupart de nos bénéfices – ou de ce qui devrait l'être – doivent être remis dans l'affaire, dit Harman en s'appuyant sur son coude. Réinvestissement, mais dans un but précis :

l'autoprotection. Vous avez probablement lu comment South Pacific Railways avait racheté en douce les actions de la Western Pacific. La première fois que Western Pacific en a eu vent, c'est quand South Pacific a annoncé brusquement qu'ils étaient d'ores et déjà détenteurs de dix pour cent du capital. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ils saisissaient la Commission de surveillance inter-États pour acquérir le reste. Ma foi, ils étaient en train de prendre le contrôle.

— Vraiment horrible, dit Ross.

— Mais ça n'est pas le seul moyen pour infiltrer une entreprise, dit Harman. Il y a aussi les espions, les mouchards, et ceux qui sont dans la place, comme dans l'industrie automobile où tous les secrets sont fauchés...

— Je peux témoigner de ça, dit Al. J'en ai eu l'expérience.

— Bien sûr, dit Harman, vous êtes affranchi. Mais je suis au courant d'autres faits, Al, que vous ne connaissez peut-être pas. Je vais vous donner un exemple. Bien sûr, vous gardez ça pour vous — il jeta un coup d'œil à Ross —, Bob est au courant.

— Ouais, dit Ross d'un air entendu. Ce contact.

— Nous avons été sondés, dit Harman.

— Par qui ? dit Al, essayant de donner l'impression qu'il suivait la conversation ; mais en fait il en avait perdu le fil depuis pas mal de temps. Aussi bien Harman que Ross semblaient considérer le fait comme acquis.

— Par eux, dit Harman. Ils cherchaient, voyons les choses en face, un point faible. Ils ne l'ont pas trouvé. Mais ils continueront à chercher. Ils ont beaucoup d'argent. Ce n'est pas la South Pacific, bien sûr, mais ce n'est pas non plus le marchand de tabac du coin. Je veux dire par là que ce ne sont pas des petits truands de passage. Ils ont l'intention de s'installer.

— Je vois, dit Al.

— On doit connaître ses vrais amis, dit Ross.

— Parfaitement, dit Harman. Aujourd'hui, tous les trois, nous sommes des amis. Mais vous serez contacté — enlevant ses lunettes noires, il regarda Al dans les yeux —, vous le serez. Un de ces jours.

— Grand Dieu, dit Al.

- Et vous ne vous en rendrez même pas compte, dit Ross.
- Non, approuva Harman. C'est télécommandé.
- Parlez-lui du contact, dit Ross.
- J'ai tout de suite compris, dit Harman. Mais seulement parce que c'était déjà arrivé et que j'ai percé à jour leur ligne de conduite, leur logique. En général, ils agissent d'un lieu extérieur à la ville, probablement de Delaware, à travers un holding. En admettant qu'ils aient une façade légale, ils contrôlent probablement tous les stades de la distribution.
- Ils sont leur propre client, dit Ross.
- Mais ce qu'ils font actuellement ou ce qu'ils ont l'intention de faire, dit Harman, nous n'en savons rien. Ils sont installés ici sur la côte Ouest depuis au moins onze mois si j'en juge par l'évolution de la situation, spécialement à Marin County. Vous avez dû lire des articles sur l'énorme programme immobilier d'État inauguré à Marin County ; c'est un plan très élaboré. Les contribuables paient. Et ils entraînent la ruine de Berkeley ; ils ont pratiquement pris possession de toute la ville. Cela a mis quinze ans, mais c'est fait maintenant – il fit une grimace en direction de Al.
- Qui « ils » ? demanda Al.
- Les nègres, dit Bob Ross.
- C'est ce qui a trahi leur « contact », dit Harman. Même au téléphone, on reconnaît leur voix. L'intonation des nègres.
- Al le dévisagea.
- Ils donnaient un coup de sonde, poursuivit Harman. Très calmes, très directs. J'ai joué le jeu – sa voix maintenant trahissait un léger tremblement –, j'ai fait semblant de ne pas du tout savoir où ils voulaient en venir, vous pigez ? Comme ça, c'était loupé – il grimaça à nouveau ; c'était presque devenu un tic –, j'en suis encore nerveux quand j'y repense – il avala le reste de son verre –, de toute façon, ils s'étaient procuré un tuyau dont ils pensaient pouvoir se servir pour entrer dans notre affaire ; nous aurions dû finir par arriver à un arrangement. Ensuite ils pouvaient nous absorber. Et nous virer.
- Je serais curieux de voir ça, dit Ross.

— On ne sait jamais, dit Harman avec un haussement d'épaules. Ils ont pas mal de choses à nous apporter. L'avenir le dira. Pour l'instant, ils ont mis la pédale douce. Je suppose qu'ils tâtonnent encore un peu dans le noir.

— Ou peut-être qu'ils nous laissent mijoter pour obtenir davantage, murmura Ross.

— Leur façon de procéder est ignoble, dit Harman. C'est du chantage. C'est une approche répugnante du marché.

Il se tut.

— Pourquoi les nègres ? demanda Al.

— Ça remonte à un bail, dit Harman. Il y avait un certain chanteur de folk noir ; on travaillait avec très peu de moyens dans les années quarante, juste avant la guerre. C'était à San Francisco. Un jour, quand nous aurons le temps, je vous raconterai toute l'histoire, dit-il en regardant sa montre.

— Mais nous avons à faire un boulot tout de suite, dit Ross en se levant et en reposant son verre. Il faut nous mettre en route.

— Je me demande s'il est toujours vivant, dit Harman.

— Qui ? demanda Ross.

— Shoeless Lacy Conkway. Un joueur de banjo à cinq cordes. Il était dans la même prison que Leadbetter, que vous connaissez sous le nom de Leadbelly. J'ai rencontré Leadbelly de nombreuses fois avant sa mort. En fait, nous avons fait deux albums avec lui.

— Et un avec Shoeless Lacy Conkway, dit Ross.

Les deux hommes se jetèrent un coup d'œil inquiet.

— Vous voulez dire que ce minable joueur de banjo vous en veut encore ? demanda Al. Après tout ce temps ? (Il s'agissait évidemment du coup de téléphone de Tootie Dolittle ! Ils s'étaient imaginé que c'était quelqu'un d'autre et ils avaient une excellente raison pour ça.) Pourquoi ne le faites-vous pas flinguer ? demanda-t-il.

Ross et Harman éclatèrent de rire. Puis Harman dit à mi-voix, sur un ton confidentiel :

— Al, ils peuvent me chercher, mais nous leur tomberons dessus les premiers. Nous ferons comme vous le suggérez. Ne nous leurrons pas, il y a trop d'intérêts en jeu.

La porte de la maison s'ouvrit et une femme entra dans le patio, une femme majestueuse, grisonnante, que Al identifia aussitôt comme étant Mrs Harman. S'approchant de son mari, elle dit :

— Chris, il y a un homme qui veut te voir ; il t'attend au salon. Mais il a un comportement très étrange — sa voix était tendue ; elle adressa un bref sourire à Ross, puis à Al —, peut-être que tu devrais...

Elle se pencha vers Harman et sa voix devint inaudible.

— Très bien, dit Harman en se levant. Quel genre d'homme ? (Il lança un coup d'œil à Ross.) L'as-tu déjà vu ?

— Peut-être ferait-on mieux de ne pas partir tout de suite, dit Ross en regardant Al.

— Je ne l'ai jamais vu auparavant, dit Mrs Harman.

— Je te présente Al Miller, dit Harman en lui désignant Al ; il travaille maintenant avec nous. Al, voici Mrs Harman. (Puis, se frottant le menton :) Pourquoi est-il venu ? Qu'a-t-il dit ?

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez lui, dit Mrs Harman à l'intention de Bob Ross. Il est peut-être ivre, ajouta-t-elle. C'est un homme âgé, la soixantaine.

Harman se dirigea vers la maison mais, arrivé à la porte, il s'arrêta, se retourna pour ajouter à l'intention de Al :

— Vous en verrez des choses, dit-il. Et à partir de maintenant. Ce sera un excellent apprentissage. Vous comprendrez ce que je veux dire concernant les problèmes dont nous venons de parler. Les problèmes que la société affronte et qu'elle ne doit pas perdre de vue.

— Nous allons vous accompagner à l'intérieur, dit Ross.

— J'aimerais mieux, dit Mrs Harman.

Ils traversèrent tous les quatre la maison jusqu'au salon.

C'était une superbe demeure et Al allait de surprise en surprise. Il était un peu à la traîne et fut le dernier à arriver au salon. Il dut regarder par-dessus la tête des autres pour voir ce qui se passait.

Et là, sur le canapé, en costume et cravate, une tasse et une soucoupe sur un genou, souriant dans le vide, était assis Jim Fergesson. Il ne semblait pas les avoir remarqués et continuait à regarder fixement devant lui. Son costume, nota Al, portait des

traces de boue. Quant à son visage, il était cramoisi et luisant de sueur.

En le voyant, Harman s'exclama joyeusement :

— Jim ! Ça alors !

Sur un geste de lui, Mrs Harman s'esquiva aussitôt, Ross recula dans un coin de la pièce pour ne pas se faire remarquer.

Le vieux tourna la tête et vit Harman. Avec d'infinies précautions, il posa en tremblant sa tasse à café et sa soucoupe qui s'entrechoquèrent. Il se leva et fit quelques pas vers Harman.

Tendant la main, il dit d'une voix enrouée :

— Salut, Harman.

— Bon dieu, dit Al, qu'est-ce que tu fais là ?

Il était absolument stupéfait.

Le vieux repéra Al. Pointant un doigt dans sa direction, il se mit à rire. Son visage, rouge et bouffi, s'illumina pendant qu'il riait ; il essayait de dire quelque chose mais en semblait incapable. Il continua à désigner Al d'un doigt hésitant comme s'il cherchait à expliquer quelque chose, mais plus il cherchait à l'exprimer, plus les mots lui échappaient.

— Bon sang, parvint-il enfin à articuler en postillonnant.

Il s'essuya la bouche et recommença à rire en grimaçant, mais presque silencieusement.

— Dis-donc, dit-il en s'approchant de Al, c'est toi qui as écrit cette lettre ?

— Quelle lettre ? demanda Al.

— La... — il butait sur les mots — lettre anonyme.

— Bien sûr que non, dit Al. Je ne suis pas au courant de cette lettre.

— Vous avez reçu une lettre anonyme ? demanda Harman sur le ton de la conversation. À mon sujet ?

— Oui, dit Fergesson.

Ross grommela quelque chose d'inintelligible et se mit à faire les cent pas, apparemment hors de lui, serrant et desserrant les poings.

— Bon, dit Harman, toujours souriant. Mais pourquoi aurait-elle été écrite par Al ici présent ?

— Elle ne l’a pas été, dit le vieux. Je savais bien que ce n’était pas lui, c’était juste pour le taquiner.

Il donna un coup de coude à Al ; son haleine chaude et humide lui arriva en pleine figure. Al en fut suffoqué. Elle était épouvantablement fétide et instinctivement Al recula.

— Rasseyez-vous, s’il vous plaît, dit Harman au vieux en montrant le canapé.

— Je n’arrive pas à croire que c’est ce vieux Al Miller qui est là, dit Fergesson en se rasseyant.

Il hochait la tête avec sur le visage l’expression figée d’un rire qu’il semblait ne pas pouvoir contrôler.

— Al travaille dans mon entreprise, Jim, dit Harman en s’asseyant également.

— Pas possible ! s’exclama le vieux ; les yeux lui sortaient de la tête, il avait l’air stupéfait et ravi.

— Ce sont les hasards de l’existence, dit Al. C’est toujours pareil, c’est le jeu.

— Et comment, dit le vieux (Il se leva à nouveau et fit quelques pas mal assurés vers Al ; le poussant à nouveau du coude, il dit à voix haute en les regardant les uns après les autres :) Nous voilà tous dans le même bateau.

— Eh oui ! dit Harman en souriant. Ça m’en a tout l’air.

Il arborait un sourire réconfortant et plein d’indulgence.

— Écoutez, dit le vieux en s’approchant de Harman et en le prenant par la manche, depuis quelque temps, Al et moi, on ne se parlait plus. Vous le saviez ?

— Je n’étais pas au courant, dit Harman.

— J’étais vraiment furieux contre lui, dit le vieux. Mais c’est fini. Il m’avait vraiment laissé tomber, mais maintenant je m’en fiche. Je suis allé à son stand et cela a été vraiment dur pour moi de passer là-dessus, mais je l’ai fait. Il était de mèche avec ma femme ; les deux font la paire.

Il continuait à discourir, mais Al ne saisissait plus le sens de ses paroles qui devenaient de plus en plus confuses. Mais, de toute façon, elles ne lui étaient pas destinées. Le vieux faisait ses confidences à Harman qui se tenait tout près de lui, et bredouillait un soliloque humide et postillonnant.

S’approchant d’Al, Bob Ross lui demanda :

- Qui est ce vieux type ?
- Le propriétaire d'un garage, dit Al.
- Je comprends, dit Ross d'un air entendu. Je me rappelle, Chris m'en a parlé. Il a pris sa retraite, n'est-ce pas ?
- Non, dit Al. Il est juste en train de démarrer.
- Oui, oui, je me souviens, dit Ross. (Il tira quelques profondes bouffées de sa pipe.) Bon, eh bien, je pense que ce n'est pas aujourd'hui que nous irons à Petaluma.

XIII

Assis au milieu du canapé dans le salon de Chris Harman, le vieux pérorait, pérorait. Al ne l'avait jamais entendu jacasser comme ça auparavant. Rayonnant, il fixait tantôt Harman, tantôt Bob Ross, revenait à Harman, passait à Mrs Harman et enfin à Al Miller lui-même. Il cligna de l'œil à son intention.

— Je vais vous expliquer, disait-il — il venait de discourir sur la chaleur humide et la chaleur sèche —, les gens prétendent qu'on ne peut pas vivre à Sacramento, mais c'est de la chaleur de vallée, c'est très supportable. On peut supporter jusqu'à 50 degrés si c'est de la chaleur sèche. On ne le peut pas au Texas, sur le golfe ; avec ce vent du golfe... — il agita la main — c'est ce qui est affreux ici.

Al trouvait que c'était un peu comme quand il retenait des clients par la manche. Il laissa échapper un grognement.

— Qu'est-ce que tu as ? s'écria le vieux, s'arrêtant net. Je m'adresse à Al Miller ici présent. (Il regardait Al, attendant sa réponse.)

— Ce n'est pas si pénible à Amarillo, dit Al.

Tout excité, les mots se bousculant dans sa bouche, le vieux s'enflamma.

— C'est dans le nord du Texas, y a pas de vent, pas ce foutu vent du golfe. C'est exactement ce que je veux dire ; c'est sec.

— Quand est-ce que tu y as été ? demanda Al.

— J'y suis né, enfin dans les environs — au Kansas. Tu as le même vent qui traverse le Kansas ; un vent si chaud qu'il fait bouillir ta voiture quelle que soit la vitesse à laquelle tu roules. Tu sais, j'ai grandi au Kansas.

— D'accord, mais tu n'y es pas retourné depuis un bon bout de temps, dit Al.

— C'est toujours le même climat, dit Bob Ross. Nous y sommes descendus récemment pour y faire quelques enregistrements. À Oklahoma City.

— Dis-donc, Al, dit le vieux, tu te souviens de la vieille Packard dans laquelle tu te baladais quand je t'ai rencontré pour la première fois ? Qu'est-ce que c'était ? Une 37 ?

— Ouais, dit Al, une Packard douze chevaux.

— C'est comme ça que j'ai rencontré Al, expliqua le vieux. Il m'a demandé de réviser cette Packard et de continuer à l'entretenir. Il aimait beaucoup cette voiture ; pas vrai, Al ? Tu te rappelles la fois où ces gamins t'ont lancé un défi pour une course de vitesse ? Alors vous êtes montés jusqu'à la Black Point Road. Il devait être dans les deux heures du matin. Tu as fait la course avec ta vieille Packard et tu l'as fait grimper à combien ? 150 ? Et elle a coulé une bielle ! Tu as dû la faire remorquer jusqu'à Vallejo. Combien ça t'a coûté ? Tu as essayé de me faire venir pour m'en charger ; je m'en souviens très bien. Qu'est-ce qu'elle est devenue cette Packard pour finir ?

— Tu sais bien, dit Al, la marche arrière a lâché.

— C'est parce que tu la faisais rouler alors qu'elle était encore froide.

— Tu parles, dit Al. C'est parce que je te l'avais confiée et que tu avais mal équilibré le vilebrequin.

— Foutaises ! cria le vieux. Personne d'autre au monde n'était capable d'entretenir cette bagnole vu la façon dont tu la maltraçais ! Tiens, à propos, tu te rappelles le gosse qui t'avait fauché ton coupé Ford sur ton stand ? Je l'ai revu l'autre jour. Au volant d'une Oldsmobile toute neuve.

Se penchant vers Harman, il poursuivit :

— Il faut que je vous raconte ça, Harman. Al avait eu ce coupé Ford complètement déglingué parce qu'un gars s'en était servi pour transporter des sacs de ciment et du bois de charpente ; un genre de pick-up, quoi. Il était dans un état lamentable et d'une saleté repoussante. Tu l'as eu pour combien, Al ? Dans les soixante-dix dollars, je crois. Quoi qu'il en soit, Al l'avait acheté pour le revendre. Et il l'a apporté chez un carrossier (moi, je ne voulais pas y toucher ; il sait très bien dans quel état il était). Il le leur a fait repeindre. Ça lui a coûté

trente dollars. Ensuite il a essayé de me faire rafistoler la mécanique, mais elle était foutue. Les segments étaient complètement morts, ça pissait l'huile de partout. Mais Al était bien déterminé à revendre cette bagnole. Il l'exposa en devanture avec un bel écriteau. N'as-tu pas fait même passer une annonce dans le Tribune ? À chaque client qui passait chez lui, il essayait de fourguer cette épave, mais personne n'en a voulu. Si bien que ce vieux Al a commencé à faire de plus en plus de frais dessus. Alors il l'a conduite dans un garage quelconque où il a fait un arrangement avec les gars ; on lui a mis des segments neufs, rodé des soupapes. Ça a dû lui coûter cinquante dollars supplémentaires. Il y avait mis maintenant dans les deux cents dollars. Et toujours pas moyen de la refiler. Alors il a racheté des housses. Pas de client. Alors – le vieux marqua une pause – je me demande s'il n'a pas finalement monté dessus un train de pneus rechapés. En fin de compte, vous savez comment ça s'est terminé ? Eh bien, le gosse en question l'a fauchée et l'a foutue en l'air. Il n'en est rien resté. Juste un tas de ferraille. Combien t'en as tiré finalement, Al ? Dix dollars à la casse ?

Il lui fit un clin d'œil.

— T'es complètement marteau, dit Al. Cette voiture n'a jamais existé.

— Et comment qu'elle a existé, bégaya le vieux, battant des paupières.

Se redressant sur son siège de manière à faire face à Al, Harman lui lança un long regard scrutateur mais sans commentaire.

— Veuillez m'excuser, dit Al en se levant.

— Qu'y a-t-il, Al ? demanda Harman de sa voix d'homme du monde.

— Je dois aller aux toilettes, dit Al.

Après un silence, Harman dit, toujours sur le même ton :

— Suivez le couloir, deuxième porte à droite, après le tableau.

— Après le Renoir, précisa Ross en tétant sa pipe.

— Merci, Chris, dit Al en se dirigeant vers le fond du couloir.

Alors qu'il fermait et verrouillait la porte des toilettes, il pouvait encore entendre le vieux. « Même ici », se dit-il en

descendant sa fermeture-éclair et en baissant son pantalon pour s'asseoir sur le siège. Les bruits de la conversation lui parvenaient, dominant ses propres bruits.

Il resta longtemps dans les toilettes, sans rien faire, confortablement assis, les mains croisées devant lui, accroupi, tant il se sentait bien. Il ne pensait à rien, n'avait aucune notion du temps. La voix du vieux s'était assourdie et il ne pouvait pas comprendre ce qu'il disait.

Un coup sec sur la porte le fit sursauter ; il se redressa sur son siège.

— Combien de temps allez-vous rester là-dedans ? demanda Harman, tout contre la porte, à mi-voix, mais d'un ton sec.

— Je n'en sais rien, dit Al. Vous savez ce que c'est.

Il attendit mais Harman ne dit rien. En fait, Al était incapable de dire s'il était toujours là.

— Ce sont les seules toilettes de la maison ? demanda-t-il.

— Vous feriez mieux de sortir de là, dit Harman, toujours de cette voix impérative et tendue.

— Pourquoi ? demanda Al. Je ne veux pas vous contrarier, Chris, mais ces choses-là prennent du temps.

Une fois encore, il attendit la réponse. Harman ne dit rien. Enfin Al l'entendit s'éloigner dans le couloir.

— Hé ! Al ! appela le vieux, si fort que Al sursauta. Il y eut un nouveau coup sec sur la porte, un grand coup qui l'ébranla pour de bon.

Cette fois, c'était le vieux.

— Holà ! cria-t-il. (Le bouton de porte tourna et cliqueta.) Lève le siège, nous avons des tas de choses à faire, mon vieux. Tu as l'intention de passer la journée là-dedans ?

— Je sors dans une minute, dit Al, l'œil fixé sur le carrelage de la douche.

La voix du vieux, juste derrière la porte :

— Hé là-dedans ! Tu te tripotes ou quoi, Al !

— Juste une minute, répéta Al.

Le vieux s'éloigna. Sa voix retentit de nouveau dans le salon. Puis au bout d'un moment ce fut le silence.

— Dis-donc – une fois de plus la voix du vieux derrière la porte –, tu m'entends, Al ?

— Ouais, répondit-il.

— Nous allons descendre en ville déjeuner dans un restaurant que je connais, dit le vieux. Nous allons y discuter de nos affaires. Alors sors de là et viens avec nous, sinon tu vas rester en dehors du coup.

— Je sors, dit Al.

— On prend la Mercedes, dit le vieux. Écoute, Al, c'est toi qui conduis. Chris veut que ce soit toi qui prennes le volant.

— D'accord, dit Al.

— Alors tu sors ?

Al se leva et tira la chasse. Le vieux dit quelque chose, mais ses paroles furent couvertes par le bruit de la chasse. Quand il ouvrit la porte, le vieux était encore là.

— J'ai cru que je n'en finirais jamais, dit Al.

Le vieux, tout excité, lui donna une grande claque dans le dos pendant qu'ils remontaient le couloir vers le salon.

— Je t'invite à déjeuner, dit-il. C'est moi qui paie.

— Au poil, dit Al.

Harman lui jeta un regard dénué d'expression. Il avait mis une chemise de sport italienne noire, en maille tricotée, un pantalon de flanelle et des chaussures à semelles de crêpe pendant que Al était dans les toilettes ; il était prêt à partir.

— J'espère que nous tiendrons tous dans la Mercedes, dit-il en montrant le chemin.

— Si ce n'est pas possible, dit Al, l'un de nous pourra suivre avec le camion.

— C'est censé être une plaisanterie ? demanda Harman.

— Non, dit Al.

Harman ne répondit pas. Ils descendirent quelques marches et entrèrent dans le garage où la Mercedes était garée. Harman sortit ses clés et ouvrit la portière, la tenant pour que le vieux puisse monter.

— Al a une vieille Marmon, dit le vieux, assis à l'arrière sur la banquette de cuir noir, les mains posées sur les genoux. N'est-ce pas, Al ? Une seize cylindres.

— C'est vrai ? murmura Harman, tandis que Ross et lui montaient à leur tour. Ça doit être une sacrée voiture. Une pièce de collection.

Il tendit les clés à Al.

— Je ne peux pas conduire, dit Al.

— Et pourquoi ? demanda Harman d'un ton calme et mesuré.

— J'ai égaré mon permis, dit Al.

— Dis-donc, Al, tu nous gâches le plaisir, dit le vieux après un moment de silence. Tu fais toujours ta Bon Dieu de gueule d'enterrement – se tournant vers Harman, il ajouta : il est toujours comme ça, il en veut au monde entier.

— Je n'ai pas vraiment égaré mon permis, dit Al. C'est simplement que je n'ai pas envie de conduire.

— Qu'est-ce que je vous disais ! dit le vieux – il respirait vite, et il avait la main accrochée à sa veste. Son visage, les traits tirés, avachis, reflétait une sorte d'apathie. Parlant comme s'il avait des difficultés pour le faire, il continua : – il m'a mis sur sa liste noire parce que j'ai vendu mon garage. Il voulait que je reste pour le soutenir jusqu'à la fin de ses jours – il marqua un temps, grimaçant – pour lui réparer ses épaves.

Harman fronça pensivement les lèvres. Il n'avait l'air ni troublé ni désorienté ; il réfléchit calmement, regarda un moment le vieux, puis Al, et se retournant brusquement, ouvrit la portière et sauta hors de la voiture.

— Pas de problème, dit-il. Mrs Harman sera ravie de nous improviser un repas. Nous finirons de parler affaires à la maison.

Toujours assis à l'arrière de la Mercedes, le vieux dit d'une voix tendue :

— Cela m'ennuierait de lui causer le moindre désagrément.

— On peut toujours faire appel à un traiteur, dit Ross.

Il descendit de la voiture à son tour. Finalement, le vieux, se cramponnant à la portière, sortit lui aussi. Seul Al était resté dans la voiture.

— Il n'y a pas de dérangement du tout, dit Al.

— Vous dites ? demanda Harman.

— J'ai dit que ça ne la dérangerait pas du tout. – Al descendit de la voiture – je crève de faim, dit-il, cassons la croûte ici. Dites-lui de se dépêcher et de nous préparer quelque chose de bon.

— Bien sûr, dit le vieux en haletant, tu ne bougerais pas le petit doigt pour les autres, mais tu veux qu'ils soient à ta disposition — s'adressant à Harman —, c'est ça la nature humaine ! Croyez-moi, il y a de quoi rire. Ce gars-là devrait m'être reconnaissant. Il a obtenu de ma part un loyer très modique pour un emplacement très intéressant. Et c'est pour ça qu'il est en colère. Il sait qu'il ne trouvera jamais quelqu'un d'autre pour résoudre ses problèmes à sa place, comme je l'ai fait — reprenant le chemin de la maison, il dit, par-dessus son épaule —, je ne comprends pas pourquoi vous allez chercher et engager un type comme ça. Vous avez vraiment commis une erreur.

En entrant dans la salle à manger, Harman entraîna Al à l'écart.

— Cette hostilité qu'il y a entre vous deux, dit-il ; remarquez que je ne tiens pas du tout à me mêler des affaires personnelles de qui ce soit, mais il aurait été préférable que vous m'en avertissiez à l'avance. Vous ne croyez pas ? Simplement d'un point de vue pratique.

— Peut-être bien, dit Al.

— En tout cas, vous devriez vous rappeler que c'est un vieil homme et qu'il a été gravement malade. Bien sûr, ce n'est pas à moi de vous donner des conseils.

— Il y a du vrai là-dedans, dit Al.

— Je crois que c'est un bon principe, dit Harman, de bien séparer sa vie privée de sa vie professionnelle. Je suis frappé par le fait que vous avez mélangé les deux et que cela nous cause du tort à tous. À présent, essayons de retrouver une atmosphère de paix et ensuite...

— C'est inutile, Chris, l'interrompt Al.

Après une pause, Harman demanda :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Vous êtes fichu, dit Al.

Harman le dévisagea un long moment. Ross apparut, mais Harman lui fit signe de s'éloigner. Le vieux, à l'autre bout de la salle à manger, discutait de nourriture avec Mrs Harman ; sa voix emplissait toute la pièce. Il semblait avoir récupéré la plus grande partie de son énergie.

— L'appel téléphonique, c'était nous, dit Al.

— Quel appel ? demanda Harman.

Son front était devenu blanc comme de l'ivoire. Il n'avait pas un seul cheveu, remarqua Al ; il était absolument lisse et poli. Il reluisait.

— Miller, dit-il, vous voulez savoir ce que je commence à penser de vous ? Vous êtes un fouteur de merde. J'aurais dû me méfier de vous depuis le début. Vous m'avez baratiné tout le temps.

Il ne semblait pas particulièrement perturbé et contrôlait sa voix.

— L'homme de couleur qui appelait vous a parlé du disque de la *Little Eva*, poursuivit Al, pas vrai ?

Harman acquiesça de la tête.

— Votre réaction, dit Al, fut de proposer de lui en vendre. Mais vous n'avez pas réussi à nous avoir. Ça nous a pris longtemps, Chris, mais nous y sommes arrivés.

— Arrivés à quoi ? demanda Harman.

— À pénétrer à l'intérieur, dit Al. À l'intérieur de votre organisation. Vous aviez vu juste. Nous y sommes maintenant – il marqua un temps –, pas vrai, Chris ?

Les yeux de Harman ne montraient aucune réaction. C'était, pensa Al, comme s'il ne l'entendait pas. Comme s'il n'avait rien entendu de ce qu'il disait.

— Et lui, poursuivit Al en désignant le vieux, nous l'avons contacté également. Vous avez entendu ce qu'il a dit à propos de la lettre.

Tournant les talons, Harman s'éloigna. Il rejoignit Ross, Mrs Harman et le vieux.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, dit Al.

Harman ne broncha pas. Mais le vieux arrêta de parler. La pièce était silencieuse. Le vieux, Bob Ross et Mrs Harman avaient tous les trois les yeux fixés sur Al.

— Nous surveillons ce que vous faites depuis longtemps, dit Al. Dans l'ensemble, nous avons trouvé que vous êtes un homme d'affaires astucieux. Vous avez suscité notre intérêt. Mais même les meilleures choses ont une fin. Et les choses ont

plutôt bien tourné pour vous, n'est-ce pas, Chris ? Mais maintenant, l'heure a sonné.

Il passa de la salle à manger dans le vestibule.

— Nous allons vous dénoncer, tous, tant que vous êtes.

Il composa un numéro de téléphone, tout en gardant un œil sur les trois hommes et la femme. Ils n'avaient pas bougé de leurs places, dans la salle à manger. Harman était en train de leur dire quelque chose. Al ne pouvait comprendre ce qu'il disait. Il n'essayait même pas.

On décrocha et, à l'oreille de Al, une voix féminine dit :

— Bonjour (c'était une voix chaude, amicale, rassurante), agence Lane, Mrs Lane à l'appareil.

— Al à l'appareil, répondit-il.

Les gens dans la salle à manger s'étaient tus. Le bruit de leur conversation s'était éteint.

— Ah, c'est vous, dit Mrs Lane. Comment allez-vous aujourd'hui, Mr Miller ? J'ai pensé à vous, je me suis demandé comment ça marchait pour vous. En fait, je me suis fait un peu de souci. Mais je suppose que vous savez ce que vous faites.

— Pouvez-vous venir me chercher ? dit-il.

— Je..., dit-elle en hésitant. Vous n'êtes pas à votre stand, je le vois d'ici. Où êtes-vous ?

— Je suis sans voiture, dit-il. Dans le quartier de Piedmont – il lui donna l'adresse. Je vous en serais reconnaissant.

— Bon, dit-elle, au son de votre voix j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose. Sinon, vous ne m'appelleriez pas. D'accord, Mr Miller. Il n'y a pas de bar dans ce coin-là, alors je ne crois pas que vous avez encore bu un coup de trop. J'arrive. Aussi vite que possible. Dois-je klaxonner ou...

— Non, dit-il, montez jusqu'au porche, si vous voulez bien.

— Je descendrai de voiture, dit Mrs Lane, mais je n'irai pas plus loin que le trottoir. C'est vous qui descendrez. Au revoir.

Elle raccrocha.

Il reposa le combiné et retourna dans la salle à manger. Tous les quatre se taisaient et le suivaient du regard pendant qu'il s'approchait.

— Et voilà, dit-il.

Pressant ses mains l'une contre l'autre, Mrs Harman dit :

— Chris, il se passe quelque chose de grave ?

Elle s'approcha pour se tenir aux côtés de son mari.

Bob Ross avait rallumé sa pipe. Il avait l'air complètement désarçonné ; il commença à dire quelque chose puis s'arrêta en grommelant. Al pensa que c'était peut-être un peu trop pour lui.

— Nous pouvons traiter, vous et moi, dit Al à Harman.

— Écoute, Al, dit le vieux d'une voix de fausset, tu es jaloux de moi et j'aimerais que tu foutes le camp d'ici. D'accord ? Tu es en train d'agir par défi.

Lui aussi avait l'air passablement perdu ; sa main, à nouveau pressée sur sa poitrine, farfouillait maintenant dans sa veste et plongeait dans sa poche intérieure. Il en ressortit une enveloppe dont il extirpa un carnet de chèques et un relevé de compte ; il les consulta en marmonnant tout bas.

— Tu sais ce que j'ai là-dedans ? dit-il à Al. Tu veux le savoir ? Écoute un peu.

Sa tête dodelinait, agitée de tremblements. Il déglutit, s'éclaircit la voix.

— Ton relevé de compte, c'est du bidon, dit Al.

Tous les quatre, figés, ne le quittaient pas des yeux.

— Vous n'étiez pas au courant ? dit Al à Harman. Il vous a piégé avec ça, vous aussi ? Bon Dieu, moi il m'a eu il y a des années de cela, quand nous avons commencé à travailler ensemble. Ce relevé de compte traîne depuis 1949. Depuis onze ans. Il s'en sert pour faire croire qu'il est solvable ; il le brandit devant tout le monde. Comme il est en train de le faire maintenant, avec vous.

Bob Ross éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle, Bob ? demanda Harman en tournant la tête.

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit Ross – il pouffa à nouveau –, ce n'est pas de vous que je ris.

Mais c'était pourtant évidemment le cas ; il passa dans la pièce à côté. On pouvait encore l'entendre rire.

Harman esquissa un pâle sourire.

— Peut-être bien qu'il est cinglé, dit Al en désignant le vieux. J'ai déjà réfléchi à la question. Il croit peut-être pour de bon qu'il a tout ce fric. Vous savez ce qui est vraiment arrivé à son

garage ? Il a fait faillite et on le lui a saisi. C'est pour ça qu'il a pris sa retraite. Il n'en a pas retiré un sou. En fait, il doit sept mille dollars à son beau-frère, et cinq cents à moi. Il est endetté jusqu'au cou.

— Bien, dit Harman de sa voix la plus naturelle. Ce n'est pas le moment d'en discuter – il se dirigea vers la cuisine –, nous allons reprendre un verre et ensuite déjeuner – s'adressant à sa femme – pouvons-nous avoir des sandwiches au jambon fumé et du café ? Pourrais-tu aussi préparer une salade ? – s'adressant à Al – nous avons du bon pain français.

Quand Mrs Harman passa devant lui pour entrer dans la cuisine, Harman sourit à Al. Il avait complètement recouvré son sang-froid. Il ne montrait aucun signe d'inquiétude. « C'est vraiment un sacré bonhomme, pensa Al. Il sait que tout ça peut être éclairci en une demi-heure. Il a juste deux coups de fil à passer aux banques en ville, et il saura alors tout ce qu'il y a à savoir sur la situation financière du vieux. Il ne veut pas gaspiller son temps en discussions stériles. On ne règle rien avec des mots, pas ce genre de problème.

« Je l'ai presque possédé, réalisa Al Miller. J'ai failli l'avoir avec mon baratin. Mais il sait très bien que les mots c'est du vent. » Le vieux n'avait rien dit ; il tenait toujours son relevé de compte à la main. Puis il le remit dans sa poche et quitta la salle à manger, retournant vers le devant de la maison. Al le suivit.

En entrant dans le salon, il vit le vieux sortir à nouveau son relevé, y jeter un coup d'œil, et le remettre dans la poche intérieure de son veston.

— Va te faire foutre, dit le vieux en s'apercevant de sa présence.

— Va te faire foutre toi aussi, répliqua Al.

Ils se turent tous les deux.

« Ce n'est pas la peine que je lui explique que je viens de lui sauver son pognon, se dit Al, parce que, de toute façon, il n'en tiendrait aucun compte. Et, au fond, je ne lui ai rien sauvé du tout, car ce soir, demain ou la semaine prochaine il finira par signer avec Chris Harman. Aussi tout ça n'a pas d'importance. Mais au moins je ne serai pas là pour voir ça. »

— C'est une belle maison, dit le vieux d'une voix rauque.

— Ouais, dit Al.

— Elle doit bien valoir dans les soixante-quinze mille dollars, dit le vieux.

— Je ne sais pas, dit Al. Le plâtre commence à se fissurer. Et je pense que l'eau a dû s'infiltrer derrière. C'est la mort des revêtements en plâtre.

— Il n'y a aucune infiltration dans les murs de cette maison, dit Harman derrière eux. Ça, messieurs, je peux vous le garantir.

— Al sait toujours tout, grommela le vieux. Il est inutile de discuter avec lui. C'est monsieur-je-sais-tout.

— Sans doute, dit Harman. Mais ça peut aussi être utile à la société. Chaque compétence peut être profitable, cela dépend à quoi on l'utilise.

Il fit à Al un sourire aimable.

« Il ne m'en veut pas, pensa Al. Cet homme peut se permettre d'être magnanime ; il sait ce que je sais et que ce qu'il a loupé aujourd'hui il pourra l'avoir demain, de toute façon. Et il sait aussi que j'ai fait tout ce que je pouvais ; j'ai dévoilé toutes mes batteries et je n'ai abouti à pratiquement rien. J'ai joué mon va-tout. Quelle que soit la menace que j'ai pu représenter pour lui, elle avait déjà disparu quand il a demandé à sa femme de nous préparer des sandwiches et du café ; il avait repris la situation en main à ce moment-là et il ne la laissera plus jamais lui échapper. »

— Et si je vous demandais une augmentation ? dit-il à Harman.

— Comment ? dit Harman, éberlué ; puis il sursauta et piqua un fard.

— J'estime que je vaudrais plus que ce que vous me donnez, dit Al.

— Nous verrons plus tard, répondit Harman machinalement – il avait été, de toute évidence, pris de court.

Puis il se ressaisit.

— Je ne pense pas pouvoir accepter, dit-il. Non, je ne suis absolument pas d'accord.

— Alors je démissionne, dit Al.

Harman n'avait pas de réponse à cela.

De la rue parvint le bruit d'un klaxon.

— À bientôt, dit Al.

Il alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Là, sur le trottoir, à côté de sa vieille Cadillac marron foncé, se tenait Mrs Lane dans son long manteau épais. Elle regardait vers la maison de Harman. Sa chevelure était ramassée dans un foulard de soie ; elle n'avait pas eu le temps de s'habiller aussi soigneusement que d'habitude. L'apercevant, elle lui fit un petit signe d'intelligence. Il en fit autant et fila en direction de la porte d'entrée.

Sortant de la cuisine, Mrs Harman dit précipitamment :

— Heureuse d'avoir fait votre connaissance, monsieur... — sa voix s'altéra.

Un peu plus loin dans un coin, Bob Ross fumait, sans un mot, observant chaque détail avec un sourire ironique.

Harman alla à la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur ; il ouvrit la bouche, peut-être pour dire au revoir à Al. Mais c'est alors qu'il remarqua Mrs Lane.

— Nous nous reverrons, lui dit Al. Un de ces jours.

Il ouvrit la porte et sortit sous le porche. L'instant d'après il descendait le sentier dallé jusqu'à la Cadillac. Il ne regarda pas en arrière. « Il est probablement en train de faire un chèque, pensa-t-il, avant même que je sois parti. » Mais il ne pouvait rien y faire, aussi continua-t-il jusqu'à la voiture. Mrs Lane s'était remise derrière le volant ; à peine eut-il ouvert la porte et se fut-il installé qu'elle démarra et s'éloigna dans la rue.

— Je sais à qui est cette maison, dit-elle soudainement.

— Bien sûr, dit Al.

— Al Miller, vous êtes fou, dit-elle. Vous sortez de cette maison comme un... je ne sais quoi. Vous vous rendez compte ?

— Non, dit-il.

— Avez-vous obtenu satisfaction ? demanda-t-elle. Quoi que vous ayez voulu, l'avez-vous obtenu, avez-vous réussi ?

Il ne répondit pas.

— Non, vous n'avez pas réussi, dit-elle.

— Non, dit-il.

— Dommage ! dit-elle. C'est vraiment dommage. Mais au moins vous en êtes sorti. C'est déjà ça.

— Je l'espère, dit-il.
— Simplement, n'y retournez pas. Promettez-le moi, Mr Miller. C'est une modeste femme d'affaires d'Oakland-Ouest qui le dit à un collègue.
Il ne répondit pas.
— Autrement, dit-elle, ils finiront par vous avoir.
— C'est bien possible, dit-il.
— J'en suis sûre, dit Mrs Lane.
Ils continuèrent jusqu'à Broadway, le quartier des affaires.
— Où voulez-vous aller, Mr Miller ? demanda Mrs Lane – sa voix s'était en quelque sorte adoucie. À votre travail ? Ou chez vous ?
— Je veux rentrer chez moi, dit-il.
Elle le conduisit jusque chez lui, la vieille maison de bois grisâtre qu'il habitait.
— Merci, dit-il en descendant de voiture. Il se sentait soucieux et abattu.
— Reposez-vous bien, dit-elle. Et demain vous verrez les choses d'un œil neuf.
Il s'éloigna et monta l'escalier jusqu'à son appartement, trop fatigué pour dire seulement au revoir.

Ce soir-là, très tard, il fut réveillé par sa femme qui le secouait et l'appelait en lui criant dans l'oreille. Il avait pris deux Phénobarbital, et il lui fut impossible pendant un bon moment de s'éveiller complètement. Il s'assit, appuyé au dossier du lit, se massant le front.

— Tu n'as pas entendu le téléphone ? hurlait Julie.
— Non, dit-il.
— Et tu ne m'as pas entendue répondre ? Et essayer de te réveiller pour que tu lui parles ?
— À qui ?
— À Lydia, dit sa femme.
— Il est mort, n'est-ce pas ? dit Al.
Il sortit du lit et se rendit à la salle de bains pour se passer de l'eau froide sur la figure.

Pendant qu'il se débarbouillait, Julie s'assit sur le rebord de la baignoire ; elle était en peignoir et pantoufles et semblait parfaitement éveillée et lucide.

— Il a eu une crise cardiaque vers dix heures et demie ce soir, dit-elle. On l'a transporté d'urgence à l'hôpital Alba Bates et on l'a mis sous tente à oxygène. Il est mort ; il me semble qu'elle a dit que c'était vers trois heures. Il est cinq heures maintenant.

— Cinq heures, répéta-t-il en se séchant la figure.

— Lydia a dit que c'était l'émotion d'avoir eu à faire un gros chèque. Il lui en a parlé en rentrant, vers six heures.

— Ainsi il a fini par le faire, ce chèque, dit Al.

— Ils en ont discuté, dit Julie, mais elle a raconté qu'elle s'est rendu compte qu'il était anormalement fatigué. Aussi, n'a-t-elle pas essayé de le raisonner et l'a-t-elle laissé aller se coucher. Il était neuf heures. Il s'est aussitôt endormi et a semblé dormir profondément, jusqu'à l'attaque.

— Elle peut faire opposition, dit Al. Bon Dieu, je savais bien qu'il ne pouvait pas mener cette opération à terme.

Mais il n'en savait rien ; il pouvait tout au plus l'espérer.

— C'est ce qu'elle a dit, dit Julie. Elle a dit qu'elle allait faire opposition. C'était, semble-t-il, un énorme chèque. Toutes leurs économies, des dizaines de milliers de dollars.

— Bon sang, dit-il.

— Tu n'as pas l'air particulièrement bouleversé, dit Julie.

— Ah, merde, dit-il. Je voyais ça venir. On s'y attendait tous.

— Lydia te demande de la rejoindre au bureau de son avocat à sept heures et demie, dit Julie. Elle m'a suppliée d'insister pour que tu y ailles.

— Sept heures et demie du matin ?

— Oui. Ainsi ils peuvent être sûrs d'arrêter le chèque.

— Bon Dieu, lança-t-il en se dirigeant vers son lit.

— Tu vas y aller, dit-elle en le suivant. Tu dois le faire, étant donné tout ce qui est en jeu. Elle a besoin de quelqu'un sur qui s'appuyer. J'aurais vraiment aimé que tu puisses lui parler. Cela l'aurait réconfortée, et toi tu comprendrais mieux la situation. C'est vraiment affreux. Ils étaient mariés depuis presque trente-cinq ans.

Il se mit au lit et tira les couvertures par-dessus sa tête.

XIV

Al Miller se présenta à l'adresse indiquée à sept heures et demie le matin suivant. C'était un immeuble de bureaux sur Shattuck Avenue ; il retrouva Lydia Fergesson devant ; elle l'attendait en compagnie d'un petit bonhomme à la tête ronde et chauve, en costume démodé et veston croisé, une sacoche à la main. Lydia le présenta comme Boris Tsarnas, son avocat. Elle-même était habillée comme il l'avait toujours vue ; en l'occurrence, elle n'avait pas un comportement particulier.

Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle vint rapidement à sa rencontre et l'interpella.

— Cet homme que vous connaissez, ce gangster, est en possession du chèque. Comment s'appelle-t-il ? Nous avons besoin de ce renseignement immédiatement.

L'avocat expliqua que, dès huit heures, il pourrait se mettre en rapport avec un représentant de la Bank of America. Si le chèque n'avait pas été viré, on pouvait y faire opposition, bien qu'il ait pu être payé quelque part, même dans une succursale de la banque. Il parlait très vite, d'une voix monotone, avec un accent. Al en déduisit qu'il était grec, lui aussi ; ou en tout cas originaire des Balkans.

— Si c'est une opération légale d'investissement, dit Tsarnas, ce Mr Harman peut entamer une procédure légale pour faire honorer le chèque. Mais si nous avons affaire à un escroc, comme vous et Mrs Fergesson semblez le croire, alors il n'osera pas aller jusqu'au tribunal. Il sait ce qu'il risquerait. Il est probable, Mrs Fergesson, qu'il ne sait pas que votre mari est décédé cette nuit, ce qui nous donne au moins une demi-journée d'avance sur lui dans l'éventualité de bloquer le compte, si nous décidons de le faire. C'était bien un compte joint, ce compte commercial sur lequel le chèque a été tiré ?

— Oui, dit Lydia.

L'avocat s'informa auprès de Al des affaires de Harman, de son domicile, des circonstances dans lesquelles le chèque avait été établi. Il semblait satisfait, et, cependant, d'un autre côté, faisait preuve d'une attitude bizarrement neutre. À la longue, Al comprit que cet homme, qui avait pourtant été l'avocat de Fergesson, pourrait admettre, si l'affaire avait été conclue en toute honnêteté, que le chèque soit finalement honoré. Il avait une vue abstraite de l'affaire. Pour lui, les personnes concernées s'effaçaient derrière les questions de droit. Cette attitude surprenait Al.

Presque personne n'était levé à cette heure matinale ; quelques voitures seulement circulaient sur Shattuck Avenue. Il faisait froid. Aucune boutique n'était encore ouverte. Beaucoup d'enseignes au néon, remarqua Al, étaient encore allumées. Elles pâlissaient dans le soleil matinal.

— Et maintenant ? demanda-t-il à Lydia après que l'avocat se fut éclipsé dans sa propre voiture.

Lydia et lui étaient restés ensemble sur le trottoir.

— Dieu sait tout ce que j'ai à régler, dit-elle. Tout se passe comme dans un rêve. Vous m'avez été d'un grand secours, Mr Miller. C'est Boris qui a le testament, j'en connais le contenu. Toutefois, sa lecture doit être faite dans les règles. Vous n'y figurez pas.

— Je crois que je n'en mourrai pas, dit Al. Et vous, vous y êtes ?

— La loi l'exige, déclara Lydia d'une voix ferme, celle-là même qu'elle avait depuis l'instant où il l'avait rencontrée ce matin.

— Je ne m'attendais pas du tout à sa mort, dit Al.

— C'est une chance qu'il soit mort juste à ce moment-là, dit Lydia. Un seul jour de plus et il aurait été trop tard pour faire opposition au chèque.

Son comportement terre à terre le stupéfia. C'était comme s'il voyait percer le côté paysan de sa nature profonde au travers du vernis de l'éducation et de la culture. C'était le même attachement instinctif aux biens matériels qu'il avait constaté chez le vieux ; tous deux faisaient la paire. Mais, en dernière analyse, ça ne lui sembla pas être un mal. Cela semblait

parfaitement naturel et même, pensa-t-il, c'était tout ce que le vieux méritait.

— Cet individu qui a le chèque, dit Lydia alors qu'ils s'avançaient vers la voiture de Al, ce Chris Harman, est-ce qu'il sera monté contre vous à cause de ce que vous avez fait pour moi ?

— Ça se pourrait bien, dit-il en haussant les épaules.

— Est-ce que ça vous inquiète ?

Il n'en savait trop rien. Il était trop tôt ; bien trop tôt dans la journée.

— Vous pouvez être assuré de ma reconnaissance, dit Lydia. Je sais que je pourrai peut-être vous rendre la pareille si l'occasion se présente.

Il ne trouva rien à répondre à ça.

— Ne perdez pas courage, dit-elle en lui tapotant le bras.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Dieu seul sait pourquoi, dit-elle, et elle se dirigea vers le taxi qui l'attendait.

« Maintenant je n'ai plus de boulot, se dit-il en montant un peu chancelant dans sa propre voiture, une Chevrolet de son stand. Je n'ai plus rien. Le vieux est mort et je ne figure pas sur son testament ; non pas que je m'y attendais ou que j'y aie même jamais pensé. Je suis grillé du côté de Harman. Mon terrain est foutu sans aucun doute, et non pas dans deux mois, mais tout de suite. Tous les biens du vieux vont être bloqués par le tribunal. Et le terrain lui appartient ; il fait partie de ses biens. Bien sûr, quand la justice statuera, la vente sera considérée comme légale. Mais ça prendra du temps.

« Je crois que c'est moi qui l'ai tué, réalisa-t-il brusquement. Je l'ai tué hier, chez Harman, quand j'ai dit que son relevé de compte était du bidon. Ça a pris quelque temps, cependant. Dieu merci, il n'est pas tombé raide sur le coup. Dieu merci, la machine a tourné encore un peu, probablement plus par habitude que par volonté de vivre.

« Il avait toujours pensé finir écrasé par une bagnole dans son garage, pensa Al. C'est comme ça qu'il voyait la chose. Mais ce n'est pas comme ça que ça s'est passé. Il a été tué par une rafale de mots. Mes mots, à moi. »

Il démarra et partit à la recherche d'un café où il pourrait prendre son petit déjeuner.

Sur Sacramento Avenue, il tomba sur une cafétéria qu'il connaissait et il commanda son petit déjeuner. La plupart des clients étaient des hommes. Ils lisaient la rubrique sportive de l'édition du matin du *Chronicle*, buvaient leur café et mangeaient leurs œufs au bacon avec des frites. L'endroit était accueillant, l'éclairage agréable, et cela lui remonta le moral. Il se sentait moins seul.

Pendant qu'il mangeait, un client noir vint s'asseoir à côté de lui.

— Vous ne seriez pas Mr Miller ? demanda l'homme.

Al le connaissait vaguement ; il était passé à son stand une ou deux fois. Il acquiesça de la tête.

— Le docteur vous cherche, dit l'homme.

— Quel docteur ?

— Le docteur Do, dit l'homme, puis il glissa de son tabouret et, se faufilant hors de la cafétéria, regagna la rue.

Dès qu'il eut fini de manger, Al se rendit au téléphone, et composa le numéro de Tootie.

— Salut, mec, dit Tootie quand il reconnut la voix de Al. Ils te cherchent.

— Qui ça ?

— Des types et qui ne te veulent pas de bien.

— Chiotte de merde, dit Al, tombant dans la vulgarité.

— C'est pas la peine de jurer, dit Tootie. Tu ferais mieux de te fourrer dans la caboche que tu es dans la merde.

— Le nom des gars.

— Je ne sais pas qui c'est. J'ai juste entendu dire qu'ils te cherchaient pour t'épingler. Sois franc : tu leur as pas joué un tour de cochon ? Ils te cherchent pas des crosses pour rien.

— Ça me dépasse, dit Al.

— D'après ce que j'ai entendu, tu as tué un type, dit Tootie.

— Conneries, dit Al.

— Et ça leur coûte un tas de pognon. J'ai entendu dire que ça allait chercher dans les cent mille dollars.

— Il est pas question de cent mille dollars, dit Al en colère, hors de lui, rendu fou par les histoires démentes de Tootie.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Tootie.

— Rien, dit Al.

— Tu ferais mieux de t'acheter un flingue et de te planquer.

— Conneries, tout ça, dit Al.

— En tout cas, tu es prévenu, dit Tootie. Quand j'entends ce genre de truc, c'est toujours du solide. Que tu saches de quoi il retourne ou pas, tu t'es mis à dos des caïds.

— D'accord, dit Al.

Il commença à raccrocher.

— Je t'entends tripoter l'appareil, dit Tootie. Tu es prêt à raccrocher ?

— Je vais aller voir le district attorney, dit Al, et lui raconter tout ce que je sais. Ils ne m'auront pas.

— Qui est-ce que tu as tué, demanda Tootie ?

— J'en sais rien.

— Mais si, tu sais.

— Juste un type qui me gênait.

— T'es complètement schnock, dit Tootie. C'est moi qui raccroche.

La communication fut coupée. Al raccrocha et quitta la cabine.

« Chouette de sa part de me prévenir, se dit-il.

« Il a sans doute raison, pensa-t-il. Je devrais acheter un revolver et me planquer. Mais où aller ? Chez Harman, ils ont mon dossier complet, tout ce qui me concerne, chaque endroit où j'ai habité, où je suis né, là où ma femme travaille, tout ce que j'ai fait depuis l'école primaire. Ils peuvent probablement confier tout ça à un psychologue qui pourra prédire exactement mes faits et gestes. Ils sauront exactement où me trouver : la rue, l'immeuble dans la rue, la pièce dans l'immeuble. Voilà ce que permet la technologie moderne. »

Il acheta le *Chronicle*, se rassit au comptoir et commença à parcourir les offres d'emploi. Il n'y avait rien qui vaille la peine.

« Je pourrais me faire vendeur, ou m'occuper de machines à sous », décida-t-il. Ensuite il lut le courrier des lecteurs, puis le coin des affaires. « Il y a tout de même des gars qui se

débrouillent pour survivre, pensa-t-il. Je peux me rendre à domicile et guérir les gens de l'envie de fumer par hypnose. Ou, s'ils le désirent, je peux apporter le goûter d'anniversaire de leurs enfants et organiser un spectacle de marionnettes. » Il en revint au courrier des lecteurs. « Insecticide pour les vers à bois, lut-il. Merci à saint Jude pour avoir sauvé mon mobilier de famille. Seigneur ! » Il jeta le journal.

Julie fut de retour à l'appartement tôt dans l'après-midi. Al venait de faire un somme. Étonné de la voir si tôt, il se redressa sur le lit. Mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, Julie dit : « J'ai été virée. » Et commença à enlever ses chaussures et ses bas.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Un client est venu dire au chef de service que je ne croyais pas en Dieu. Le chef m'a fait venir dans son bureau et m'a posé la question ; je lui ai répondu que c'était vrai, mais que ça n'était pas l'affaire de la Western Carbon and Carbide. Mais il a répondu que la moralité de ses employés était l'affaire de la Western Carbon and Carbide. Il a aussi ajouté qu'il n'avait jamais trouvé que les étudiantes donnaient satisfaction. Qu'elles n'étaient jamais satisfaites de leurs emplois, qu'elles étaient toujours des fautrices de troubles.

Elle accrocha son manteau dans la penderie.

Ainsi, Tootie avait raison. Ils faisaient tout pour le coincer.

— Écoute, dit-il, qu'est-ce que tu penserais de quitter la région de la Baie ?

— Pour aller où ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais nous trouverons.

— Il y a des tas d'emplois disponibles dans la région de la Baie, dit Julie en entrant dans la cuisine et en commençant à empiler les assiettes dans l'évier. Je n'aurai aucun mal à en trouver un. Je me suis déjà inscrite dans une agence de placement. Ce sont des choses qui arrivent.

De toute façon, toi, tu as ton travail.

— Non, dit-il.

— Non quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu veux dire qu'au bout d'une seule journée tu ne travailles plus pour cet homme ? (Elle s'arrêta d'empiler la vaisselle et revint dans la chambre se planter devant lui.) Comment se fait-il que tu sois à la maison ? Pourquoi n'es-tu pas à ton travail ?

— Nous sommes dans la merde, dit Al.

— Tu as gardé ce boulot juste une journée, c'est ça ? dit Julie.
Un bon boulot comme ça !

Il acquiesça.

— Tu as démissionné ?

— Oui, avoua-t-il finalement.

— Tu peux me dire pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, dit-il. Je sais ce qui est arrivé, mais je ne sais pas pourquoi. Tu dois me croire sur parole. Je ne pouvais pas faire autrement.

Il lui faisait face, les mains dans les poches. Sa femme avait croisé les bras sur sa poitrine, comme si elle avait froid. Son visage paraissait soudain fané, vieilli, et tous ses traits, son nez, ses yeux et sa bouche s'étaient petit à petit rétrécis. Ses os eux-mêmes semblaient avoir rapetissé. Comme si, pensa Al, sa force intérieure était en train de s'évaporer, de se diluer, de s'évanouir. De se volatiliser à chaque inspiration. C'était peut-être tout ce qu'ils étaient en fin de compte, de l'air, purement et simplement. De l'air dans chacun d'eux et qui les maintenait en vie.

— Je vais divorcer, dit-elle.

Il fit un pas vers elle, pour la rassurer. Pour la réconforter, l'aider à reprendre goût à l'existence. Elle s'écarta de lui.

— Ce n'est pas le moment, dit-il. Pas le moment pour ça.

— Je suppose que tu vas me frapper, dit-elle, comme tu as frappé ce pauvre homme.

— Quel pauvre homme ?

— Cet ivrogne qui était entré sur ton stand et que tu as frappé.

Il ne s'en souvenait pas. Il ne voyait pas du tout de quoi elle parlait.

— Nous sommes tous les deux au chômage, dit-il, et il va nous falloir tout reprendre à zéro, probablement ailleurs. Mais

nous nous en sortirons. Cette dernière expérience m'a beaucoup appris.

— Non, dit-elle, nous deux c'est fini.

— Écoute-moi bien, dit-il au bout d'un moment, je vais faire un marché avec toi. Donne-moi un mois. Si nous...

Il hésita.

— C'est ça, dit-elle avec amertume, si nous ne trouvons pas un quelconque boulot. *Nous*. Pas toi.

— Si je n'ai pas trouvé quelque chose qui vaille la peine d'ici un mois, alors d'accord, nous nous séparerons.

— Je ne peux pas passer un marché avec toi, dit Julie, parce que... Tu veux savoir pourquoi ? Tu peux regarder la vérité en face ? Tu n'es pas honnête. On ne peut pas te faire confiance.

Elle recula de quelques pas, comme si elle avait peur et craignait sa réaction. Mais il ne bougea pas.

— Vas-y, frappe-moi, dit-elle. Et prouve ta bonne foi, prouve ton honnêteté.

Le téléphone sonna.

Comme elle passait devant lui pour aller répondre, il dit :

— Laisse sonner.

— C'est probablement l'agence, dit-elle, pour moi. (Elle décrocha et dit :) Allô ! (Puis elle posa les mains sur le combiné et lui demanda :) Connais-tu un nommé Denkman ?

— Mon Dieu, non, dit-il.

— C'est pour toi, dit-elle.

Elle lui tendit l'appareil.

Il fit non de la tête.

La main sur l'écouteur, Julie lui dit à mi-voix :

— Je ne vais pas raconter des mensonges à ta place. À partir de maintenant, tu feras tes commissions toi-même.

Et elle lui tendit à nouveau le téléphone.

Il le lui prit des mains.

— Al Miller ? dit une voix d'homme.

— Oui, répondit-il.

— Miller, mon nom est Denkman. Je tiens le salon de coiffure, vous savez, celui qui est en face de chez vous. Écoutez, je vois votre boutique de chez moi, vous feriez mieux de venir.

Il raccrocha, passa en courant devant Julie, jaillit de l'appartement, dégringola les escaliers et traversa le trottoir jusqu'à la Chevrolet.

Quand il prit le dernier virage devant son terrain, le coiffeur, dans sa blouse blanche, traversa la rue au milieu des voitures et vint à sa hauteur. Ils se tenaient tous les deux face au stand. Rien ne bougeait.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, dit Denkman, je les ai pris pour des clients qui examinaient les voitures.

— Sont-ils allés derrière ? demanda Al.

Il pénétra sur le stand, suivi du coiffeur. Les voitures de la première rangée avaient l'air intactes.

— Ils trafiquaient quelque chose, dit le coiffeur.

C'était la Marmon, sur l'arrière du terrain. Ils avaient cassé toutes les vitres, crevé les pneus, éventré les sièges, bousillé les cadrans du tableau de bord. Quand il souleva le capot, il s'aperçut qu'ils avaient coupé les fils dont les morceaux pendaient, arrachés. Quant à la peinture, elle était foutue. Ils l'avaient égratignée et profondément rayée ; avec un marteau ils avaient cabossé le capot et les portières. Les phares avaient été arrachés et cassés.

Regardant par terre, il vit une mare d'eau. Ils avaient défoncé le radiateur.

— Vous devriez appeler la police d'Oakland, dit Denkman. Vous l'aviez presque complètement retapée, n'est-ce pas ? Je vous ai vu y travailler ; mon Dieu, vous travailliez dessus depuis au moins deux ans.

— Les enculés, dit Al.

— Ils n'avaient pas l'air de gamins, dit Denkman, d'habitude ce sont des gamins qui s'adonnent au vandalisme.

— Non, dit-il, ce n'était pas des gosses.

— La police dira que si, dit Denkman.

Al remercia le coiffeur de l'avoir prévenu. Le coiffeur retraversa la rue pour regagner sa boutique. Al resta sur place, tournant le dos à la voiture détruite, regardant la circulation. Puis il entra dans son bureau, ferma la porte et s'assit. Tout seul.

« Que peuvent-ils faire de plus ? se demanda-t-il. Ils ont fait virer ma femme de son travail ; le mien est quasiment fichu. Ils ont bousillé ma Marmon. Tootie avait peut-être raison ; ils sont bien capables de me suriner ou de me tabasser. Ou encore de violer Julie. Qui peut savoir ? » Lui ne savait pas. Il avait coûté au moins quarante mille dollars à Harman, peut-être plus.

Il se souvint des circonstances dans lesquelles, enfant, il s'était servi d'un fusil. La seule fois. Il avait la responsabilité de nourrir des poulets et des canards dans leur poulailler. Une fois il avait trouvé des rats des champs qui rôdaient alentour ; aussi son père lui avait-il donné la vingt-deux long rifle, et il avait grimpé sur le poulailler, s'était assis en tailleur sur le toit pour guetter les rats lorsqu'ils sortiraient de leur trou. Il en avait visé un. Il l'avait touché à l'arrière-train et le rat s'était mis à tourner sur lui-même comme une toupie, ses pattes s'agitant dans tous les sens. Le rat avait tourné et tourné sur lui-même, et juste au moment où il pensait qu'il allait crever il avait foncé vers son trou, et avait disparu.

Il tenta de s'imaginer de quoi aurait l'air un homme, touché à un point quelconque, et tournoyant sur lui-même. « Je ne peux pas faire ça, pensa-t-il. Et puis merde, je n'achèterai pas de fusil. »

Il resta là, à son bureau, plongé dans ses pensées un très long moment. Puis il s'aperçut que plusieurs voitures étaient garées dans le virage un peu plus bas. Les portes du garage étaient ouvertes, et Lydia en sortait. Elle était entourée de plusieurs messieurs en costume trois pièces, qui avaient tous l'air grave.

L'apercevant à son bureau, Lydia traversa le stand pour le rejoindre.

— Mr Miller, dit-elle en ouvrant la porte du bureau, nous avons pu arrêter le chèque. J'ai sorti l'argent et l'ai mis en sécurité dans un coffre.

Ses yeux lançaient des éclairs, elle était outrageusement fardée et portait un manteau noir à col de fourrure, des bas noirs et un grand sac à main en cuir. Tout son corps vibrait, survolté, son excitation confinant à la frénésie.

— Parfait, dit-il.

— Le corps repose dans ce salon funéraire. *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis*. Qu'en dites-vous, Mr Miller ? (Elle posa une carte blanche gravée sur son bureau.) Le service sera célébré demain matin à onze heures. Ensuite, il sera incinéré.

Il hocha la tête et ramassa la carte.

— Souhaitez-vous voir le corps ? demanda Lydia.

— Je ne sais pas, dit-il. Je n'arrive pas à me décider.

— Il reste la question des vêtements, dit-elle. On m'a appelée ce matin à ce sujet. Il avait des cravates qu'il venait d'acheter, mais j'ai décidé de ne rien lui mettre que nous n'avions l'habitude de lui voir porter. Le célébrant est unitarien. Connaissez-vous des chansons qu'il aimait ?

— Quoi ? demanda Al.

— On jouera à l'orgue des chansons qu'il aimait.

— Je ne sais pas quelles chansons il aimait, dit-il.

— Bon, alors on jouera des hymnes, dit Lydia. Tant pis...

— J'ai hâté sa mort en me disputant avec lui chez Harman, dit Al. Le saviez-vous ?

— Vous ne faisiez que votre devoir.

— Comment le savez-vous ?

— Il m'a raconté par le détail tout ce qui s'est passé. Il reconnaissait que vous vouliez le défendre contre lui-même.

Al fixait le dessus de son bureau.

— Il ne vous en voulait pas.

Al inclina la tête.

— S'il vous plaît, allez voir le corps, dit Lydia.

— D'accord, dit-il.

— Aujourd'hui même, dit-elle, parce que si vous ne le faites pas aujourd'hui, il n'y aura plus rien à voir.

— D'accord, dit-il.

— Vous n'irez pas, dit Lydia. Pour quelle raison ?

— Je n'en vois aucune d'y aller, dit-il.

— Personne ne peut vous forcer à rien, Mr Miller, dit Lydia. Je dois reconnaître ça chez vous, vous agissez exactement comme vous l'entendez. J'ai pensé à vous aujourd'hui ; vous êtes très présent dans mes pensées. Je veux vous donner l'argent nécessaire pour que vous puissiez redémarrer.

Il la regarda, complètement pris au dépourvu.

— Vous avez perdu votre situation, dit Lydia, pas vrai ? Tout ça à cause de votre sens du devoir. Quelqu'un doit vous redonner votre chance, en intervenant et en vous aidant. Quelqu'un qui puisse le faire. J'ai l'argent pour ça.

Il ne savait pas quoi dire.

— Vous pensez, dit-elle, que ce serait profiter de ses dépouilles.

En entendant cela, Al se mit à rire.

— N'ayez pas mauvaise conscience, dit Lydia. Vous n'avez aucune raison de vous sentir coupable.

— J'ai envie de me sentir coupable, dit-il.

— Pourquoi, Mr Miller ?

— Je ne sais pas, dit-il.

— Vous voulez peut-être vous sentir impliqué dans sa mort.

Al ne réagit pas.

— Au lieu d'aller le voir, dit-elle, voilà ce que vous faites. C'est ça votre façon d'agir ?

Il haussa les épaules, fixant toujours son bureau.

Ouvrant son grand sac en cuir, Lydia y plongea la main et la retira, tenant quelque chose ; il vit que c'était un billet de cinq dollars. Elle enfonça le billet dans sa poche de chemise. Voyant qu'il regardait fixement le billet, elle dit :

— Je vous demande d'aller acheter des fleurs et de les faire envoyer au salon funéraire.

— Je peux acheter des fleurs, dit-il.

— Non, dit-elle calmement, vous ne pouvez pas. Vous pensez que vous pouvez le faire ? L'avez-vous seulement déjà fait ? Jamais de la vie, mon jeune ami. Comme vous n'êtes jamais allé à un enterrement. Vous ne savez pas comment ça se passe. Il y a tant de choses dans ce bas monde que vous ne savez pas comment aborder. Vous êtes, en quelque sorte, et sans vouloir vous offenser, un barbare.

— Un barbare, répéta-t-il.

— Mais vous avez de l'instinct dit-elle en sortant du bureau, tirant la porte derrière elle. Un instinct sûr qui vous sauvera, s'il ne l'a déjà fait. Vous devez vous fier à lui, et aussi, mon cher jeune ami, laisser quelqu'un d'autre vous montrer comment

évoluer dans notre vieux monde cruel que, hélas, vous comprenez si peu. Si ridiculement peu.

— Dieu du ciel, dit-il en levant les yeux vers elle.

Les mots très particuliers qu'elle avait choisis l'avaient effrayé pendant un moment.

— À quoi pensez-vous ? dit-elle en souriant. Que ressentez-vous ? Dites-moi ce que votre instinct vous dicte à l'instant même sur votre façon de vivre. Sur la façon dont vous devriez recommencer votre vie, comme si c'était la première fois.

« Mon instinct, se dit-il, me conseille de me foutre en l'air. » Mais il ne l'exprima pas à haute voix, il ne dit rien.

La porte se referma. Lydia était partie. Il resta là où il était, heureux d'être seul à nouveau, heureux qu'elle soit partie. Mais, quelques instants plus tard, la porte se rouvrit.

— Mr Miller, dit-elle, je constate que votre superbe vieille voiture est réduite en pièces. Que lui est-il arrivé ?

— Ils se sont vengés dessus, dit Al.

— C'est ce que j'ai pensé, dit-elle, quand j'ai vu les vitres brisées et les garnitures arrachées — elle rentra et s'assit au bureau en face de lui —, ce que je vais faire pour vous, c'est vous l'acheter. Je me rappelle vous avoir entendu dire que vous pensiez en tirer environ deux mille dollars. C'est bien ça ?

Il fit signe que oui.

— Donc c'est le prix que je vais y mettre.

Elle sortit un chéquier et commença à libeller soigneusement un chèque.

— Parfait, dit-il.

Elle souriait en écrivant.

— Ça ne vous étonne pas que je l'accepte ? demanda-t-il. (Il était lui-même surpris de sa réaction, de son acceptation.) J'ai besoin de ces deux mille dollars, dit-il.

C'était aussi simple que ça. Avec ces deux mille dollars, il pouvait partir. Autrement, il ne pouvait pas. Les deux mille dollars allaient vraisemblablement lui sauver la vie, et celle de sa femme.

Sitôt Lydia partie, il ferma son stand, prit sa voiture et se rendit à la banque sur laquelle le chèque était tiré. La banque l'accepta sans aucune difficulté ; il demanda la somme en

traveller's checks et rentra tout de suite à la maison. Il y trouva Julie dans la chambre à coucher en train de mettre ses vêtements dans l'une de leurs valises.

— J'ai assez d'argent pour nous permettre de partir d'ici tous les deux et pour recommencer notre vie ailleurs, dit-il.

— Vraiment ? dit-elle en continuant de faire ses bagages.

S'asseyant sur le lit à côté de la valise, il étala ses carnets de traveller's checks.

— Où as-tu l'intention de nous emmener ? finit par demander Julie au bout d'un bon moment.

— Partons, dit-il, et nous déciderons en route.

— Tout de suite ?

Elle le regarda emballer ses affaires dans l'autre valise.

— Nous prendrons le car sitôt les valises faites, dit-il.

Elle ne répliqua rien. Elle regroupa ses vêtements.

Ils s'affairèrent tous les deux côte à côte jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé le maximum de ce qu'ils pouvaient prendre.

— Pendant ton absence, dit Julie, il y a eu un autre coup de fil (elle lui montra le bloc), j'ai noté le numéro. Le type a demandé que tu le rappelles aussitôt que possible.

Il reconnut le numéro personnel de Harman.

— Il parlait de façon bizarre, dit Julie. Je n'ai pas saisi la moitié de ce qu'il disait. D'abord, j'ai pensé qu'il avait fait un faux numéro ; il parlait comme s'il s'adressait à une compagnie.

— À une société, dit Al.

— C'est ça ; il disait tout le temps : « vous autres... »

— Allons-y, dit Al.

Attrapant sa valise, elle se dirigea vers la porte.

— Ça me fait mal au cœur de laisser toutes ces choses ici (elle s'arrêta pour caresser un cendrier sur une table basse), ce ne sera plus là quand nous reviendrons ; nous ne reverrons plus jamais aucune de ces choses.

— Parfois, nous devons agir ainsi, dit Al.

— J'aime la région de la Baie, dit-elle, continuant à s'attarder.

— Je sais, dit-il.

— Tu as fait quelque chose de vraiment moche, hein ? dit-elle. Je m'en suis doutée dès que je suis rentrée à la maison. Est-

ce que ça a un rapport avec la mort de Jim Fergesson ? J'ai pas mal réfléchi à tout ça. Peut-être que tu as voulu faire main basse sur son argent, je ne sais pas. (Elle secoua la tête.) De toute façon tu ne le diras jamais. Je suppose que ce genre de choses arrive tout le temps. Je ne l'ai jamais aimé. Il n'avait vraiment pas le droit d'avoir tout cet argent. Je répète ce que j'ai déjà dit : je voulais qu'il meure. Il t'a vraiment mal traité.

Elle l'observait du coin de l'œil.

Ramassant sa propre valise, il se dirigea vers la porte, faisant passer sa femme devant lui dans le couloir.

Plutôt que de prendre leur propre voiture, ils se firent conduire en taxi jusqu'à la gare routière des Greyhound. Il acheta des billets pour Sparks, dans le Nevada. Une heure plus tard, après avoir attendu dans la gare, ils étaient en route dans le car à impériale et à air conditionné, suivant l'autoroute 40 qui traverse les régions plates de Sacramento Valley.

C'était le début de la soirée et l'air avait fraîchi. Les autres passagers somnolaient, lisaient ou regardaient par la fenêtre. Julie contemplait le paysage, faisant de temps à autre une remarque sur les champs et les fermes qu'ils dépassaient.

Quand ils arrivèrent à Sacramento, il faisait encore jour. Le car s'arrêta le temps nécessaire pour que les passagers puissent dîner ; et puis, en route une fois de plus. Mais maintenant il faisait nuit. Le car commença à gravir la vieille autoroute sinueuse qui conduit de Sacramento jusqu'aux sierras. Le reste du trafic était en grande partie constitué de camions. Jetant un œil à l'extérieur, Al vit que la route était bordée de restaurants de routiers, de boutiques de fruits fermées et de stations-service. Les champs étaient derrière eux maintenant.

— Cette partie du trajet est plutôt déprimante, dit Julie. Je suis contente qu'on ne puisse pas bien voir. Mais j'espère qu'on verra les sierras.

— Mais ce sont les sierras, dit-il. C'est comme ça tout le long. Panneaux publicitaires et bars.

— Comment est-ce de l'autre côté ?

— On verra bien, dit-il.

— En tout cas, dit Julie, l'air sent rudement bon.

XV

À Sparks, Nevada, il prit des billets pour Salt Lake City. Ils passèrent quelques heures à flâner dans Sparks ; c'était une ville très moderne et très soignée, près de Reno. Puis ils se retrouvèrent en route, traversant le désert du Nevada. Il était trois heures et demie du matin.

Ils dormaient tous les deux. Rien n'existait en dehors du car, pas de lumière, aucun signe de vie. Le car dévorait la route sans s'arrêter.

Quand Al se réveilla, le soleil était levé ; il vit autour d'eux des terrains rocailleux, des monticules de pierrailles, des buissons d'épineux et, çà et là, des ordures abandonnées. Il était huit heures et quart. D'après l'horaire, ils ne devaient pas être loin de la frontière de l'Utah.

Le car s'arrêta à Wendover pour leur permettre de prendre leur petit déjeuner. C'était le dernier arrêt au Nevada, les dernières machines à sous. La ville s'étirait long de l'autoroute, ménageant des espaces entre ses maisons et ses boutiques, des parties de sol sableux où rien ne poussait. Julie et Al marchèrent jusqu'au bout de l'agglomération pour se dégourdir les jambes et revinrent ensuite à une cafétéria pour des petits pains chauds et du bacon.

— On pourrait être n'importe où en Californie, dit Julie, regardant autour d'elle. Mêmes boxes, même caisse enregistreuse, même juke-box (la cafétéria semblait de construction récente ; tout y était repeint et décoré à neuf).

La seule différence, dit-elle, c'est le journal. Et puis, cette drôle de saleté dehors.

Plusieurs autres passagers prenaient également leur petit déjeuner dans le café ; aussi ne craignaient-ils pas de rater leur car.

— Est-ce que nous allons nous installer à Salt Lake City ? demanda Julie.

— Peut-être bien, dit-il.

Il lui semblait que c'était un endroit pas plus mauvais qu'un autre pour s'installer. Tout au moins, d'après ce qu'il en avait entendu dire.

— C'est plutôt excitant, dit Julie, de partir à l'aventure comme ça... de ne pas connaître le but de notre voyage, de simplement aller de l'avant, sans s'arrêter. De nous couper nous-mêmes de notre passé et de notre famille.

Elle lui sourit. Son visage était marqué par le manque de sommeil et ses vêtements étaient froissés. Ceux de Al également. Et il avait besoin de se raser.

Tout à coup, il eut une prémonition. Salt Lake City était une trop grande ville. Harman devait y avoir un représentant.

— Je crois que nous ne nous arrêterons pas à Salt Lake City, dit-il, que nous continuerons.

Sortant la carte, il envisagea les solutions possibles. Une ville assez petite pour n'avoir pas d'intérêt aux yeux de la société Harman, mais cependant assez importante pour qu'il puisse y trouver un travail, ou y monter une affaire. Ou ouvrir un commerce de voitures d'occasion, pensa-t-il. Ils avaient assez d'argent, tout juste assez, s'il se montrait prudent dans son achat.

— J'aimerais beaucoup visiter Salt Lake City, dit Julie. J'en ai toujours eu envie.

— Moi aussi, dit-il.

— Mais ça n'est pas possible, dit-elle en l'observant.

— Non, dit-il.

— Et je n'ai pas mon mot à dire ?

— Il vaut mieux que tu me laisses décider.

Julie se remit à manger. Il en fit autant.

Après avoir quitté le café, ils revinrent doucement à pied vers l'endroit où était garé le car Greyhound. Ils pouvaient apercevoir le chauffeur ; il était en grande discussion avec deux femmes entre deux âges, aussi ne se pressèrent-ils pas.

— C'est une très jolie petite ville, dit Julie. Mais il n'y a rien à faire ici. Nous avons tout vu. C'est juste un endroit où les gens

s'arrêtent pour déjeuner, faire réparer leur voiture et jouer un peu une dernière fois. (Se tournant vers lui :) Te sens-tu plus en sécurité ici ? Probablement pas ! Tu ne te sentiras jamais en sécurité. C'est vraiment dans ta nature.

— Qu'est-ce qui est dans ma nature ? dit-il.

— Ce conflit à l'intérieur de toi. Cette chose devant laquelle tu n'arrêtes pas de fuir. Les psychologues disent que nous emportons toujours nos problèmes avec nous.

— Peut-être bien, dit-il.

Il n'avait aucune envie de discuter avec elle.

Ils arrivaient au car. La porte était ouverte et il commença à gravir le marchepied métallique.

— Je ne crois pas que je vais monter dans le car, dit Julie.

— D'accord, dit-il en remettant le pied à terre.

— Je ne vais pas y monter du tout – elle le regardait sans broncher –, j'ai décidé que je n'irai pas plus loin. Je pense qu'il y a quelque chose en toi que tu n'affrontes pas, que tu n'as jamais affronté. Et tu me traînes derrière toi. Si tu essaies de me forcer à monter dans le car je hurle et tu seras arrêté. Je vois un policier de la route ou quelque chose qui lui ressemble.

Elle désigna du menton ce qu'il reconnut comme une voiture de patrouille avec son antenne.

— Tu vas rester à Wendover ? dit-il, effondré.

— Non, je vais prendre le premier car en sens inverse en direction de Reno, et je vais rester là-bas quelques jours et y faire des achats. Ensuite, si je m'y plais, je m'y installerai et demanderai le divorce dans l'État du Nevada ; et, bien sûr, je prendrai un boulot sur place.

Et si je ne m'y plais pas, je retournerai à Oakland et demanderai le divorce en Californie.

— Avec quoi ?

— Ne vas-tu pas me donner une partie de l'argent ?

Il resta silencieux. D'autres passagers, les voyant près du car, commençaient à s'approcher de crainte d'être laissés sur place. Le chauffeur terminait sa conversation avec les femmes entre deux âges.

— Je te demande de revenir avec moi, dit Julie, mais tu ne voudras probablement pas. Tu vas continuer à fuir devant toi.

Il étouffa un soupir.

— C'est ça, dit-elle, soupire, car tu sais que c'est la vérité.

— C'est des conneries, dit-il.

— Donne-moi simplement une partie de l'argent. Même pas la moitié. Disons, juste cinq cents dollars. Je sais combien tu as ; il t'en restera à peu près quinze cents ; d'après le régime de la communauté en vigueur en Californie, la moitié me revient. Mais je m'en fiche. Je veux juste en finir avec cette... pathologie. Cette...

Elle laissa sa phrase en suspens. Des gens passaient à côté d'eux pour monter dans le car.

— Il va falloir, dit Al, que je signe les traveller's checks, sinon ils ne vaudront rien.

— Parfait, dit-elle.

S'appuyant sur la paroi du car, il signa des chèques pour la valeur de cinq cents dollars, puis les donna à sa femme.

— Bien, dit-elle avec calme, je vois que tu m'en as juste donné cinq cents. J'avais pensé que tu aurais peut-être le geste de me donner la moitié de la somme. Mais ça ne fait rien.

Ses yeux se remplirent de larmes, puis elle se tourna vers le conducteur qui était monté dans le car.

— Je voudrais mes bagages, dit-elle. Je ne vais pas plus loin. Puis-je les récupérer s'il vous plaît ?

Elle tendit le bulletin de bagages. Le chauffeur la regarda, puis regarda Al et prit le bulletin.

Al remonta dans le car et se rassit. Seul. En dessous de lui, à l'extérieur, le chauffeur sortait la valise de Julie. Il claqua le couvercle du compartiment à bagages et se dépêcha de regagner son poste au volant. Peu après, le moteur se mit à rugir ; une fumée grise sortit du tuyau d'échappement. Les derniers passagers montèrent rapidement et retrouvèrent leurs places.

Assis dans le car, Al vit sa femme s'éloigner avec sa valise à l'intérieur de la gare routière. La porte se referma sur elle. Puis les portières du car se fermèrent à leur tour et le véhicule s'ébranla.

Il ressentit la cassure, l'horrible cassure qui ne rimait à rien. Quelle importance cela avait-il maintenant de continuer ou pas ? Et pourtant il continuait ; il était en route, tout seul, vers

Salt Lake City et la ville – quelle qu'elle soit – qui viendrait après.

« C'est peut-être mieux ainsi, pensa-t-il. C'est peut-être mieux pour nous deux de nous séparer. Au moins ils ne nous auront pas tous les deux. Essayer de la faire partir avec moi était une tentative désespérée dès le départ. On ne peut pas forcer les gens à faire quelque chose. Je ne peux pas obliger Julie à faire ce que je voulais qu'elle fit, pas plus que Lydia Fergesson n'a pu m'obliger à envoyer des fleurs ou à me rendre au salon mortuaire. Chacun d'entre nous a sa propre vie à vivre, pour le meilleur et pour le pire. »

Le Grand Lac Salé était épouvantablement chaud, blanc et voilé. Vers le milieu de la journée, le car l'avait traversé et abordait la partie verdoyante et fertile, plantée d'arbres et clairsemée de petits lacs, de l'Utah. Une fois de plus, défilait sous ses yeux une campagne pas très différente de la Californie. Il y avait un important trafic sur l'autoroute. Il aperçut, devant, les faubourgs d'une ville importante.

Salt Lake City lui parut aussi peuplée, affairée et construite que la région de la Baie ; cette ville était entourée, comme Oakland, d'autres villes plus petites mais si proches qu'elles en étaient absorbées. Les quartiers résidentiels et les zones d'affaires lui étaient, à travers la fenêtre du car, les mêmes partout. Motels, drugstores, stations-service, laveries, supermarchés... Les maisons étaient plutôt construites en briques ou en pierres ; ou, si elles étaient en bois, d'une solidité peu commune. Les rues étaient bien entretenues et bruyantes. Il vit beaucoup de teenagers dans leurs voitures, les mêmes bagnoles trafiquées qu'il voyait à longueur de temps parcourir San Pablo Avenue. Il trouva qu'à bien des égards Salt Lake City paraissait une ville idéale pour le commerce de voitures d'occasion. Tout le monde semblait conduire et on pouvait voir des tas de vieux tacots.

Quand il descendit du car dans le centre-ville de Salt Lake City, deux policiers en civil l'encadrèrent et l'entraînèrent dans un coin de la gare routière.

— C'est vous, Allen Miller, de Oakland, Californie ? lui demanda l'un d'eux en lui montrant son insigne.

Il était tellement interloqué qu'il fit signe que oui.

— Nous avons un mandat d'arrêt contre vous, dit le policier en lui montrant un papier plié en deux. Et nous devons vous renvoyer dans l'État de Californie.

Ils commencèrent à l'entraîner, en l'encadrant, vers le bord du trottoir où était stationnée leur voiture de patrouille.

— Mais pourquoi ? demanda Al.

— Pour fraude, lui répondit l'un d'eux, pendant qu'ils le poussaient dans la voiture. Pour avoir soutiré de l'argent sous un faux prétexte.

— Quel argent ? demanda-t-il. Qui dit cela ?

— La personne qui a signé la plainte dans le comté d'Alameda, en Californie : Mrs Lydia Fergesson.

Le policier fit démarrer la voiture et rengagea dans la circulation du centre-ville de Salt Lake City. Pendant ce temps, à l'arrière du véhicule, l'autre policier fouillait Al, qui n'opposa aucune résistance.

— On va vous garder ici un jour ou deux et vous renvoyer d'où vous venez.

Al ne savait quoi répondre.

— Vous connaissez cette Mrs Fergesson ? demanda l'un des policiers en faisant un clin d'œil à l'autre.

— Bien sûr, dit Al.

— C'est une veuve ? demanda un des policiers au bout d'un moment.

— Oui, dit Al.

— Une dame un peu forte ? Entre deux âges ?

Al ne répondit pas.

— Que faites-vous pour gagner votre vie ? demanda un des policiers.

— Vendeur de voitures, dit Al.

— Vous avez fait votre chemin dans le monde, dit un des policiers en lui donnant une tape dans le dos.

Les mesures pour son transfert furent prises le lendemain. Il fut renvoyé en Californie, en compagnie d'un autre prisonnier de l'État d'Utah, sous la garde d'un shérif adjoint ; ils firent le voyage par avion, et quelques heures après avoir décollé de l'aéroport de Salt Lake City ils se posaient sur celui d'Oakland : là une voiture de police les attendait pour les conduire au palais de justice.

Il ne s'était écoulé que deux jours et demi depuis que Julie et lui avaient entrepris leur voyage. « Je me demande où elle est, pensa Al, assis sur le banc d'une des salles d'audience dans l'attente d'être inculpé. Est-elle retournée à Reno ? S'y trouve-t-elle en ce moment ? Ça fait drôle d'être revenu ici. » Il avait pensé ne jamais revoir Oakland. À travers la fenêtre de la salle, il pouvait voir les bâtiments officiels du comté d'Alameda ; et quelque part, presque à portée de vue, devait se trouver le lac Merritt, là où bien souvent il avait canoté.

Le fait de revenir en avion raccourcissait les distances. « Je ne suis pas allé bien loin, se dit-il. À quelques heures d'ici, pour ceux qui prennent l'avion, c'est tout. » Ça ne lui était jamais venu à l'esprit de prendre l'avion. « Ça doit être ce genre de choses que Lydia voulait dire, pensa-t-il, quand elle m'accusait de voir le monde si petit.

Quelqu'un, manifestement un employé du tribunal, vint lui dire qu'il devrait avoir un avocat.

— D'accord, dit-il — tout ça lui semblait irréel —, j'y penserai.

— Vous voulez téléphoner ?

— Peut-être tout à l'heure, dit Al.

Il ne voyait pas à qui il pourrait téléphoner. Il aurait aimé avoir ses pilules avec lui. Peut-être les avait-il ; il commença à fouiller dans ses poches, mais sans résultat. Non, réalisa-t-il, la boîte d'Anacin était dans un autre pantalon. Ou bien les policiers la lui avaient prise quand ils avaient inventorié toutes ses affaires. « C'est peut-être bien ce qui m'est arrivé, se dit-il. D'une façon ou d'une autre, on m'a séparé de mes pilules. »

La première chose qu'il remarqua ensuite fut l'entrée dans la salle d'un homme petit, chauve, qui avait l'air étranger et portait un costume croisé. « Je le connais, se dit Al. C'est peut-être mon

avocat. » Mais bientôt il se rappela qui c'était. C'était, bien qu'il ne se rappelât pas son nom, l'avocat de Lydia.

Plusieurs personnes s'entretenaient avec l'avocat, puis Al se trouva entraîné hors de la salle du tribunal, au bout d'un couloir.

« Je suis vraiment entre leurs mains, se dit-il ; ils m'emmènent où bon leur semble. » Un policier indiqua une porte ouverte et Al pénétra dans une pièce latérale, un genre de bureau avec des chaises et une table.

— Merci, dit-il au policier, mais il était déjà reparti.

La porte s'ouvrit et l'avocat, petit, chauve et étranger, de Lydia, entra, sa serviette à la main. Se déplaçant rapidement, l'air important, il s'assit en face de Al et fit glisser la fermeture-éclair de sa serviette. Il consulta ses papiers un moment puis leva les yeux. Il souriait. « Ils sourient tous, pensa Al, ça doit être une déformation professionnelle. »

— Je suis Boris Tsarnas, dit l'avocat. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Ouais, dit Al.

— Mrs Fergesson ne tient pas à vous voir, tout au moins pour l'instant. Je suis, voyez-vous, son conseil en cette affaire – sa voix se fit confidentielle –, ainsi que dans tout ce qui concerne la succession de son défunt mari, etc.

Il scruta Al si longtemps du regard que celui-ci commença à se sentir mal à l'aise. Il avait des yeux qui, bien que petits, étaient vifs et pétillants d'intelligence.

— L'investissement, dit Tsarnas, était parfaitement régulier.

Eh bien voilà, ça y était ! Tout devenait clair. Al acquiesça.

— On nous a fourni tout le dossier financier, les rapports comptables, et nous les avons examinés. Le bénéfice net qu'elle tirera de son placement sera probablement très élevé ; au moins dix pour cent, peut-être plus. Ça pourrait monter jusqu'à douze. Harman a agi de façon désintéressée. Il n'a aucun intérêt dans cette affaire, sinon ses relations avec Mr Bradford et feu Mr Fergesson. Il apparaît qu'il a agi précisément comme il le disait, faisant profiter le défunt d'informations et de conseils qui lui ont permis un investissement de premier ordre, qui maintenant profite à l'héritière, Mrs Fergesson. C'est ce dont je

l'ai informée – il fit claquer le fermoir de sa serviette et prit un air amical. J'ai pensé qu'il vous intéresserait d'être tenu au courant. Vous sembliez avoir quelques réticences au sujet de l'honnêteté de Mr Harman. Quand le chèque en question a été stoppé, à la demande de Mrs Fergesson, Mr Harman a fait le nécessaire pour se porter garant. Ce qui veut dire qu'il a avancé quarante et un mille dollars de son propre argent à Mr Bradford pour garantir la somme, jusqu'à ce que l'opposition sur le chèque soit levée. Ainsi il a pris un risque considérable pour s'assurer que l'opportunité de cet investissement soit sauvegardée et que, par conséquent, il ne soit pas perdu pour la veuve du défunt.

— Lydia est au courant de tout ça ? demanda Al.

— Aussitôt que nous avons pris connaissance des garanties financières de l'opération, nous l'en avons informée. On pense beaucoup de bien de ces terrains de Marin Gardens dans le milieu des promoteurs immobiliers de Marin County. Bon nombre de gens de l'autre côté de la Baie y ont investi en toute confiance, et quelques personnes d'ici également.

— Qu'est-ce que tout ça a à voir avec mon arrestation ? demanda Al.

— Vous avez obtenu de Mrs Fergesson une somme importante sous de faux prétextes. Vous avez prétendu que, pendant que vous protégez ses intérêts, vous aviez subi une lourde perte et vous l'avez convaincue qu'elle était responsable et vous en deviez réparation. Aussitôt qu'elle m'a informée de ce qu'elle avait fait, je lui ai conseillé d'engager une action contre vous et de faire opposition au chèque – les yeux de l'homme brillaient d'excitation –, mais bien sûr, vous l'aviez immédiatement touché. Mrs Fergesson m'a alors demandé de la conseiller sur la conduite à tenir. Vous aviez, comme nous l'avons découvert, quitté la Californie aussitôt après avoir encaissé le chèque. (Son sourire s'amplifiait.) La banque nous a informés que vous aviez converti les deux mille dollars en traveller's checks. Et nous avons découvert que votre femme et vous-même aviez fait vos bagages et décampé ensemble. En fait, elle avait fait les valises pendant que vous encaissiez le chèque.

Il continuait à sourire à Al, avec une nuance d'admiration.

— Je lui ai vendu une voiture, dit Al.

— L'épave d'une voiture vieille de trente ans, complètement bousillée. Qui ne vaut pas plus de quelques dollars à la casse. C'était vrai. Il devait l'admettre.

— Mais c'est eux qui l'ont démolie, cette voiture.

— Qui ça ?

Le regard de Tsarnas s'embrasa un instant.

— Harman et ses gorilles.

— Ça ne tient pas debout. Bien sûr, c'est ce que vous lui avez dit, à elle. La police d'Oakland a arrêté les vandales. La voiture a été démolie avant même le décès de Mr Fergesson, par quelques gamins qui se sont livrés à des actes de vandalisme dans les quartiers Ouest d'Oakland pendant des mois.

— Des gamins, murmura Al.

— Oui, dit Tsarnas.

— Harman a fait virer ma femme, dit Al.

— Votre femme n'a pas été renvoyée, dit Tsarnas.

Al le regardait fixement.

— Si vous attachez de l'importance à ça, et je ne vois pas très bien l'intérêt que cela peut présenter, nous – c'est-à-dire la Société Harman – avons pris contact avec l'employeur de votre femme. Elle a démissionné, monsieur. Elle a dit que son mari avait maintenant une bonne situation et qu'elle avait envie de démissionner depuis déjà un bon bout de temps. Son employeur s'y attendait plus ou moins. Il n'avait aucune idée de l'endroit où elle et vous étiez partis. Elle a simplement démissionné et quitté le bureau. Son chèque lui a été envoyé par la poste. Elle n'a même pas attendu pour l'emporter avec elle – l'avocat observait Al. Vous vous intéressiez à l'argent de Fergesson, d'après ce que j'ai compris. Cet argent provenant de la vente de son garage. Ou bien lui en vouliez-vous parce qu'il vendait son garage ? Pourquoi vous êtes-vous donné tout ce mal pour induire en erreur Mrs Fergesson ? La trompant en ce qui concernait l'investissement effectué sur les conseils de Mr Karman, pour ensuite accepter ses deux mille dollars au lieu de...

— Je n'ai rien à dire, coupa Al.

Cette phrase venait de lui revenir à l'esprit ; elle lui semblait appropriée.

L'observant songeusement, Tsarnas finit par dire :

— Mrs Fergesson désire récupérer son argent. Elle ne veut pas vous persécuter. Avez-vous l'argent ?

— La plus grande partie, dit Al.

— Si vous rendez tout, dit Tsarnas, on peut s'arranger pour qu'aucune charge ne soit retenue contre vous. Il y a les dépenses considérables entraînées par votre arrestation dans l'Utah et votre rapatriement ici ; on doit pouvoir arranger quelque chose entre les deux États. Je ne sais pas.

De toute façon, si vous êtes sincère et en mesure de...

— Je le suis, dit Al, sincère et en mesure de ! Je peux vendre mon stand et les voitures qui me restent. Et obtenir l'argent qui manque.

— Vous n'avez pas de casier judiciaire ? demanda Tsarnas. Pas de délit d'escroquerie ou d'histoires dans ce genre ?

— Aucune histoire, dit Al.

— Travailliez-vous seul ? demanda Tsarnas. Je suis simplement curieux. Je sais que Mrs Fergesson avait beaucoup d'affection et d'admiration pour vous, jusqu'au moment où elle s'est rendu compte – et elle n'arrivait pas à le croire – que vous l'aviez possédée de deux mille dollars. Grand Dieu, n'avez-vous pas travaillé avec son mari pendant de nombreuses années ?

— Oui, dit Al, j'ai travaillé avec son mari pendant de nombreuses années.

— Vous deviez vraiment nourrir à son égard une rancœur depuis fort longtemps, dit Tsarnas, pour agir aussi vite après sa mort. Cet homme venait à peine d'être incinéré.

— Comment était le service funèbre ? demanda Al.

— Je n'ai pas pu m'y rendre.

Tout à coup Al réalisa qu'il avait toujours sur lui les cinq dollars que Lydia lui avait donnés pour acheter des fleurs. Ils étaient toujours dans sa poche de chemise ; il les sortit et les tint dans sa main. Il l'avait escroquée de cela aussi, alors. Aussi les tendit-il à l'avocat.

— Ils reviennent à Lydia, dit-il.

L'avocat les mit dans une enveloppe, dans sa serviette.

— Comment avez-vous su quelle direction j'avais prise ? demanda Al. Comment avez-vous su que je me dirigeais vers l'Utah ?

— Vous avez payé avec vos traveller's checks tout le long du chemin. À chaque fois que vous vous êtes arrêtés pour manger. Et vous avez payé votre billet au guichet des Greyhounds à Sparks avec un traveller's check. Comme un avis avait été lancé, ils se sont mis en rapport avec la police.

— Et ma femme ? demanda Al.

— Elle nous a appelés de Reno, dit Tsarnas. Elle avait remarqué que vous agissiez bizarrement et elle avait peur de continuer le voyage avec vous. Aussi, sous un prétexte quelconque, a-t-elle quitté le car dans une petite ville sur le trajet. Wendover.

— Évidemment que j'agissais de façon bizarre, dit Al. J'avais tout le monde contre moi. On cherchait à me tuer.

— Elle doit être de retour ici, maintenant, dit Tsarnas à moitié pour lui-même en se levant. Elle pense que vous avez besoin d'une aide psychiatrique. C'est peut-être vrai. Si j'étais votre avocat, je vous conseillerais de demander l'aide médicale du comté ou de l'État. Vous pourriez certainement l'obtenir, car les soins privés sont horriblement coûteux.

— Harman est après moi, dit Al. Dans cette histoire il a mis tout le monde de son côté. Je suis cerné. C'est pour ça que j'étais obligé de quitter l'État.

— Essayez de comprendre ceci, dit Tsarnas en le regardant. Mr Harman a un dossier en béton contre vous, qu'il pourrait présenter devant les tribunaux s'il voulait vraiment votre peau, comme vous semblez le croire. Il pourrait vous y traîner pour diffamation, car vous l'avez accusé devant témoins d'être un criminel, un escroc. Et il serait facile de montrer que cela lui a causé un préjudice financier ; cela a nui à la réputation de son entreprise, non ?

— Devant qui j'aurais dit des choses pareilles ? (Au domicile de Harman il n'avait rien dit contre lui, ça il en était sûr.) Qui sont les témoins ? (Le vieux, qui le lui avait entendu dire, était mort.)

— Mrs Fergesson, dit Tsarnas.

C'était vrai. Il baissa la tête.

— Je n'ai aucune raison de penser qu'il veut tenter une action en justice contre vous, dit Tsarnas. Je dis cela pour vous permettre de reprendre vos esprits ; ainsi, peut-être, pourra-t-on vous ramener à la raison.

— Je suis prêt à entendre raison, dit Al. À tout moment.

— Le chagrin et le choc provoqués par la mort de Fergesson vous ont-ils temporairement dérangé l'esprit ? demanda Tsarnas. Sous l'emprise de l'émotion, avez-vous perdu la faculté de juger sainement de vos actes, d'un point de vue purement moral ? Bon, n'en parlons plus. De toute façon, si vous vous reprenez et retrouvez votre bon sens, vous ne passerez pas devant le juge.

Il fit un signe d'adieu à Al et quitta la pièce. La porte se referma derrière lui.

Une heure plus tard, Al fut prévenu qu'il pouvait partir.

Il sortit du palais de justice et resta planté sur le trottoir, les mains dans les poches de son veston.

« Ils m'ont donné une sacrée démonstration », se dit-il, en regardant les piétons qui circulaient et le trafic qui s'écoulait, l'important trafic d'Oakland centre-ville, avec ses bus et ses taxis. « Ils m'ont démontré qu'ils pouvaient me ramener ici dare-dare chaque fois qu'ils le voulaient. Et ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, faire croire leur version et démolir la mienne. De la même façon qu'ils ont démolie ma Marmon. Et, réalisa-t-il, ils ont mouillé tout le monde, même ma femme. Pourtant, elle ne sait rien, elle ne saura jamais rien.

« Qui au juste sait la vérité ? se demanda-t-il. Lydia Fergesson ? Probablement pas. L'avocat ? Trop malin. Je ne pourrai jamais dire si, d'une façon ou de l'autre, il croit tout ça ou bien sait que ce n'est rien d'autre qu'un gros tas de merde parfaitement agencé et superbement figolé. La police ? Elle s'en fout. C'est juste une mécanique qui fait ce qu'on lui dit de faire, comme un aspirateur qui avale tout ce qui est devant lui, à condition que ce ne soit pas trop gros.

« Harman sait, se dit-il. Il est sans doute le seul dont je sois sûr qu'il est au courant. Pas Bob Ross, à coup sûr, ni Knight, ni Gam, ni aucun de ceux qui travaillent pour Harman ; pas même

Mrs Harman. Mais Chris Harman lui-même. C'est ce qui fait la différence entre lui et nous autres. Il sait ce qui se passe ; il sait comment ça fonctionne. Et, pensa-t-il, moi aussi je sais. »

Les mains dans les poches, il se dirigea vers l'arrêt du bus pour attendre celui qui le ramènerait chez lui.

« Ils s'abattent comme des oiseaux de proie sur le faible, se dit-il. Je veux dire le malade, comme le vieux. Le sans-défense, comme moi. Une veuve comme Lydia Fergesson. Et ils nous possèdent. Il n'y a pas moyen de se battre contre eux, car les mots eux-mêmes se retournent contre nous. Les mots dans leur essence ont été fabriqués pour défendre leur point de vue, aussi sonnent-ils juste pour eux, tandis que les nôtres sonnent faux. Sonnent si faux, en fait, que nous finissons par être reconnaissants de sortir de prison ; nous sommes reconnaissants qu'on nous permette de marcher dans la rue.

« Je crois qu'ils vont me laisser reprendre mon boulot de voitures d'occasion, pensa-t-il. Là où j'étais. Là où je ne gênais personne. J'étais à ma place, de la même façon que Tootie Dolittle est à la sienne.

« Mais la différence entre moi et Tootie, comprit-il, est que Tootie connaît les limites ; il sait jusqu'où il peut aller avant de se faire marcher dessus. Et moi pas. J'ai pensé que si j'utilisais tous les mots, le même genre de langage dont se servent Harman, Ross, Knight, Gam et le reste d'entre eux, je pouvais y arriver, moi aussi. Comme si la seule chose qui me séparait d'eux était le langage. »

L'autobus de la ligne jaune arriva. Il s'y engouffra avec les autres qui attendaient à l'arrêt ; les portes se fermèrent en chuintant, et le bus démarra. Il s'en retournait vers son appartement, dans l'immeuble à deux étages où habitaient les McKeckney et le jeune couple de Mexicains. Là où il avait commencé ses efforts, sa vie de mensonges et de crimes.

« Je me demande si Julie est rentrée », se dit-il. Il ne se sentait pas d'humeur à retrouver un appartement vide.

XVI

La porte de son appartement n'était pas fermée à clé, et, quand il l'ouvrit, il entendit des voix venant de l'intérieur. Ainsi elle était rentrée, pensa-t-il. Il referma la porte si violemment qu'elle claqua bruyamment. Mais ce n'était pas Julie. Dans le salon, se tenait Bob Ross, fumant sa pipe et feuilletant un magazine d'automobiles qu'il avait ramassé sur la table. Chris Harman se trouvait dans la pièce voisine. Il était en train de téléphoner.

À la vue de Al, Harman termina sa communication et raccrocha. Il passa dans le salon.

— Nous étions en train de nous renseigner, dit-il. D'essayer de localiser votre femme.

— Je vois, dit Al. L'avez-vous trouvée ?

— Apparemment, elle est quelque part dans le Nevada, dit Ross. Ou peut-être sur la côte californienne du lac Tahoe. Elle pourrait bien se trouver dans une de ces stations touristiques du lac, comme le Harrah's Club.

— Elle finira par se montrer, dit Harman de sa voix aimable et chaleureuse.

Il souriait à Al, de ce sourire que Al connaissait si bien.

— Mais elle sera probablement fauchée. Et contente de rentrer à la maison.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dit Al.

— Al, dit Harman, vous avez enduré bien des désagréments inutiles dans cette affaire. En ce qui me concerne, je tiens personnellement à ce que vous obteniez réparation.

À côté de lui, Ross acquiesça d'un signe en reposant le magazine.

— Quels désagréments ? dit Al.

— L'humiliation, dit Harman, d'une part.

Il fit un geste de la main. Ce que voyant, Ross inclina la tête et sortit de la pièce dans le couloir.

— J'en aurai fini dans un petit quart d'heure, lui dit Harman.

— Je vous attendrai dans la voiture, répondit Ross, et il ferma la porte derrière lui.

— Je n'ai subi aucune humiliation, dit Al. Expliquez-moi quand j'ai été humilié.

— Peut-être le terme n'est-il pas bien choisi. Excusez-moi si c'est le cas. Il m'arrive parfois d'être un peu maladroit quand je cherche à exprimer mes sentiments profonds. Ne m'en veuillez pas. Vous ne méritiez pas ce qui vous est arrivé, Al. Nous le savons, vous et moi. Bob en est également conscient. En fait, nous en avons tous discuté la nuit dernière, quand nous avons appris que vous aviez été rattrapé à Salt Lake City et arrêté. Ma femme, Bodo, tenait tout particulièrement à ce que l'on fasse quelque chose pour vous. Je suis entré en contact avec l'avocat de Mrs Fergesson. (Harman marqua un temps, et sourit ; c'était presque une grimace.) C'est une femme incroyable, cette Lydia, bien sûr. Je ne l'avais jamais rencontrée auparavant, jusqu'à cette affaire. Je dois dire que c'est une véritable expérience de la côtoyer un certain temps. Et, à notre grande surprise, nous nous sommes aperçus que nous avons en commun de nombreuses affinités. Elle est beaucoup plus cultivée qu'elle ne le paraît au premier abord ; une fois que vous découvrez sa vraie personnalité, vous devenez anxieux de mieux la connaître.

Al acquiesça.

— Elle pourrait tenir sa place dans n'importe quel salon, dit Harman. N'importe où en Europe.

Al acquiesça.

— Quelle est exactement votre attitude à mon égard ? demanda Harman.

Al haussa les épaules.

— Pas trop inamicale, dit Harman. Rien que vous ne puissiez surmonter, le temps aidant, étant bien évident, Dieu m'en est témoin, que vous n'avez aucune raison valable de m'en vouloir. Mais, passons. L'esprit humain est une étrange machine, pensait-il tout haut. Quoi qu'il en soit, dit-il en faisant les cent pas dans la pièce, je veux vous réhabiliter.

— Tiens, dit Al.

— J'ai le sentiment, dit Harman, que j'en ai le devoir. Pour de multiples raisons, dont certaines vous échapperaient.

Ils gardaient tous deux le silence.

— Qu'est-ce que vous entendez par « réhabiliter » ? demanda Al. Vous voulez dire que vous allez m'envoyer chez un psychiatre ?

— Oh ! Grand Dieu non ! s'exclama Harman. Qu'est-ce que c'est que ce genre de réhabilitation ? Un moyen facile et admis par la société de se décharger de ses responsabilités, ou bien une sorte de religion dingue, se réclamant de Freud, pour soutirer de l'argent à des femmes névrosées. Non, je veux dire par le biais d'un travail honorable qui vous rendrait le respect de vous-même et la dignité. En utilisant vos capacités. Capacités, ajouta-t-il, dont vous êtes amplement pourvu. Probablement plus que vous ne le croyez vous-même.

— Est-ce que je travaillerai pour votre société ? demanda Al. Ou bien voulez-vous dire que vous me recommanderiez quelque part ?

— Franchement, dit Harman en le regardant droit dans les yeux, j'aimerais vous avoir avec moi. Mais, si vous n'êtes pas tenté par cette idée... (Il haussa les épaules, toujours souriant.) En bien d'accord, je verrai à vous caser ailleurs.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vous devez partir ? demanda Al.

— Oui, dans une minute. La mort de Jim a été un coup terrible pour nous tous. Mon Dieu, il était si... (Harman fit un geste vague) vivant. Si plein d'entrain. Toujours de bonne humeur. Exactement comme quand j'ai commencé à lui demander de prendre soin de mes voitures. N'arrétant pas de raconter des blagues.

— Oui, c'est bien ce bon vieux Jim, dit Al.

— C'est comme si, dit Harman, tout ce qui restait de lui... Ah ! Comment dire ? s'était mis à bouillir d'un coup et s'était enflammé. Après cela, il n'en restait plus rien.

— Vraiment triste, dit Al. C'est choquant quand on y pense.

— Voulez-vous y réfléchir ? dit Harman. À ce projet de revenir et de tout recommencer. Je parle de votre travail.

— Oh oui ! dit Al. Bien sûr.

— Bravo, mon garçon, dit Harman. Vous voyez, Al, il faut toujours être prêt à repartir de zéro. Si vous êtes capable d'apprendre cela, vous avez gagné. Si vous pouvez laisser l'adversité derrière et recommencer. Recommencer et recommencer. Ne jamais arrêter de recommencer. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses, Al. Au fond, rien n'est si important que cela. Pas même la mort. Vous voyez ce que je veux dire ?

Al hocha la tête.

Harman lui tendit la main, et il la serra. Puis Harman ouvrit la porte, lui fit un signe d'au revoir en souriant d'un air un peu contraint et officiel et s'en alla. Mais, presque aussitôt, la porte s'entrouvrit à nouveau et il était de retour.

— Vous n'avez pas de sentiment fondamentalement hostile à mon égard, Al, n'est-ce pas ? dit-il en détachant ses mots.

— Non, dit Al.

Avec un signe de tête, Harman ferma la porte. Cette fois, il était vraiment parti.

Pendant un long moment, Al resta à la fenêtre de l'appartement vide, tout seul, regardant la rue en contrebas. Il était déjà six heures et Julie n'était toujours pas rentrée ; et maintenant il commençait à avoir trop faim pour attendre davantage. Il alla dans la cuisine, farfouilla dans les assiettes et les boîtes de conserves, mais peine perdue ! Aussi lui laissa-t-il un mot et quitta-t-il l'appartement.

En débouchant dans la rue obscure, il aperçut dans la pénombre une forme vague agitée de mouvements désordonnés. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un animal. Mais, en fait, c'était Earl McKeckney qui se livrait à une de ses mystérieuses occupations, travaillant en silence comme d'habitude. Le gamin leva la tête lorsque Al arriva à sa hauteur. Ils se dévisagèrent sans un mot, puis Al poursuivit son chemin, les mains dans les poches.

Un bruit de pas précipités le fit s'arrêter au coin de la rue. Derrière lui, à toute allure, Earl McKeckney déboulait à reculons sur le trottoir. Il ne se cognait dans aucun obstacle, et évitait au dernier moment les poteaux téléphoniques et les murs. Parvenu

au niveau de Al, il décrivit un cercle gracieux et continua son chemin, toujours à reculons, toujours en évitant tous les pièges.

— Holà ! dit Al, comment arrives-tu à faire ça ?

Peut-être le gamin avait-il mémorisé la position de chaque objet dans le secteur.

— J'ai ma bague, cria Earl sans s'arrêter.

Il tendit la main ; à son doigt une bague avec un petit morceau de verre collé dessus : un miroir.

— Capitaine Zéro et sa bague à périscope secret.

Les yeux fixés sur sa bague, regardant Al, il redémarra à toute allure, s'enfonçant de plus en plus dans l'obscurité, jusqu'à finir par disparaître.

« Complètement cinglé », pensa Al, qui ne pouvait admettre une chose pareille.

Il poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il arrive à un restaurant italien où il avait souvent mangé avec Julie. Elle n'était pas là, mais il entra tout de même et commanda à dîner.

Son repas achevé, il erra une partie de la soirée dans les rues environnantes. Puis il prit la direction de l'appartement de Tootie Dolittle.

Les Dolittle n'avaient pas fini de dîner ; il vit sur la table les assiettes, les plats, l'argenterie.

— Écoute, j'ai un service à te demander, dit-il à Tootie en l'entraînant dans un coin. Je voudrais que tu me procures quelque chose.

Il voulait que Tootie lui procure une arme.

— Ce dont nous avons discuté ? demanda Tootie. Cette chose dont nous disions que tu devrais en avoir une ?

— C'est ça, dit Al.

Jetant un coup d'œil à sa femme, Tootie dit à voix basse :

— Tu peux en acheter une chez un armurier quelconque, mec.

— Ben, dit Al.

— Seulement, elle sera enregistrée, et tu sais qu'ils peuvent remonter la filière grâce aux balles (la voix de Tootie était pratiquement inaudible). Ce que tu veux, c'est un flingue qu'on aurait trouvé quelque part. Que personne n'aurait acheté.

— Oui, dit Al.

— Je ne sais pas, dit Tootie. Mais entre donc et viens manger un morceau.

Il poussa Al vers la table.

— Comment allez-vous, Al ? demanda Mary Ellen Dolittle. Soyez le bienvenu. Vous prendrez bien quelque chose ?

— Bonsoir, dit Al. Merci.

Il prit quelques boulettes et du ragoût d'agneau. Tootie avait déjà placé devant lui une assiette, des couverts, une serviette, une tasse en plastique et une soucoupe. Al, abasourdi, contemplait ces objets. Il avait l'impression qu'ils s'étaient matérialisés devant lui, sortis du néant.

— Vous avez l'air vraiment fatigué, dit Mary Ellen avec compassion. J'ai l'impression de ne vous avoir jamais vu avec une aussi mauvaise mine, Al.

— Ils sont toujours après toi ? demanda Tootie.

— Non, dit Al.

— Ils ont abandonné ?

— Non, dit-il, ils m'ont eu.

Tootie écarquilla les yeux puis les referma à moitié.

— Alors, ce n'est pas toi qui es là ! T'es mort !

Picorant dans ses boulettes et son ragoût d'agneau, Al ne répondit pas.

— J'aimerais bien savoir de quoi il s'agit, dit Mary Ellen. Mais je sais bien qu'aucun de vous ne va me le dire, aussi je ne vais pas me fatiguer à vous le demander. Vous serez donc toujours le même, Al Miller ? Vous ne changerez pas, malgré votre nouvelle et magnifique situation à ce que j'ai entendu dire ! (Elle attendit, mais il ne lui répondit pas à elle non plus.) Non, vous ne changerez pas.

— De toute façon, Al n'a plus cette situation magnifique, dit Tootie. Alors, fiche-lui la paix.

— Très bien, dit Mary Ellen, finissez votre dîner, Al Miller, et allez-vous-en.

Il lui jeta un coup d'œil, elle ne plaisantait pas.

— Elle pense ce qu'elle dit, dit Tootie. Elle est fâchée contre toi. Je l'ai déjà vue en vouloir à des gens, mais à ce point-là elle m'épate. Est-ce que c'est bien l'enseignement du Seigneur de

foutre quelqu'un à la porte ? Je dis, au diable tout ça, et toute cette religion à l'Oncle Tom dont tu nous rebats les oreilles.

La voix de Tootie s'était enflée jusqu'à faire vibrer les assiettes. Mary Ellen se ratatina sur elle-même, mais ne chercha pas à répliquer.

— J'en ai vraiment ma claque de toi, lui hurla Tootie. Y a vraiment rien à attendre de toi, c'est toi qui vas foutre le camp, tu m'entends ? Tu m'entends, oui ? (Il hurlait, sa figure tout contre la sienne, jusqu'à ce qu'à la fin elle se lève.) Allez, du vent, hurla-t-il en sautant sur ses pieds, va-t'en et ne reviens plus jamais.

Puis il retomba sur sa chaise, attrapa sa tasse à café, l'écrasa entre ses paumes noires avant de la jeter par terre, l'envoyant balader à travers la pièce, si bien qu'elle se fracassa sur le mur. Des éclaboussures de café apparurent sur le mur, jusqu'à la hauteur du portrait de Jésus que Al avait toujours vu accroché là, depuis qu'il les connaissait.

— Tu as fini ? lui demanda Mary Ellen.

— Qu'est-ce que tu sais de ce vieux Al ? dit Tootie. Rien. Absolument rien.

Il avait le regard fixe et sombre.

— Je n'avais pas l'intention de provoquer une dispute, dit Al, continuant à manger.

Que Mary Ellen lui ordonne de partir l'avait bouleversé ; il n'arrivait pas à se forcer à la regarder. Mais maintenant, elle s'approchait de lui et posait la main sur son épaule.

— J'ai peut-être mal agi, dit-elle – ses doigts lui caressaient l'épaule, des doigts apaisants. Écoutez, Al, dit-elle en tirant sa chaise si près que ses genoux touchaient les barreaux de la sienne, je le vois, ce que disait Tootie tout à l'heure et je l'ai vu quand vous êtes entré. C'était tout autour de lui, dit-elle en s'adressant à son mari, en lui et autour de lui.

— Vous voyez quoi ? demanda Al.

— Que vous allez mourir bientôt, dit Mary Ellen.

— Oh ! dit Al.

— Et ça ne vous ennuie même pas, murmura Mary Ellen.

— Non, reconnut-il.

— Réagissez, dit Mary Ellen.

Il continua son repas. Quand il eut fini, il se leva de table.

— Alors, et notre affaire ? dit-il à Tootie.

L'air toujours sombre, croisant et décroisant ses mains, Tootie dit :

— Pas question.

— Vraiment ? dit Al. Tu ne m'en trouveras pas une ?

— Non, répéta Tootie.

— Alors au revoir, dit Al.

— Je vais te dire pourquoi, dit Tootie. Tu penses que tu veux ce truc pour te défendre contre eux. Mais quand tu l'auras dans les mains (il regardait attentivement les débris de la tasse à café et le liquide répandu), alors là tu le braqueras sur ta propre tête et tu te foudras en l'air. Tu ne t'en rends pas compte maintenant, tu ne veux pas l'admettre ou voir les choses en face. Mais cependant c'est vrai.

« Est-ce que c'est vrai ? se demanda Al. Peut-être bien que oui. »

— Vous n'avez aucune nouvelle de ma femme ? demanda-t-il. Elle n'a pas appelé ici ?

— Non, dit Mary Ellen. Vous ne savez pas où elle est ?

— Est-ce qu'elle t'a quitté ? demanda Tootie.

— Peut-être, dit Al.

— Tu n'es qu'un Humpty Dumpty⁵, dit Tootie. Tu restes là, sans rien faire, pendant que tout te tombe dessus. Comme Humpty Dumpty, tu te perches sur un mur et tu regardes. Alors, comme ça, maintenant tu n'as même plus de femme. Une gentille femme comme ça.

⁵ [...] On eût pu l'écrire facilement cent fois sur cette énorme face. Humpty Dumpty était assis à la turque, les jambes croisées, sur le faîte d'un haut mur (et d'un mur si étroit qu'Alice se demanda comment le bonhomme y pouvait garder son équilibre). Parce qu'il lui tournait obstinément le dos et ne prêtait pas la moindre attention à la fillette, elle pensa qu'il s'agissait peut-être d'un spécimen naturalisé.

« Et comme il ressemble en tous points à un œuf ! » dit-elle à haute voix, tout en tendant les mains pour le rattraper, car elle s'attendait à tout moment à le voir tomber [...]

Humpty Dumpty in extrait *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll.

— Pourquoi ne partez-vous pas à sa recherche ? demanda Mary Ellen.

— J'ai hurlé contre Mary Ellen parce qu'elle te disait de partir, dit Tootie. Maintenant je pense qu'elle avait raison. Tu devrais t'en aller. Tu devrais t'en aller et arranger tes affaires. Alors, tu pourras revenir nous voir. Et t'asseoir à notre table. D'accord ?

Al remit sa veste et quitta leur appartement. Ils le regardaient tous les deux, lorsqu'il tira la porte derrière lui.

Il était là, au milieu des débris de la Marmon, poussant du pied une bobine qui avait appartenu au système d'allumage. La plus grande partie du terrain était dans l'obscurité, mais l'enseigne au néon de la cafétéria d'en face lui donnait assez de lumière pour qu'il puisse voir à nouveau ce qu'il avait déjà vu auparavant : il n'y avait aucun espoir de réparer la Marmon. Qui que ce soit qui l'avait bousillée savait parfaitement ce qu'il faisait. L'idée grotesque qui lui était venue à l'esprit ne pourrait plus être réalisée, à moins de plusieurs semaines de travail, ce qui alors ne rimerait plus à rien. Il s'était imaginé conduisant la Marmon en ruines sur l'autoroute, tard, à ce moment de la nuit où le trafic est presque inexistant. Il s'était vu conduisant jusqu'au pont de Richemont, et là, à cent vingt à l'heure, droit dans le pilier du pont en acier et en béton, avant de faire un plongeon dans la flotte. Mais c'était hors de question, et de toute façon, ce n'était qu'une vision, une façon de rêver sa propre mort.

« Un corbillard, pensa-t-il. Est-ce cela que j'ai remis en état pendant tout ce temps, tous ces mois ? Un grand corbillard, noir, massif et silencieux, roulant dans les rues désertes, avec moi dedans, couché sur le dos les mains jointes, les yeux grands ouverts. Avec ma langue, raide et gonflée, sortant peut-être de ma bouche ; à moins que le croque-mort ne la rentre de force ou même ne la coupe, et moi tirant la langue pendant qu'on me traîne dans les rues, leur tirant la langue par-delà la mort, à eux, ces fils de pute ! »

Puis il fit un autre rêve, il eut une autre vision. Mais celle-là était si nette qu'il se mit immédiatement au travail pour la réaliser. Il n'hésita pas. Il fonça vers son petit bureau en dur, déverrouilla la porte, et se mit à la recherche d'un sac en papier ayant contenu un repas. Il emporta le sac dehors et, s'accroupissant, il entreprit de le remplir de sable. Le sable avait été étalé à cet endroit pour absorber l'huile qui s'égouttait de ses voitures. Il le balaya avec ses mains, le rassembla en un monticule qu'il transféra ensuite dans le sac en papier.

« Je vais peut-être pouvoir les bousiller toutes les deux, se dit-il. La Mercedes Benz et la Cadillac. À moins que leurs réservoirs ne soient fermés à clé. »

Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

Alors qu'il se tenait là, au bord de son terrain, avec le sac de papier plein de sable et cherchant à se souvenir, un klaxon retentit. Il se retourna et vit une Cadillac, ancienne mais bien entretenue, dans le virage. La voiture était arrêtée, et le conducteur l'observait ; il voyait briller ses yeux dans le reflet des réverbères.

Baissant la vitre, le conducteur se pencha et l'interpella :

— Bonsoir.

C'était une femme. Pendant un instant, il crut que c'était sa femme ; il enjamba la clôture et se dirigea vers elle. Mais ce n'était pas Julie, et au fond il le savait. C'était Mrs Lane. Il continua quand même à s'approcher d'elle, d'un pas plus lent, sans lâcher son sac de sable.

Il s'arrêta sur le trottoir, sans dire un mot.

— Et alors, Mr Miller, dit Mrs Lane, découvrant dans un sourire ses dents en or gravé ; le carreau et le pique étincelèrent. Qu'est-ce que vous faites donc là, dans le noir ? Vous semblez chercher quelque chose que vous avez laissé tomber.

Il ne dit rien.

— Voulez-vous que j'avance ma voiture sur votre stand pour que mes phares puissent mieux vous éclairer ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il. Merci.

— Devinez ce que j'étais en train de faire ? dit-elle, en se penchant toujours vers lui – maintenant il pouvait sentir son

parfum ; il était si fort que ses effluves capiteux s'exhalaient et parvenaient jusqu'à lui. Tenez, je vais vous montrer.

Elle coupa le moteur de la Cadillac, se tortilla, ouvrit la portière de son côté à lui et sortit sur le trottoir. Elle portait une robe de jersey, des hauts talons et un chapeau ; elle s'était manifestement habillée dans l'intention de sortir.

— Vous ne trouvez pas que j'ai fière allure ? demanda-t-elle.

— Oui, acquiesça-t-il.

Il ne l'avait jamais vue aussi élégante, aussi mince. Sa chevelure, sa peau, ses yeux, tout en elle resplendissait. Elle ne portait qu'un seul bijou, une broche sur son col.

— J'ai commencé un régime, dit-elle. Vous ne voudrez pas me croire, mais je ne porte même pas de gaine (elle se passa la main sur l'estomac), je suis plate, dit-elle, plate comme une limande. À mon âge je suis plus mince que bon nombre de ces collégiennes qui passent leur temps à manger des glaces, qui cambrent la taille et ont le dos rond.

Elle éclata de rire. Se tournant vers la lumière du réverbère, elle lui montra, sans commentaire superflu, qu'elle ne portait pas de soutien-gorge non plus.

— Le fait est, dit-elle, que je n'ai besoin de rien du tout là-dessous... et c'est exactement ce que j'ai : rien.

Elle leva les bras et esquissa un pas de danse ou deux.

— Rien du tout, approuva-t-il.

— Hourra ! s'écria-t-elle, les yeux brillants.

— Où est votre mari ? demanda-t-il.

— Oh, lui, dit-elle, il n'est pas là. Il est entrepreneur, et il est quelque part là-haut dans le comté de Shasta pour s'occuper d'un bâtiment officiel important. Il sera de retour la semaine prochaine. Je me rends à une party – elle éleva la voix pour lui lancer : Au revoir ! Il faut que je file – elle rouvrit sa portière –, je vous ai simplement vu en train de travailler malgré l'heure et j'ai voulu vous montrer ma belle toilette. Ça ne se présente pas tous les jours.

— Vous êtes très belle, dit-il.

— Ça n'a pas l'air d'aller, Mr Miller, dit-elle. Où sont vos blagues habituelles et votre humour caustique ?

Il haussa les épaules.

— Vous n'avez plus le cœur à ça, dit Mrs Lane en le regardant. C'est ça ? Je suis au courant pour Mr Fergesson. Et maintenant où allez-vous ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je cherche ma femme, dit-il.

— Elle est partie elle aussi ? Tout le monde vous lâche ? Il me semble que personne ne désire votre compagnie. Plus de femme, plus d'ami, plus de boulot. Vous êtes dans une mauvaise passe. Comment en êtes-vous arrivé là, Mr Miller ? La vie est incompréhensible par moments. Un jour, vous avez tout, le lendemain plus rien. Et qu'est-ce que vous avez fait entre les deux ? Autant que je sache, vous n'avez rien fait du tout. Par moments, on en arrive à se demander si ce ne sont pas les croyants qui sont dans le vrai. Mais moi en ce qui me concerne, je ne vais jamais à l'église, et je ne crois en rien. J'en ai fait l'expérience dans le temps, et ça ne vaut pas mieux que tout le reste. Je crois que vous et moi, nous serions bien bêtes d'y revenir, même si nous souhaitions pouvoir le faire, comme les autres.

Il opina du chef.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? demanda-t-elle.

Il ne comprit pas de quoi elle parlait ; il regarda autour de lui.

— Dans votre main, dit-elle.

Il lui montra.

— Du sable, dit-elle en regardant dans le sac qu'il tenait ouvert devant elle. Vous ramassez du sable comme un petit garçon. (Elle lui prit le sac de sable des mains et le posa par terre à côté d'une des voitures qui étaient garées là.) C'est tout ce qui vous reste ? À votre âge, trente et quelques ? Pas étonnant que vous n'ayez pas envie de plaisanter. Et moi qui me rends à une soirée. Je m'apprête à monter dans ma voiture et à partir en vous laissant là. Et je vous ai même fauché votre sac de sable. Je serais vraiment une mauvaise femme si je faisais cela. Vraiment mauvaise. Je me vois dans ma tenue de carnaval en train de rigoler. Ma fichue tenue de carnaval.

— Ça va aller, dit-il. Je n'avais l'intention d'aller nulle part. Ne vous occupez pas de moi.

— Vous ne voulez pas me gâcher ma soirée, dit-elle. Je sais que vous n'en avez pas l'intention, Mr Miller.

Au bout d'un moment, elle le prit par le poignet.

— Je crois que je vais vous emmener avec moi.

— Où ça ? demanda-t-il.

— À aucune party. Je vous emmène chez moi.

Elle le tira, et il la suivit jusqu'à la voiture. Ouvrant la portière, elle le fit asseoir sur la banquette, puis, faisant le tour du véhicule, elle vint s'installer au volant.

— C'est moi qui conduis, dit-elle, parce que je connais le chemin.

Elle fit démarrer le moteur.

Il se rapprocha d'elle et passa son bras autour de ses épaules.

— Oui, dit-elle, ce soir je suis vraiment en beauté. Je crois bien que je n'ai pas été aussi en beauté depuis quinze ans.

Elle l'attira contre elle, le pressant sur sa poitrine et lui tapotant l'épaule. Puis elle embraya et démarra, tenant le volant de la main gauche.

— C'est une bonne chose que cette voiture ait une boîte automatique, dit-elle. Sinon je risquerais d'ici peu de rentrer dans quelqu'un en changeant de vitesse.

Bientôt ils traversaient des rues qu'il n'avait jamais vues auparavant. Des rues qu'il ne connaissait pas.

— Je n'ai encore jamais fait de mal à personne, dit Mrs Lane.

Fin
